

Université de Montréal

French Kiss :
Les fêtes nationales françaises et américaines
dans la France en guerre (1914-1918)

Par

Aurélie Collet-Garand

Département d'histoire
Faculté des arts et sciences

Ce mémoire est présenté à la faculté des Arts et des Sciences en vue de l'obtention du
grade de mémoire de maîtrise

Décembre 2014

© Aurélie Collet-Garand, 2014

Résumé

La fête nationale française, décrétée en 1880, vise à consolider l'adhésion à la Troisième République, régime né dix ans auparavant et toujours en déficit de légitimité. Malgré les efforts du gouvernement pour rejoindre les Français de toutes allégeances, des discordes idéologiques persistent et la fête nationale du 14-Juillet ne parvient pas à faire l'unanimité. Telle est la situation sociale et politique de la France à l'aube de la Grande Guerre. Alors que se multiplient les batailles et les pertes militaires, la conviction d'une guerre courte fait place à la réalité d'une guerre aussi destructrice qu'interminable. Les 14-Juillet de ces années-là démontrent la nécessité d'adapter les célébrations nationales à la réalité de la guerre totale et des besoins qu'elle engendre. Parallèlement, le deuil et la souffrance de la guerre ravivent les oppositions sociales et politiques d'avant-guerre, remettant en question les capacités du gouvernement à faire face à la situation, menaçant tant l'*Union Sacrée* que la République. L'entrée en guerre des États-Unis, en avril 1917, offre l'occasion à quelques hommes politiques prévoyants de rétablir la cohésion sociale autour des valeurs républicaines. En 1917, puis en 1918, le gouvernement mise sur l'union des fêtes nationales républicaines française et américaine pour ranimer l'espoir, le courage et le patriotisme de tous les Français. Au-delà de l'hommage rendu à un allié que l'on espérait plus, l'union des deux fêtes devient le symbole de la solidarité et de la fraternité qui unit les deux Républiques-sœurs, et réaffirme la force et la légitimité du régime français en place. Le 14-Juillet, emblème du parcours social et politique français, connaît donc, à l'occasion de la Grande Guerre, une mutation, une redéfinition de sens. À l'image de la France, « moderne », le 14-Juillet tel que développé lors du conflit, ne cesse de s'adapter aux besoins et à l'image d'une société en constante évolution.

Mots clés : France, États-Unis, Grande Guerre, 1914-1918, 4-Juillet, 14-Juillet, Républicanisme.

Abstract

The French national holiday, Bastille Day, was established in 1880 to strengthen popular support to the Third Republic, a disesteemed political regime born ten years earlier. Despite the government's efforts to rally French people of all allegiances, ideological discord persisted and the parties involved were unable to reach a unanimous decision regarding the national holiday of July 14. Such was the political and social situation in France in 1914, at the dawn of the Great War. While battles and military losses multiply, convictions of a short war gave way to the reality of an endless and destructive conflict. During the years of ceaseless battles, the celebrations of the Bastille Day demonstrated the necessity of adapting national holidays to the context and needs brought to a country by a total war. In parallel, the mourning and suffering birthed by the Great War revived pre-war oppositions, both social and political, thus undermining the *Union sacrée*, as well as the Republic. The United-State's involvement in World War I, beginning in April 1917, offered to a few passionate and far-sighted political figures the opportunity to restore consensus among the French people on republican values. In 1917 and 1918, the French government united both French and American national holidays, in the hope to revive optimism, courage and patriotism amongst the population. Beyond the initial tribute to a long sought-after ally, the union of national holidays became a symbol of solidarity and fraternity between both republics, thereby reaffirming the strength and legitimacy of the French political regime in place. The French national holiday, emblematic of the social and political evolution of its people, faced a sense-defining mutation during the Great War. The "Modern" Bastille Day, as developed during the war, never ceases to adapt to the needs and image of the ever-growing society it celebrates.

Keywords : France, United-States of America, Great War, 1914-1918, 4th of July, 14th of July, Republicanism.

Table des matières

RÉSUMÉ	I
ABSTRACT	II
TABLE DES MATIÈRES	III
REMERCIEMENTS	V
DÉDICACE	VI
INTRODUCTION	I
HISTORIOGRAPHIE	2
<i>Une histoire culturelle de la Grande Guerre</i>	2
<i>La France et les États-Unis</i>	5
<i>Célébrer la République</i>	8
PROBLÉMATIQUE	12
SOURCES ET MÉTHODOLOGIE	13
PLAN ET THÈSE.....	19
LA FÊTE ET LA GUERRE : CRÉATION ET DÉVELOPPEMENT DE LA FÊTE NATIONALE	21
CRÉATION D'UNE FÊTE NATIONALE POUR TOUS LES FRANÇAIS.....	22
<i>Origine du 14-Juillet : un débat politique</i>	22
<i>Instauration et développement de la fête</i>	25
LA FÊTE ET LA GUERRE	29
<i>1915 : Deuil national</i>	29
<i>1916 : Fête des héros</i>	35
CONCLUSION.....	41
1917 : « L'ANNÉE TROUBLE »	43
CONTEXTE DE L'ANNÉE	44
<i>Crise politique</i>	44
<i>Crise à l'arrière</i>	46
<i>Crise au front</i>	47
<i>Crise de l'Alliance</i>	50
<i>Entrée en guerre des États-Unis</i>	50
FÊTES NATIONALES	53
<i>4-Juillet</i>	53
<i>14-Juillet</i>	64
CONCLUSION.....	71
1918 : « S'ENTENDRE OU MOURIR »	73
CONTEXTE DE L'ANNÉE	74
<i>L'arrivée du Tigre</i>	75

<i>Woodrow Wilson et l'autodétermination</i>	77
<i>Le départ de la Russie</i>	79
<i>Tenir encore et s'unir enfin</i>	80
FÊTES NATIONALES	84
<i>4-Juillet</i>	84
<i>14-Juillet</i>	97
CONCLUSION.....	106
CONCLUSION	108
BIBLIOGRAPHIE	114
ANNEXES	VII

Remerciements

S'engager dans une de maîtrise en histoire, c'est affirmer son besoin de savoir, de comprendre, de prendre part, de transmettre. La rédaction de ce mémoire a été pour moi, une opportunité de croissance personnelle, et de rencontre avec l'histoire de la France et de la Grande Guerre, un tremplin du passé pour appréhender le futur. À tous ceux qui m'ont accompagnée tout au long de ce périple, je tiens à adresser mes plus vifs remerciements :

Merci à mon directeur, Carl Bouchard, pour sa passion contagieuse, sa patience, sa compréhension, et ses commentaires constructifs qui m'ont efficacement guidée tout au long de cette épopée que fut la production de ce mémoire.

Merci à Augustine Collet, née Tirouflet, mon aïeule française, dont les trois fils ont servi sous les drapeaux, pour avoir fidèlement et hebdomadairement acheté et compilé *Le Miroir* pendant les quatre années de la Grande Guerre. Malgré le passage du temps et les feuillets jaunis, sa présence, en filigrane, m'a ouvert les yeux sur la dimension de souffrance des civils et des familles.

Merci à Robert Collet, mon grand-père français, pour avoir été le gardien de ces journaux, pour son soutien même à distance et sa fierté qui récompensent mes efforts.

Merci à mes parents, pour l'intérêt portés à mes travaux, leurs encouragements, leur soutien indéfectible aux moments les plus ardues.

Merci à Simon, mon compagnon de route, pour ses continuels encouragements, son humour positif et sa douce compréhension.

Merci à Fanny et Julie, mes compagnes d'étude et de persévérance. Merci aussi à Bérénice, Elena, Jinshia et Tina, mes amies inconditionnelles de toujours, ainsi qu'à Xavier et tous mes frères et sœurs scouts et guides de la 55^e Guynemer.

*À Augustine,
Mère de Poilus,
Qui vit partir ses trois fils au front.*

*À Francis,
Qui en revint.*

*Et à Robert,
Qui m'en légua le souvenir.*

Introduction

La fête nationale française, célébrée le 14 juillet, fait clairement partie du patrimoine culturel et identitaire des Français. Cet évènement, qui se veut rassembleur, a pourtant connu, à l'image de l'histoire de la France, des heures de lutte, de doute, de redéfinition de sens.

Lorsqu'en 1870, la Troisième République, profondément laïque et démocratique, tente de s'imposer et de rassembler autour d'elle les citoyens de toute allégeance politique, elle se heurte encore à des réticences témoignant de l'attachement aux valeurs catholiques et monarchiques. Avec les grandes réformes sociales telles que les lois sur l'instruction publique, gratuite, obligatoire, sur la laïcité de l'État, sur le droit de grève et d'association, des tensions divisent les Français.

La guerre déclarée par l'Allemagne le 3 août 1914 que tous les contemporains croyaient à priori de courte durée, plonge la France dans de nouvelles préoccupations qui ne font qu'accroître les divergences d'opinions quant à la gestion de la crise. Mais le conflit perdure, s'intensifie, s'enlise en une guerre inédite et éprouvante, tant sur le front que pour les civils restés en arrière. Déjà fragilisée par les tensions internes et les contestations ouvrières, la crédibilité du gouvernement à faire face à la situation est remise en question. Jusqu'en 1917, les Français, épuisés et endeuillés, n'ont pas le cœur à la fête et le symbole républicain du 14-Juillet s'affadit. Le projet républicain, fruit de tout un pan de l'histoire de France et cher au gouvernement de la III^{ème} République, menace d'être englouti au sein de la tourmente.

L'intuition et l'intelligence politiques de quelques hommes vont contribuer à rétablir en France la cohésion nationale autour des valeurs républicaines. En 1917 puis en 1918, le gouvernement en place mise sur la fête nationale du 14-Juillet pour réveiller l'espoir, la fierté,

l'honneur et le courage de tous les hommes, femmes, enfants, français ou étrangers, mais solidaires et courageux. Or, le génie politique est d'avoir mis à l'honneur non seulement la fête française du 14-Juillet mais aussi, lorsque l'occasion s'est présentée, la fête américaine du 4-Juillet. Cette célébration en sol français dépasse l'hommage rendu aux alliés tant attendus¹. Elle devient symbole de la solidarité et fraternité dans l'épreuve, de la cohésion retrouvée au nom des valeurs républicaines. Elle esquisse la redéfinition de la fête nationale française et consolide les assises républicaines de son gouvernement.

La Grande Guerre étant une page si chargée de l'Histoire, elle a donné lieu à de très nombreux écrits et recherches variées. Toutefois, la question spécifique de l'impact socio-politique de la célébration américaine en sol français a peu été étudiée et l'ensemble de l'historiographie de la Grande Guerre et des fêtes nationales est assez discrète sur ce point. Tel sera donc l'objet de ce mémoire.

Historiographie

Une histoire culturelle de la Grande Guerre

Incroyablement large et riche, l'historiographie de la Grande Guerre, a été amorcée avant même que les canons se soient tus en Europe². Dès le début du conflit, alors que

¹ Les manifestations d'amour et d'amitié de la France à l'égard des États-Unis sont en effet si particulières, inédites et uniques qu'elles ont inspiré le titre de ce mémoire, *French Kiss*. Il semble que l'expression « french kiss » trouve ses origines dans les journaux de soldats américains venus combattre en France lors de la Grande Guerre. Les *Sammies*, découvrant de nouvelles mœurs en France, désignaient ainsi cette façon « typiquement française » d'exprimer son affection. Amusées par l'anecdote, nous y avons vu un certain parallèle avec le sujet du présent mémoire : une manifestation d'amour inédite de la France à l'Amérique.

² Elle fait d'ailleurs l'objet de plusieurs ouvrages bibliographiques depuis le début du siècle, dont Audoin-Rouzeau, Stéphane et Becker, Annette, *14-18. Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000, 272 pages et Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre : un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, 340 pages. L'historiographie de la Grande Guerre est également l'objet de quelques articles au cours de la dernière décennie, voir notamment Élise Julien, « À propos de l'historiographie française de la première guerre mondiale », *Labyrinthe*, n°18, 2004, p. 53-68 et Jean-Jacques Becker, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées*, n°242, 2006, p. 4-15. Pour notre remise en contexte de la Grande Guerre, nous avons principalement fait appel aux ouvrages plus généraux de Jean-Jacques Becker, *La France en guerre (1914-1918) : la grande mutation*, Bruxelles, Complexe, 1988, 221 pages et *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980, 217 pages; Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français : l'incompréhensible*, Paris, Perrin,

l'incompréhension plane dans tous les camps, le besoin de trouver un sens à la guerre se fait sentir. Cette quête devient rapidement le lot des intellectuels restés à l'arrière, qui mettent alors leurs mots au service de la patrie³. Le besoin d'expliquer la guerre devient par la suite une nécessité, alors que l'an 1915 annonce la longueur du conflit et que 1916 révèle la violence d'une guerre d'un type nouveau : une guerre d'usure, longue, industrielle, mortelle, totale. Pour la première fois, la guerre s'insère dans tous les aspects de la société et dans la vie quotidienne des civils. Il faudra cependant plusieurs décennies avant que l'historiographie de la Grande Guerre ne s'attarde à cet aspect, le conflit n'étant jusqu'alors traité que sous les angles de la diplomatie et des opérations militaires.

C'est au cours des années 1960 – quinze ans après la douloureuse récidive que fut la Seconde Guerre mondiale – que les études historiques se penchent sur le sort des combattants et des populations civiles durant la Grande Guerre. On entre alors dans ce qu'Antoine Prost et Jay Winter identifient comme la seconde « configuration » de l'historiographie de la Première Guerre mondiale, soit l'histoire sociale. Le regard nouveau posé sur le contexte socio-politique du conflit, sur les souffrances de tout un peuple et de toute une génération, sur ses impacts durables dans la chair et le cœur, entraîne une relecture de la guerre, teintée d'humanisme et destinée non plus aux experts militaires mais à un public plus large.

À la fin de la décennie 1980, Prost et Winter observent une évolution de l'historiographie vers une troisième configuration, celle de l'histoire culturelle. Pour certains historiens déjà influents, tels que Jean-Jacques Becker et Jean-Baptiste Duroselle, la transition de l'histoire

1994, 515 pages et John Keegan, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 553 pages.

³ Voir Christophe Prochasson et Anne Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la première guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, Édition de la Découverte, 1996, 302 pages et Martha Hanna, *The Mobilization of Intellect : French Scholars and Writers During the Great War*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, 292 pages.

sociale à l'histoire culturelle se fait naturellement. Ils ouvrent ainsi la voie à toute une génération de nouveaux historiens, dont plusieurs sont affiliés à l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, en France, centre de recherche et musée ouvert au public depuis 1992. Au cours des années 1990, influencés par les travaux de l'historien germano-américain George L. Mosse, sur la brutalisation de la guerre⁴, les chercheurs de l'Historial de Péronne, avec à leur tête l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, développent l'idée de la « culture de guerre »⁵. L'objectif de ce nouveau concept est de comprendre et définir comment les populations ont vécu la guerre, mais également comment elles l'ont ressentie. L'attention est alors portée sur les sentiments, les émotions et l'interprétation des hommes et des femmes témoins de la guerre. La recherche historique se raffine, puisant dans la géographie, la psychologie ou l'anthropologie pour tenter d'expliquer la « brutalisation » et la violence inusitée de cette guerre, leur impact sur le deuil et la mémoire collective ainsi que l'influence sur la vie quotidienne, l'art, la science, la médecine et la littérature⁶.

Au cœur de beaucoup d'études historiques sur la Grande Guerre la culture de guerre apparaît comme l'ensemble des éléments matériels et intellectuels ayant permis aux populations de s'investir dans la guerre et d'y donner un sens⁷. Le présent mémoire s'insère donc dans la

⁴ George L. Mosse, *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World War*, 1990, 264 pages.

⁵ Audoin-Rouzeau et Becker, *op. cit.* Prost et Winter, *op. cit.*, préfèrent toutefois une utilisation plurielle du concept : « cultures de guerre », et affirment que cela permet de nuancer l'analyse de la guerre en fonction des données géographiques, démographiques et culturelles propres à plusieurs régions. Cette nuance est également appuyée par François Crochet dans *Idées reçues sur la Première Guerre mondiale*, Paris, Le cavalier Bleu, 2008, 128 pages.

⁶ Pour n'en citer que quelques-uns, voir Mosse, *op. cit.*; Audoin-Rouzeau et Becker, *op. cit.*; Stéphane Audoin-Rouzeau et al. *La violence de guerre : 1914-1945 : approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Complexe, 2002, 348 pages; Jay Winter, *Sites of Memory, Sites of Mourning : the Great War in European Cultural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 pages.

⁷ Prost et Winter écrivent : « [La culture de guerre est un] amalgame d'éléments de toute sorte, les uns matériels, les autres discursifs, sur les moyens par lesquels les groupes sociaux et les individus ont donné sens à la guerre et adapté leurs vies et leur langage à la situation qu'elle a créée. », *op. cit.*, p. 218 et Stéphane Audoin-Rouzeau la décrit ainsi : « un ensemble de représentations, d'attitudes, de pratiques, de production littéraires et artistiques qui ont servi de cadre à l'investissement des populations européennes dans le conflit », dans *L'enfant de l'ennemi. 1914-*

configuration culturelle de la Grande Guerre. Ce travail s'intéresse au développement d'un nouveau discours, d'une nouvelle rhétorique *républicanisante*, prenant pour cadre les fêtes nationales française et américaine pendant la guerre, tout particulièrement à partir de juillet 1917. Nous verrons que ce discours puise sa force dans le caractère profondément patriotique de la fête nationale, mais également dans l'ensemble du contexte militaire, social et politique de chacune des années de guerre, s'adaptant au contexte et besoins du moment. Si le déroulement de la guerre et son impact sur les populations se révèlent indispensables à l'analyse de cette nouvelle rhétorique, nous verrons également comment les liens historiques franco-américains ont joué un rôle déterminant.

La France et les États-Unis

Afin de resituer les célébrations de l'Amérique en France lors de la Première Guerre mondiale, nous ferons appel à l'historiographie des relations franco-américaines. Influencée par les événements du 11 septembre 2001, la littérature récente traitant des liens entre la France et les États-Unis est teintée d'antiaméricanisme. Malgré tout, plusieurs ouvrages offrent une vue historique des relations franco-américaines au gré des conflits que les deux nations ont vécus. La nature des sentiments liant la France et les États-Unis ne fait pas l'unanimité. En effet, certains auteurs défendent la thèse d'un puissant antiaméricanisme aux racines historiques⁸, alors que d'autres préfèrent une analyse plus nuancée, basée sur un trop grand écart culturel, et conduisant tout au plus à un simple désintérêt mutuel⁹. Quoi qu'il en soit, malgré des origines et un système politique historiquement apparentés, l'historiographie des relations franco-

1918, Aubier. Paris. 1995. p 10.

⁸ Philippe Roger, *L'ennemi américain : généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil, 2002, 601 pages.

⁹ Voir Jacques Portes, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1990, 458 pages.

américaines s'entend pour affirmer que les relations entre les deux Républiques sont distantes et peu florissantes au moment où la Grande Guerre éclate en Europe.

C'est à la fin des années 1960 que naît en France l'intérêt pour l'étude de l'Amérique. Inspirés par Pierre Renouvin, les historiens Jean-Baptiste Duroselle et Claude Fohlen réussissent, malgré la forte opposition de la communauté intellectuelle de France, à fonder une chaire d'études de l'Amérique du Nord. Cette nouvelle chaire permet dès lors à de jeunes historiens de développer un pan nouveau de l'histoire de la France et de ses relations internationales. C'est dans cette foulée que paraissent notamment les travaux d'Yves-Henri Nouailhat¹⁰ et d'André Kaspi¹¹, s'intéressant aux relations entre les deux Républiques lors de la Grande Guerre. Faisant appel aux aspects politiques, économiques, financiers, militaires, psychologiques et culturels, les ouvrages de Kaspi et de Nouailhat s'imposent rapidement comme référence sur le sujet et demeurent, près de quarante ans plus tard, parmi les travaux les plus cités. En effet, si le nombre d'études sur les relations franco-américaines est important, peu s'intéressent à la période allant de la fin du XIX^e siècle à la fin de la Grande Guerre, préférant développer les conséquences de la Seconde Guerre mondiale et de la Guerre froide. Malgré tout, l'intérêt pour les relations franco-américaines demeure vivant, et permet l'organisation de plusieurs colloques sur la France et les États-Unis depuis la fin des années 1980, tels que *L'Amérique dans les têtes* (1986), *Les Américains et la France, 1917-1947* (1997) et *États-Unis-France, postures américaines, réceptions françaises* (2008). Bien que ces colloques ne traitent pas spécifiquement de la Grande

¹⁰ Yves-Henri Nouailhat, *France et États-Unis : août 1914-avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, 484 pages et *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire: 1917-1919*, Les Belles Lettres, 1972, 250 pages.

¹¹ Kaspi, André. *Le Temps des Américains: Le concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976, 375 pages.

Guerre, plusieurs communications s'y intéressent et nous offrent de nouveaux détails et points de vue sur la perception des Américains en France dès 1914¹².

Le découpage chronologique des ouvrages d'André Kaspi et d'Yves-Henri Nouailhat, publiés à quelques années d'intervalle, offre à la littérature de la Grande Guerre et des relations internationales une analyse fine et détaillée des liens complexes unissant – ou séparant – la France et les États-Unis. Yves-Henri Nouailhat s'intéresse à la période de la neutralité des États-Unis et s'inscrit dans la continuité des travaux de son ancien maître, Jean-Baptiste Duroselle, démontrant avec clarté la quasi-inexistence des relations franco-américaines avant 1914. André Kaspi, quant à lui, s'intéresse aux rapports entre la France et les États-Unis à partir du moment où ces derniers déclarent la guerre à l'Allemagne. Il y démontre la complexité des relations entre les deux Républiques, l'apport matériel et moral inestimable de l'Amérique ainsi que le désir de la France de devenir l'alliée privilégiée, la conseillère et l'amie des États-Unis. Kaspi aborde également la façon dont les populations et les élites politiques se sont laissées guider par les besoins du moment, plutôt que par les événements du passé. Les écrits de Kaspi et Nouailhat sont donc une précieuse référence pour saisir le climat général des liens franco-américains à partir de 1917, notamment le souhait politique de la France de se tailler une place de choix

¹² Voir Jacques Rupnik et Muriel Humbertjean, « Images des États-Unis dans l'opinion publique », Guy Sorman, « Les États-Unis, modèle ou repoussoir ? » et Marie-France Toinet, « L'Antiaméricanisme existe-t-il ? » dans Denis Lacorne, Jacques Rupnik et Marie-France Toinet (dir.), *L'Amérique dans les têtes : un siècle de fascinations et d'aversion*, Paris, Hachette, 1986, 310 pages; Hélène Trocmé, « Un modèle américain transposé: les Foyers du Soldat de l'Union franco-américaine (1914-1922) », Jérôme Penez, « Les Américains dans les stations thermales françaises (1917-1919) » et Véronique Alemany-Dessaint, « Représentation des Américains dans la Première Guerre mondiale », dans François Cochet, Marie-Claude Genet-Delacroix et Hélène Trocmé (dir.), *Les Américains et la France, 1917-1947 : engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, 262 pages; François Cochet, « Des amis si distants » et Lieutenant-Colonel Rémy Porte, « L'armée américaine de 1917 et le regard des officiers français », dans François Cochet (dir.) *États-Unis-France, postures américaines, réceptions françaises*, Metz, Centre régional universitaire lorrain d'histoire, 2010, 272 pages.

auprès de l'Amérique. Soulignons pourtant que leurs ouvrages ne font aucune mention des célébrations du 4 et du 14-Juillet au cours de la guerre.

Notre curiosité fut piquée lors de la lecture des *Trois aspects du président Wilson* de Charles Maurras, publié peu après la fin des hostilités. Dès la première page, la description de la grande fête du 4-Juillet 1918 à Paris, narrée avec grande émotion, est intrigante¹³. Si l'arrivée tant attendue des Américains justifie l'organisation d'une grande fête en 1917, on se l'explique plus difficilement, à première vue, pour 1918. Dans un contexte où les relations franco-américaines étaient, quelques années plus tôt, distantes et désintéressées, l'énergie déployée par la France pour honorer l'Amérique, au-delà d'une première célébration initiale que l'on comprend aisément, et ses possibles portées socio-politiques nous a donc paru mériter un intérêt. La continuation, pendant l'ensemble de la guerre des célébrations en hommage à l'Amérique, croit-on, en dit plus long sur la France en guerre que son simple intérêt pour son allié outre-atlantique. La littérature traitant des relations franco-américaines étant discrète voir absente sur le sujet, nous avons jugé utile et pertinent de consacrer notre mémoire à cette réflexion.

Célébrer la République

S'il fait appel à l'histoire culturelle de la Grande Guerre et à celles des relations franco-américaines pour expliquer la portée et la signification de la fête américaine à Paris, ce mémoire prend également sa source dans l'historiographie de la fête nationale française. Plusieurs études s'intéressent au thème de la fête en France. On y traite du déroulement des célébrations ainsi que des débats auxquels elles donnent lieu dès la fondation de la III^e République, en septembre 1870 mais surtout lors l'instauration d'une nouvelle fête nationale en juillet 1880. L'historiographie s'accorde pour dire que la fête est utilisée par les gouvernements comme

¹³ Charles Maurras, *Les Trois aspects du président Wilson*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1920, pp. 5-8.

vecteur de propagation d'idées politiques, afin d'assurer la pérennité du régime. De plus, il a été démontré, notamment par les travaux d'Olivier Ihl et Mona Ozouf, que par la ferveur des célébrations il était possible d'identifier les régions « conquises » et celles encore à charmer. La fête est, dès lors, un lieu de socialisation politico-civique, où l'ensemble de la population est appelée à trouver dans l'histoire et dans la mémoire, les bases d'un nouveau type de citoyenneté.

Selon l'historien Michel Vovelle, bien que présente depuis longtemps dans l'esprit de quelques historiens et politologues, la curiosité au sujet de la fête révolutionnaire s'accroît avec le questionnement national que font naître les événements de Mai 68¹⁴. C'est donc en partie dans ce contexte que paraîtront, quelques années plus tard, presque simultanément en 1976, les ouvrages pionniers de Mona Ozouf¹⁵ et de Rosemonde Sanson¹⁶. Ozouf se concentre sur les années de la Révolution française et analyse la spontanéité, l'organisation et le rassemblement des masses lors de l'ensemble des fêtes célébrées au lendemain de la Révolution française jusqu'en 1799. Sanson, quant à elle, suit le développement et finalement la banalisation, de la seule fête mise en place et organisée par le gouvernement de la III^e République, le 14-Juillet. Se trouvant dans la continuité des travaux de Mona Ozouf et de Rosemonde Sanson, auxquels s'ajoutent les écrits de Jean-Pierre Bois et de Maurice Agulhon, les récents ouvrages d'Olivier Ihl et de Rémi Dalisson, quant à eux, posent un regard sur la France moderne. À travers le prisme de la fête, ils observent la question des liens entre la nation, la politique et les mentalités en France.

S'inscrivant dans la suite de *La Fête Révolutionnaire* de Mona Ozouf, *La Fête Républicaine* du politologue français Olivier Ihl, a pour objectif la compréhension des

¹⁴ Michel Vovelle, « L'historien et la découverte de la fête aujourd'hui », *Études rurales*, n°86, 1982, p. 13.

¹⁵ Mona Ozouf, *La Fête révolutionnaire (1789-1799)*, Paris, Gallimard, 1976, 352 pages.

¹⁶ Rosemonde Sanson, *Les 14 juillet, 1789-1975, fête et conscience nationale*, Paris, Flammarion, 1976, 220 pages.

mécanismes et des raisons ayant mené à l'établissement d'un rituel de fête politique dans la République¹⁷. Il y remet en doute l'efficacité de la fête à produire du lien social, décrivant la fête institutionnalisée et soigneusement planifiée comme un simple spectacle menant à l'affadissement de la ferveur festive. S'il souligne le caractère mobilisateur des fêtes de 1936 et de 1941-1945, Ilh n'accorde qu'un intérêt limité aux fêtes de 1914-1918, diluées dans un ensemble festif plus général.

Largement influencé par les travaux de Pierre Nora sur la mémoire et la construction de l'identité¹⁸ Rémi Dalisson, dans *Célébrer la nation*, propose une chronologie de l'histoire de la fête nationale, et démontre comment elle est devenue un élément important de la construction et du développement de la modernité politique¹⁹. Dalisson dépeint la fête nationale comme un enjeu politique, vitrine du régime en place, et observe les réactions du public. S'il mentionne que la célébration joyeuse et optimiste du début du XX^e siècle est ébranlée par la douleur de la guerre et de ses sacrifices, Dalisson n'aborde que très brièvement les célébrations de la Grande Guerre.

Aux premiers grands travaux sur les fêtes d'Ozouf et de Sanson s'ajoutent, en particulier à la fin des années 1980-début 1990, alors que la France célèbre le bicentenaire de sa Révolution, les écrits de Maurice Agulhon sur les symboles de la République²⁰, et ceux de Jean-Pierre Bois, qui s'intéresse à l'importance de l'armée dans les célébrations nationales. Bois est d'ailleurs le

¹⁷ Olivier Ihl, *La fête républicaine*. Paris, Gallimard, 1996, 402 pages.

¹⁸ Nora, *op. cit.*, où se retrouve notamment une entrée traitant de la fête nationale : Christian Amalvi, « Le 14 Juillet. Du dies irae à Jour de fête », *op. cit.*, tome 3, pp 383-422.

¹⁹ Rémi Dalisson, *Célébrer la nation : les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*, Paris, Nouveau monde, 2009, 543 pages.

²⁰ Les ouvrages de Maurice Agulhon sont nombreux, citons cependant *Marianne au pouvoir : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 1989, 447 pages.

seul historien des fêtes à mentionner la célébration du 4-Juillet 1918, et à décrire, bien que sommairement, les 14-Juillet de la Grande Guerre²¹.

Selon Jean-Pierre Bois, si le choix du 14 juillet comme date de fête nationale en 1880 consacre la victoire des républicains, il faut attendre près de quarante ans pour que la fête de la République devienne celle de la France et de tous les Français. Ainsi, la fête de 1919 amorce la réalité festive de la France moderne, soit celle d'une fête plus associée à la nation et au peuple dans son ensemble, qu'à l'évènement qu'on avait choisi de célébrer à l'origine. Pour Bois, le 14-Juillet que l'on célèbre désormais est intemporel, déchargé sa signification historique d'origine²². Toutefois, Bois n'élabore pas sur les évènements contextuels qui ont induit cette évolution, en particulier la mondialisation du conflit et l'intervention américaine

Ainsi, la revue de l'historiographie concernant la fête du 14-Juillet démontre déjà l'intérêt des historiens pour le contexte de sa naissance, sa vocation politique et sa signification historique, mais aucune étude n'aborde en profondeur la spécificité de la fête nationale lors de la Grande Guerre. On se contente, bien souvent, de n'en mentionner que la grande charge propagandiste. Aucune étude, non plus, ne s'est penchée sur l'impact de la fête américaine en sol français. Seule la thèse de doctorat de Pascale Goutéraux offre une analyse comparative des fêtes du 4 et du 14-Juillet²³. Cependant, aussi riche que soit son analyse de la fête américaine, Goutéraux ne rapporte pas de célébrations du 4-Juillet en dehors des États-Unis. De plus, malgré un chapitre intitulé « Fêtes de guerre et fêtes de victoire », l'auteure n'effleure que l'idée de la fête française lors de la Première Guerre mondiale, et ne concentre son attention que sur la

²¹ Jean-Pierre Bois, *Histoire des 14 juillet : 1789-1919*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1991, pp. 244-251. Voir également « L'Armée et la fête nationale, 1789-1919 ». *Histoire, économie et société*, volume 10, n°4, 1991, pp. 505-527.

²² Bois, *Histoire des 14 juillet...*, *passim*.

²³ Pascale Goutéraux, *4 juillet-14 juillet : deux siècles de fêtes nationales*. Thèse de Ph.D. (Études américaines), Université Paris-7, 1979, 408 pages.

grandiose fête de la Victoire de 1919. Pourtant, le rapprochement, puis la fusion des deux fêtes nationales au cours du conflit, démontre l'intérêt pour la France de développer l'idée d'une « nation franco-américaine ». Soulignant la solidarité historique des deux pays, et profitant de la conjonction des deux fêtes nationales, le gouvernement français tente de lancer une « tradition » de célébration de la fraternité républicaine transatlantique à laquelle tous les Français – et Américains – sont invités à s'identifier. Il s'agit, à ne pas en douter, d'une « construction imaginée », d'un discours sur la nation renouvelé de façon inédite²⁴. Ce constat a stimulé notre intérêt et confirmé la pertinence de notre sujet de mémoire comme contribution à la recherche historique.

Problématique

Les propos de Jean-Pierre Bois, qui dépeint 1919 comme la première fête nationale « moderne », telle que nous la connaissons aujourd'hui, nous ont amenée à nous interroger sur les fondements de cette évolution. Dans le tourment d'une guerre inédite, la fête nationale française ne pouvait en effet que s'ajuster à l'ampleur de la souffrance et des espoirs de son peuple. Par ailleurs, l'apparition, dès 1917, d'un nouveau discours largement inspiré des valeurs républicaines et de la puissance américaine, cependant déterminant sur le moral du peuple et la survie du sentiment patriotique français, nous ont paru les possibles prémices de la « fête nationale moderne » dont parle Bois. La littérature historique sur le sujet demeurant rare, voire inexistante, nous avons eu à cœur de nous y intéresser et de partager, à l'occasion de ce travail, nos trouvailles, analyses et réflexions.

²⁴ Voir Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and the Spread of Nationalism*, Londres, éditions Verso, 1983, 160 pages et Eric Hobsbawm et Terrence Ranger, éd., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, 320 pages.

À travers ce mémoire, nous nous proposons donc de faire l'examen des fêtes nationales françaises et américaines célébrées lors de la Grande Guerre. Nous observerons comment les événements de guerre ont amené la fête nationale française à évoluer et à fusionner avec la fête nationale américaine. Nous constaterons comment ces fêtes républicaines ont su s'ajuster pour refléter les événements et soutenir le sentiment collectif. Nous expliquerons également pourquoi et comment le gouvernement en place a su récupérer et faire sien le discours de liberté et de justice de l'Amérique. Finalement, nous démontrerons l'incontestable impact de la présence et de la visibilité américaine en sol français, tant sur les plans de la politique que du moral national.

Sources et méthodologie

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous sommes intéressé au développement de la nouvelle rhétorique patriotique apparue au cours de la guerre de 1914-1918, ainsi qu'à la façon dont elle a été présentée aux Parisiens lors des fêtes nationales américaine et française de ces années-là. Pour saisir les enjeux et motivations du gouvernement de l'époque, nous avons consulté les mémoires rédigés par les hommes influents tels que Raymond Poincaré, Paul Painlevé, Alexandre Ribot ou André Tardieu²⁵. Parallèlement, plusieurs biographies de ces grands hommes nous ont aussi livré de nombreuses indications éclairantes²⁶.

Nous avons également jugé pertinent de regarder la façon dont le discours est officiellement présenté à la population, de même que la réaction de la presse parisienne. À la

²⁵ Les mémoires des hommes politiques et militaires influents sont à consulter avec un œil critique. Souvent publiés après la guerre, avec recul, réflexion et ajustements, ces écrits ne sont jamais objectifs. Ils sont toutefois des témoignages importants. Dans le cadre de ce travail nous avons fait appel aux mémoires de Paul Painlevé, *Comment j'ai nommé Foch et Pétain : La politique de guerre de 1917, le commandement unique interallié*, Paris, Félix Alcan, 1923, 423 pages; de Raymond Poincaré, *Au service de la France, Neuf années de souvenirs*. Paris, Plon, 1926-1933. 10 volumes; Alexandre Ribot, *Lettres à un ami ; souvenirs de ma vie politique*, Paris, Bossard, 1924, 354 pages; André Tardieu, *Devant l'obstacle, l'Amérique et nous*, Paris, Éditions Émile-Paul Frère, 1927, 331 pages.

²⁶ Voir Paul Marcus, *Raymond Poincaré : l'architecte d'une carrière d'État*, Biarritz, Séguier, 2006, 250 pages; Jean-Baptiste Duroselle, *Clemenceau*, Paris, Fayard, 1988, 1077 pages; Brodziak, Sylvie et Jean-Noël Jeanneney. *Georges Clemenceau, Correspondance (1858-1929)*, Paris, Robert Laffont, 2008, 1099 pages.

fin du XIX^e siècle, l'achat d'un journal était un geste quotidien pour un grand nombre de Français : plus de 5,5 millions sont vendus chaque jour. Avec la guerre, l'accès à l'information se transforme rapidement en besoin pour la population demeurée à l'arrière. Les ventes de journaux atteignent 8,25 millions de copies par jour, malgré la situation économique difficile²⁷. Pour l'objet de ce travail nous avons retenu seize journaux quotidiens de Paris : *L'Action Française*, *La Croix*, *L'Écho de Paris*, *Le Figaro*, *Le Gaulois*, *L'Homme Libre (Enchaîné)*, *L'Humanité*, *L'Intransigeant*, *La Lanterne*, *Le Matin*, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *La Presse*, *Le Rappel*, *Le Siècle* et *Le Temps*, tous disponibles en ligne sur le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France. Notre sélection de ces journaux s'est faite sur quatre grands critères : l'importance en terme de vente et de crédibilité, l'allégeance politique, la parution quotidienne et l'assiduité de leur publication lors du conflit.

Parmi les journaux les plus lus, les seize journaux précités nous permettent de saisir les préoccupations des divers groupes socio-économiques et politiques en scène. En effet, sept des journaux retenus sont de droite, nationalistes, mondains, monarchistes ou antiparlementaires, soit *Le Gaulois*, *L'Écho de Paris*, *Le Figaro*, *La Presse*, *L'Intransigeant*, *Le Matin* et *L'Action Française*. Sept autres sont républicains, radicaux et anticléricaux, soient *Le Petit Parisien*, *L'Homme Libre*, *Le Petit Journal*, *Le Temps*, *Le Rappel*, *La Lanterne* et *Le Siècle*. Les deux derniers sont *La Croix*, journal de droite religieuse, et *L'Humanité*, organe officiel de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO).

Les fêtes nationales du 4 ou 14-Juillet étant des évènements ponctuels dans le calendrier, nous avons volontairement écarté certains hebdomadaires ou revues mensuelles, tels que *Les Annales politiques et littéraires*, *Le Miroir*, la *Revue France-Amérique* et la *Revue des Deux-*

²⁷ Laurent Martin, *La presse écrite en France au XX^e siècle*, Paris, Librairie générale française, 2005, p. 112.

Mondes. Finalement, pour pouvoir suivre l'évolution du déroulement des fêtes et du sens dont on les investit, nous avons sciemment sélectionné des quotidiens publiés sans interruption majeure pendant toute la durée de la guerre²⁸. Ainsi nous avons dû écarter certains quotidiens tels que *L'Aurore*, *Le Journal des Débats*, *La Justice* et *L'Univers*.

Après cette première étape dans la sélection de nos sources, nous avons méthodiquement consulté les numéros des 4-5 juillet et 14-15 juillet de 1914 à 1920 de chacun des journaux retenus. Nous avons également raffiné notre étude en recourant systématiquement à la recherche par mots-clés puis en croisant et comparant les informations recueillies.

Avec l'avènement de la III^e République, et avec la loi sur la liberté de presse du 29 juillet 1881²⁹, la presse écrite connaît son âge d'or. Plusieurs facteurs tels que le développement du télégraphe, l'offre de quotidiens à cinq centimes et la hausse du niveau de scolarisation rendu possible depuis l'avènement de l'école publique obligatoire³⁰, contribuent à cet essor et fait de la presse française, la presse la plus lue d'Europe. Ce contexte engendre, ou favorise, une pratique nouvelle dans la diffusion de l'information, la presse populaire à grand tirage, inspirée du modèle américain. Ainsi, *Le Matin*, *Le Petit Journal* et *Le Petit Parisien*, s'assurent rapidement un important bassin de lecteurs séduits par les colonnes d'opinions d'hommes de lettres connus, par la variété du contenu, par leurs articles de vulgarisation et, surtout, par les romans-feuilletons³¹.

²⁸ *L'Homme Libre* sera suspendu quelques fois pour de courtes durées pour s'être opposé à la censure lors de la guerre. Ces suspensions ne touchent toutefois pas la couverture des fêtes nationales.

²⁹ Philippe Robinet et Serge Guérin, *La Presse quotidienne*, Paris, Flammarion, 1999, p. 17-18.

³⁰ Marc Martin, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1997, p. 49.

³¹ Laurent Martin, p. 101-102 et Francine Amaury, *Histoire du plus grand quotidien de la III^e république. Le Petit Parisien, 1876-1944*, Vol. II. Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p. 1055-56. *Le Petit Journal* est le premier de ces grands quotidiens à atteindre un tirage d'un million d'exemplaires. Il sera cependant dépassé au début du XX^e siècle par *Le Petit Parisien*, son principal rival, qui atteint un tirage de 1,4 million en 1911. Stable à plus de 650 000 exemplaires quotidiens en 1911, *Le Matin* atteindra le million au cours de la guerre. Pour plus d'information sur le tirage des divers grands journaux parisiens, voir Christophe Charle, *Le siècle de la presse*

Sans connaître de tirages aussi élevés, de nombreux quotidiens d'opinion s'inspireront de cette nouvelle formule et parviendront à rejoindre un public assez important. Parmi ceux-ci on retrouve les quotidiens républicains *Le Siècle*, *La Lanterne*, *L'Homme Libre* et *Le Rappel*, qui malgré leur popularité déjà établie, sont durement touchés par les conséquences de la guerre³². À l'opposé, certains petits journaux d'opinion d'allégeance nationaliste et antiparlementaire tels que *La Presse* et *L'Intransigeant*, gagneront quant à eux, un surcroît de lecteurs³³.

La perception des événements à la lumière des sensibilités partisans polarise évidemment la vocation de plusieurs journaux. Certains journaux développent un lectorat plus ciblé, stable et fidèle. C'est le cas des principaux quotidiens de la droite mondaine et conservatrice, soit *L'Écho de Paris*, *Le Figaro* et *Le Gaulois*, qui s'attachent rapidement un public issu de la bourgeoisie, de l'aristocratie et des milieux littéraires. *Le Gaulois* est, jusqu'à la fondation de *L'Action Française* en 1908, le plus important journal monarchiste avec un tirage quotidien de 50 000 copies. Monarchiste à sa fondation, *Le Figaro* effectue, quant à lui, un glissement vers un républicanisme modéré et conservateur qui rejoint un large public de la grande bourgeoisie. À l'instar de *L'Écho de Paris*, la bonne réputation du *Figaro* lui assure une équipe de chroniqueurs issus de l'Académie française et des milieux politiques tels que René Viviani, Raymond Poincaré, Aristide Briand et Justin Godart³⁴ et maintient un tirage de 80 000 à 100 000 exemplaires à la veille de la guerre, mais perd des lecteurs au cours du conflit³⁵. De son côté, *L'Écho de Paris*, plus accessible en coût et en contenu, passe de 150 000 copies en

(1830-1939), Paris, Seuil, 2004, p. 229-231.

³² Laurent Martin, *op. cit.*, p. 94.

³³ Tirages pour *Siècle*, *Lanterne*, *Rappel*, alors que *La Presse* augmente son tirage de 25 000 et atteint 100 000 exemplaires en 1917, et que *L'Intransigeant* passe de 75 000 en 1911 à 240 000 numéros en 1917, voir Charle, *op. cit.*, p. 229-231.

³⁴ Olivier Forcade, « 1914-1918: Le Figaro en guerre ou en crise? », dans Claire Blandin (dir.), *Le Figaro. L'histoire d'un journal*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2010, p. 253 et 265.

³⁵ Laurent Martin, *op. cit.*, p. 97-98.

1911 à 450 000 en 1917 et doit une grande partie de sa popularité à la proximité qu'il entretient avec l'état-major³⁶.

En marge de ces grands quotidiens populaires, paraissent des journaux plus spécialisés. Parmi ceux-ci s'illustre *Le Temps*. Chef de file de la presse politique parisienne, *Le Temps* inspire le respect et se bâtit une solide réputation fondée sur la richesse et la fiabilité de son information, ainsi que sur l'intelligence de son analyse et de ses chroniques. Les rédacteurs du *Temps* désirant mettre l'information au premier plan, le quotidien adopte un style sans fioriture et applique le principe de l'anonymat des articles portant sur la politique intérieure et internationale. Proche du ministère des Affaires étrangères, duquel il devient rapidement l'organe officieux, *Le Temps* est le seul journal français à s'intéresser à la politique internationale. Prisé par l'élite politique, économique, intellectuelle et républicaine modérée, *Le Temps* est, par son contenu et sa réputation à l'extérieur de la France, le plus grand journal de la III^e République, et prouve, malgré un tirage de 75 000 exemplaires quotidiens, que le nombre de numéros vendus n'est pas le seul indicateur de l'importance d'un quotidien³⁷.

Les quotidiens de droite tels que *La Croix* et *L'Action Française* ainsi que le journal socialiste *L'Humanité* sont également de ces journaux dont l'impact est notable, malgré un tirage moyen. Fondé par des frères assomptionnistes, *La Croix* est ouvertement religieux et s'oppose à plusieurs politiques du gouvernement républicain. Ses ventes de 174 000 exemplaires se maintiennent de façon stable tout au long de la guerre³⁸. Bien que plus pondéré dans son discours, *La Croix* se rapproche de *L'Action Française*, premier porte-parole du nationalisme

³⁶ Charle, *op. cit.*, p. 229-231.

³⁷ Patrick Eveno, *Le journal Le Monde, une histoire d'indépendance*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2001, p. 23, et Charle, *op. cit.*, p. 229-231.

³⁸ Yves Pitette, *Biographie d'un journal: La Croix*, Paris, Perrin, 2011, pp. 10-13 et Yves-Marie Hilaire, « Paul Féron-Vrau, directeur de « La Croix » (1900-1914) » dans René Rémond et Émile Poulat (dir.) *Cent ans d'histoire de « La Croix »*, Paris, Éditions du Centurion, 1988, p. 110.

intégral et du néoroyalisme³⁹. Sous la plume cinglante de Charles Maurras, *L'Action Française* double d'ailleurs son tirage au cours de la guerre et atteint 50 000 exemplaires quotidiens⁴⁰. *L'Humanité*, quant à lui, rejoint un bassin de lecteurs principalement composé d'ouvriers et de syndicalistes, sans pour autant refléter la popularité du SFIO⁴¹. Affaibli par la censure puis par la remise en question du discours pacifiste, *L'Humanité*, voit son tirage chuter de moitié après l'assassinat de son directeur, Jean Jaurès, en juillet 1914⁴².

Malgré la variété d'allégeances des différents journaux, il est à noter que la couverture des fêtes nationales est assez similaire pour les journaux de droite et de gauche. Quelques quotidiens – pour la plupart journaux de masse peu chers et très vendus –, tels que *Le Petit Journal*, *L'Homme Libre*, *La Presse*, *Le Gaulois* et *Le Figaro*, s'illustrent par leur style chargé d'émotion et l'importance qu'ils accordent aux fêtes et à l'Amérique. En revanche, *Le Siècle*, *La Lanterne*, *le Temps* et, surtout, *La Croix*, ne consacrent que peu de lignes aux célébrations nationales, ou les traitent avec un style soigneusement détaché.

Notons également que l'intérêt pour la fête nationale augmente unanimement dès 1917, et explose en 1918. Les journaux consacrent alors plus du tiers de leurs numéros des 4-5 juillet et 14-15 juillet à la description et à l'analyse des fêtes⁴³, tandis que de larges photographies et dessins patriotiques contribuent à populariser et vulgariser l'évènement. Pour des raisons méthodologiques en lien avec le présent mémoire, nous avons fait le choix de ne pas inclure ces

³⁹ Kevin Audet-Vallée, *"Faites un roi, sinon faites la guerre" : l'Action française durant la Grande Guerre (1914-1918)*, Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, 2012, p. 10.

⁴⁰ Charle, *op. cit.*, p. 229-231.

⁴¹ Laurent Martin, *op. cit.*, p. 100.

⁴² Alexandre Courban, « L'Humanité dans la mêlée (1914-1918) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* (92), 2003, [en ligne] <http://chrhc.revues.org/1401>.

⁴³ *L'Homme Libre*, *Le Petit Journal*, *L'Intransigeant* et *La Presse* consacrent plus des deux tiers de ces numéros à la couverture de la fête nationale américaine en 1918, soit une augmentation d'environ 40% de leur couverture du 4 Juillet 1917.

illustrations parmi nos sources⁴⁴. Toutefois, soulevons à des fins de recherches futures, que ces images, poignantes ou caricaturales, accessibles aux enfants comme aux analphabètes, ont certainement joué un rôle dans le développement du sentiment patriotique et le regain du moral public, d'autant plus que certains feuillets satiriques consacrent aux Américains des numéros entiers⁴⁵.

Plan et thèse

À l'issue de notre étude des sources et revue de littérature, nous proposons une analyse des fêtes nationales française et américaine au cours de la Grande Guerre et leur impact sur la cohésion nationale.

Dans un premier temps, nous ferons un bref retour sur les origines de la fête nationale française, telle qu'elle est soulignée à la veille de la Grande Guerre. Nous observerons ensuite quel impact a eu la guerre sur les célébrations nationales de 1915 et de 1916, et comment la France modifie le plan traditionnel de la fête pour l'adapter à la situation créée par le conflit.

Dans un deuxième temps, nous porterons attention aux nouveaux besoins de la France en prise avec les nombreuses difficultés militaires et sociales de l'année 1917. Nous regarderons comment le gouvernement profite de l'arrivée des premiers soldats américains en sol français pour développer une nouvelle rhétorique favorable au regain des valeurs républicaines et au moral national.

⁴⁴ La publication des dessins et des photos représentant les États-Unis n'est pas constante au cours de la guerre, il devenait donc difficile de les inclure dans un cadre aussi précis que celui des fêtes nationales américaines et françaises. Cependant, dans un cadre plus large, dans le cadre de la guerre elle-même et de l'effort de l'Élysée pour redresser la République et le moral, elles ont certainement un intérêt historique important.

⁴⁵ Voir notamment « Les Sammies », *La Baïonnette*, n°114, 6 septembre 1917 et « À l'américaine », *La Baïonnette*, n°171, 10 octobre 1918, en plus de tous les dessins inclus dans bien d'autres numéros. Les couvertures de chacun des numéros de *La Baïonnette* (1915-1920) sont recensées sur le site web: <http://labaionnette.free.fr>.

Enfin, dans un dernier temps, nous verrons comment le succès des fêtes du 4 et du 14-Juillet 1917 se reconduit et s'amplifie au cours de l'année 1918, le gouvernement français profitant de l'opportunité pour sincèrement honorer son peuple, mais également s'assurer une meilleure position sur la scène politique internationale d'après-guerre.

C'est ainsi qu'à travers l'analyse du phénomène en apparence banal qu'est la fête nationale française, couplé au phénomène, inédit et plus original, qu'est la fête américaine à Paris, nous parviendrons à illustrer comment l'État français parvient à produire un discours renouvelé sur le républicanisme et détermine ainsi le sens du combat que mène le pays contre l'ennemi allemand.

La fête et la guerre : création et développement de la fête nationale

Les célébrations sont un aspect fondamental de la vie des sociétés. De tout temps et en tout lieu, c'est à travers la célébration et la commémoration qu'elles consolident leur identité commune, rappellent leur histoire, transmettent leurs valeurs et racines aux générations suivantes. Geneviève Fabre et Rachel Ertel écrivent à ce propos que

[...] toute fête est une commémoration, c'est-à-dire une volonté de se souvenir ensemble un mythe des origines ou un événement fondateur. Mais le recours à la mémoire, quelles que soient les formes qu'il prend, n'est jamais innocent. La mémoire est un matériau particulièrement malléable et les sociétés le modèlent, parfois le manipulent, en fonction d'impératifs et d'enjeux divers. Les célébrations sont un des canaux d'action les plus efficaces⁴⁶.

Que ce soit à l'occasion d'un conte ou d'un chant traditionnel, d'une danse folklorique, d'une démonstration de force, d'un rite de passage ou d'un repas communautaire, les ingrédients incontournables de la transmission de mémoire et d'identité d'un peuple sont le rassemblement, la parole, la musique, la réjouissance et la fierté, bref la fête. La France n'échappe pas à ce phénomène, alors que chaque régime en place exploite la tradition festive à son avantage. Dans le cadre de ce travail, nous observerons les fêtes créées et développées sous la III^e République. Après la guerre de 1870-71, le républicanisme connaît une courte période de crise, mais dès 1878 les gouvernements tentent de consolider les acquis du nouveau régime en célébrant les idéaux de 1789⁴⁷. Le 14-Juillet acquiert le statut de symbole. La fête, que l'on souhaite unificatrice, est dès lors mise à profit par le pouvoir comme vecteur de propagation des idées républicaines.

⁴⁶ Geneviève Fabre et Rachel Ertel, « lieu de fête et de commémoration », dans *Revue française d'études américaines*, n°51 (1992), pp. 9-10.

⁴⁷ Dalisson, *op. cit.*, p. 239.

Dans ce chapitre, nous examinerons la valeur unificatrice que le gouvernement républicain accorde à la fête nationale, ainsi que la façon dont il en exploite la puissance symbolique dans les premières années de la Grande Guerre.

Création d'une fête nationale pour tous les Français

Origine du 14-Juillet : un débat politique

Le 4 septembre 1870, après la désastreuse défaite de Sedan contre l'armée prussienne, et sous la pression des Parisiens, l'empereur Napoléon III est déchu et la République est proclamée. Le traité de paix signé le 10 mai 1871 à Francfort, ampute alors la France de l'Alsace et de la Lorraine. Initialement secouée par la Commune de Paris – du 18 mars au 28 mai 1871 – la première décennie de la jeune république est marquée par l'instabilité, sous les gouvernements conservateurs d'Adolphe Thiers et de Mac-Mahon. Ce n'est qu'en 1879 que la République commence à s'affirmer avec l'élection de Jules Grévy à la présidence et d'une majorité républicaine à l'Assemblée nationale. Cela marque le début, affirme François Broche, d'une « nouvelle ère » pour la France⁴⁸. Toutefois, ce nouveau régime n'a pas encore la force qu'il lui faut pour perdurer ni pour affronter les pressions de la droite conservatrice, présente dans la capitale et plus encore en province.

Afin de donner une base solide à leur nouveau régime, les républicains comprennent l'intérêt, voire la nécessité, de raviver les sentiments patriotiques des Français. Il est primordial de détacher les Français de l'idée d'un retour à la monarchie⁴⁹ et de les amener à adhérer pleinement au projet démocratique. En cette année 1880, la célébration des valeurs républicaines, cristallisées dans la date du 14 juillet, est une occasion.

⁴⁸ François Broche, *La III^e République, 1870-1895 : de Thiers à Casimir-Perrier*, Paris, Pygmalion, 1998, p. 298.

⁴⁹ Bois, *op. cit.*, p. 176.

Fort de cette conviction, le nouveau régime républicain, jeune, encore vulnérable et menacé, tente de se légitimer aux yeux de la population par le biais de la création d'une fête nationale pour tous les Français, outil de réunification sociale, civique et politique. Le projet rencontre toutefois deux obstacles majeurs, à savoir la vive opposition des groupes monarchiques et conservateurs⁵⁰ ainsi que le choix de la date à commémorer, laquelle est loin de faire l'unanimité.

L'idée d'une fête nationale française semble, dès le départ, superflue, voire offensante pour les groupes monarchistes. Pour eux, une fête nationale ne peut être que l'anniversaire de son souverain. Non seulement la droite conservatrice considère l'ensemble de la période révolutionnaire comme une période de malheurs à oublier⁵¹, mais choisir une date révolutionnaire pour célébrer la France équivaut à confirmer la rupture avec l'ordre ancien et l'impossibilité d'un retour éventuel à un régime monarchique⁵².

Malgré la vive opposition de la droite, les aspirations républicaines s'affirment. Le plus grand défi auquel le gouvernement doit faire face est celui du choix de la date. La naissance de la démocratie et de la République s'impose, mais quel jour retenir pour qu'elle soit à la fois politiquement significative et exempte du souvenir de malheur et de honte pour une partie significative de la population⁵³?

Puisque les républicains se disent « héritiers de la Révolution française⁵⁴ » et qu'ils y font régulièrement appel pour légitimer leur présence au pouvoir, ce sont les jours de gloire des

⁵⁰ *Ibid.*, p. 147.

⁵¹ Goutéraux, *op. cit.*, p. 50.

⁵² Pascal Ory, « La République en fête : Les 14 juillet », dans *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 52, n°241 (Juillet-Septembre 1980), p. 444.

⁵³ *Ibid.*, p. 445.

⁵⁴ Christian Amalvi, « Les 14 Juillet » dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. Tome I : La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 423.

années 1789-92 que l'on choisit de commémorer⁵⁵. Cependant ces années étant riches en événements importants et fondateurs, le problème de la date demeure entier. Si l'enjeu est de rechercher les origines de la Révolution, les choix sont nombreux et possèdent tous leurs charmes⁵⁶.

Plusieurs dates sont ainsi proposées parmi lesquelles se trouvent le 5 mai (ouverture des États-Généraux), le 20 juin (serment du Jeu de Paume), le 14 juillet (prise de la Bastille), le 4 août (abolition des droits féodaux) 1789 ; le 14 juillet 1790 (Fête de la Fédération) ; le 10 août (prise des Tuileries), les 20-22 septembre (abolition de la royauté et fondation de la République) 1792 ; le 21 janvier 1793 (exécution de Louis XVI); le 9 thermidor (26 juillet 1794, chute de Robespierre et fin de la Terreur). Chacune de ces dates est porteuse de signification. Curieusement, personne ne propose celle du 26 août 1789, jour de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Avec Jean-Pierre Bois⁵⁷, on ne peut que s'étonner de cet oubli à l'égard de ce texte fondateur de la République, voué à une destinée universelle.

Rapidement, pour des raisons politiques et idéologiques, la plupart des dates sont écartées, pour ne laisser en concurrence que celles des 14 juillet 1789 et 1790 et le 4 août 1789. Face à l'argument voulant que le 4 août soit en fait une conséquence de la chute de la Bastille, la date du 14 juillet 1789 est reconnue comme marquant la *rupture* avec l'Ancien Régime, soit le début d'une ère nouvelle pour la France, où la notion de *liberté* peut être mise au premier plan⁵⁸. Le 14-Juillet renvoie également à la fête de la Fédération de 1790, ce qui offre une alternative acceptable pour les groupes de droite plus modérés.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 423.

⁵⁶ Bois, *op. cit.*, p. 149.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 150.

⁵⁸ Agulhon, « The Heritage of the Revolution and Liberty in France », dans *Review (Fernand Braudel Center)*, vol. 12, n°3, The French Revolution and the World-System (été 1989), p. 406.

À défaut de réconciliation, la double signification potentielle rattachée à la date du 14 juillet offre un terrain d'entente acceptable pour tous les partis et, par ses qualités unificatrices et pacifiques⁵⁹, l'opportunité d'atténuer la violence du souvenir collectif en lien avec la prise de la Bastille⁶⁰. Plus que cela, les républicains vont jusqu'à affirmer leur conviction de l'interdépendance des deux 14-Juillet, celui de 1789 et celui de 1790. Bois en fait part en ces termes : « [...] la journée de 1789 a achevé le vieux monde et inauguré le monde nouveau, puisque le peuple a pris les armes pour la défense des libertés, mais la journée de 1790 a fait la France moderne en rassemblant les Français, autour de l'autel de la Patrie : liberté et patrie, telles sont les composantes de la double fête républicaine »⁶¹.

C'est ainsi que le 6 juillet 1880 devient une date historique dans l'Histoire de la France contemporaine, celle où « le président de la République adopte la loi du 14 juillet comme jour de fête annuelle »⁶². Les républicains enregistrent leur première victoire importante sur les conservateurs et posent les bases de la fête nationale comme pilier de la vie civique française⁶³.

Instauration et développement de la fête

La fête nationale française du 14-Juillet prend rapidement une place importante dans les grands centres urbains. Toutefois, il faut un effort supplémentaire aux républicains pour convaincre les provinces, traditionnellement plus conservatrices et monarchistes⁶⁴. À cette fin, le gouvernement de Grévy (1879-1887), fidèle aux idéaux des Lumières, insiste sur le caractère solidaire de la fête. Si le gouvernement tient à se distancer des affaires religieuses, il n'en renie pas les principes de compassion et de charité envers les moins nantis. Au nom des valeurs

⁵⁹ Ihl, *op. cit.*, p. 81.

⁶⁰ Amalvi, *loc. cit.*, p. 424-426.

⁶¹ Bois, *op. cit.*, p. 150.

⁶² *Journal Officiel de la République française*, 8 juillet 1880.

⁶³ Goutéraux, *op. cit.*, p. 10.

⁶⁴ Dalisson, *op. cit.*, p. 227 et 278.

républicaines de fraternité et de solidarité, le gouvernement instaure de nombreuses fêtes pour les familles démunies, des banquets pour les aînés, des allocations spéciales et des distributions de viande ou de pain. Ainsi, les républicains misent sur la fonction caritative de la célébration nationale. Les élus ont à cœur de développer, tout au long de l'année, une solidarité civique dans laquelle tous les Français peuvent se reconnaître, unis et égaux, peu importe leur rang social, leurs revenus ou leur confession⁶⁵. La fête nationale du 14-Juillet devient le symbole de l'effort de fraternité et de la démarche républicaine.

Afin de concrétiser en mots et en images, l'idéal républicain sous-jacent à la fête du 14-Juillet, un accent particulier est donné aux symboles et aux héros du régime. Tel une oriflamme qui rassemble et guide, le drapeau français aux couleurs bleu, blanc, rouge, réitère le contexte de la naissance de la République : le blanc représentant la monarchie mais encadrée de bleu et de rouge qui sont les couleurs de Paris. Le 14 juillet, tous les immeubles en seront désormais pavés. Un autre symbole fort est l'image de la « Marianne », figure allégorique de la République, icône de la liberté et de la démocratie. Dans les rues, bien des gens s'improvisent marchands et vendent, avec grand succès, de petits macarons de papier, de carton ou de bois sur lesquels sont représentés le coq gaulois ou la Marianne « semeuse »⁶⁶. Lors du 14-Juillet, les représentations de Marianne et du bonnet phrygien, symbole de la libération de l'esclavage, sont omniprésents. Parallèlement, plusieurs rues et places publiques sont renommées en l'honneur d'illustres personnalités républicaines et de nombreux bustes et statues sont inaugurés. En tout, c'est quelque 150 grands hommes de France, héros de la République, qui seront statufiés entre

⁶⁵ Sanson, *op. cit.*, p. 40.

⁶⁶ Dalisson, *op. cit.*, p. 267-269.

1880 et 1914⁶⁷, parmi lesquels se retrouvent Victor Hugo, Léon Gambetta, Jules Michelet, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire.

Le décor de la fête étant planté et propice à l'état d'esprit républicain, la revue militaire, inscrite au programme de la fête, devient rapidement l'une des attractions les plus populaires, voire le clou de la journée. Toutes les villes, tous les villages de France, voient défiler des troupes ou, faute de caserne militaire avoisinante, les sapeurs-pompiers, dans tous les cas image de l'État protecteur et défenseur de son peuple⁶⁸. La place prépondérante réservée aux militaires lors des célébrations nationales, offre l'occasion de démontrer la force et la cohésion de l'armée et ainsi de consolider l'image d'une France des citoyens-soldats. La parade militaire rappelle les liens entre l'armée, la population et l'identité nationale, alors que chacun peut reconnaître un ami, un fils ou un frère parmi les soldats qui défilent⁶⁹.

Toujours dans l'objectif de valoriser la républicanisation, l'école républicaine, devenue obligatoire, publique, gratuite et laïque suite aux Lois Jules Ferry de 1881-1882⁷⁰ est rapidement associée aux célébrations nationales. Ainsi, de nombreux bataillons scolaires se joignent aux troupes militaires et procèdent à des démonstrations de gymnastique et de maniement des armes⁷¹.

Comme nous venons de le voir, la place du militaire dans la fête nationale française est centrale. En effet, dans le contexte des années 1880, la défense de la Patrie est non seulement

⁶⁷ Ory, *loc. cit.*, p. 448.

⁶⁸ Dalisson, *op. cit.*, p. 282.

⁶⁹ Bois, *loc. cit.*, p. 506.

⁷⁰ Ihl, *op. cit.*, p. 123.

⁷¹ La gymnastique et le maniement des armes sont au programme pour les garçons, que l'on associe rapidement aux célébrations nationales. Paul Bert, alors ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en exprime l'importance avec vigueur. Voir : *Discours prononcé par M. Paul Bert à l'occasion du banquet qui lui a été offert par les instituteurs et les institutrices de France, le 18 septembre 1881*, Paris, Librairie Picard-Bernheim et Cie, 1882, 68 pages.

un objectif républicain important mais le gouvernement souhaite également s'attacher les officiers français, presque tous issus de grandes familles royalistes⁷². Ce pari délicat est rapidement gagné, la fête nationale du 14-Juillet devenant le symbole du patriotisme français, socle de l'école et du régime⁷³.

Au cours de son mandat, Jules Grévy réussit ce tour de force, celui de faire de la fête nationale du 14-Juillet le point d'ancrage de l'âme républicaine du peuple français. Au quotidien, une longue lutte législative et politique pour asseoir le pouvoir républicain et assurer la survie du régime se joue encore en toile de fond. Néanmoins la fête nationale par son aspect rassembleur, par sa démonstration de force protectrice et de bienveillance envers le citoyen, gagne le cœur des Français. Dalisson écrit à ce propos : « Les années comprises entre le premier 14-Juillet en 1880 et la Grande Guerre furent une période bénie pour une fête nationale. Ce fut l'époque de la consolidation de l'adéquation entre la célébration et un projet national partagé, rencontre qui permit la construction d'une mémoire politique commune et fédératrice⁷⁴. » Finalement, la stabilité sociale apportée par le gouvernement républicain, et l'engouement populaire indéniable de la fête, diminuent les attaques conservatrices, cléricales et monarchiques⁷⁵.

Forts de ce changement dans la mentalité populaire, bientôt les républicains font coïncider la fin des classes et les remises de prix scolaires avec la fête nationale⁷⁶. En effet, « l'adjonction de prix aux élèves méritants, souvent des livres d'histoire républicaine, [renforce] la pédagogie de la fête nationale devenue véritablement "la première institution laïque de la

⁷² Sanson, *op. cit.*, p. 41.

⁷³ Dalisson, *op. cit.*, p. 244.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 240.

⁷⁵ Sanson, *op. cit.*, p. 54.

⁷⁶ Dalisson, *op. cit.*, p. 242.

république" ⁷⁷». Ainsi, « les fêtes [deviennent] des leçons d’histoire complétant l’école et sa vision téléologique d’une histoire républicanisée par des intellectuels comme Lavisser ⁷⁸ ».

La fête et la guerre

1915 : Deuil national

Contexte de l’année

Lorsque la guerre éclate entre la Serbie et l’Autriche-Hongrie éclate à l’été 1914, les Français présument que le conflit ne restera pas localisé et l’observent de loin. Puis lorsque la déclaration de guerre de l’Allemagne à la France est placardée et diffusée le 4 août 1914, tous sont convaincus que la guerre sera courte, quelques mois, tout au plus ⁷⁹.

C’est donc dans cet état d’esprit que la France entre en guerre. L’ensemble des groupes politiques qui s’affrontent alors acceptent de faire une « trêve » ⁸⁰, de mettre de côté leurs divergences, pour une cause commune plus haute et plus noble, celle de la défense de la Nation, attaquée par l’ennemi « héréditaire » ⁸¹. C’est la naissance de « l’Union sacrée », terme emprunté au discours de Raymond Poincaré à la Chambre des représentants, le 4 août 1914 ⁸².

Devant la seconde invasion allemande en moins de quarante-cinq ans, les journaux s’entendent sur la pugnacité des troupes françaises et de ses alliés belges, britanniques et russes. Les premières semaines de guerre voient, le long des frontières belges et allemandes, une succession rapide d’offensives courtes, mais meurtrières, la « bataille des frontières » ⁸³. Une des principales offensives d’initiative française, la bataille de Morhange, en Lorraine allemande,

⁷⁷ Dalisson citant Ihl, *op. cit.*, p. 243.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 254.

⁷⁹ Becker, *La France en guerre...*, pp. 30-31.

⁸⁰ Puisque leur alliance passagère ne change en rien les aspirations politiques profondes des divers groupes qui s’opposent en France à la veille de la guerre, l’historien Jean-Jacques Becker préfère et défend plutôt l’idée d’une « trêve » politique. Voir Becker, *La France en guerre...*, pp. 30-31.

⁸¹ Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 48.

⁸² Extrait du discours de Raymond Poincaré lors de la séance de la Chambre des députés du 4 août 1914.

⁸³ Duroselle, *La Grande Guerre...*, pp. 77-80.

début le 19 août 1914. C'est un désastre en terme de pertes humaines. Le bilan de ces premières semaines de guerre est très lourd pour la France et ses alliés. Pendant près de deux semaines, du 24 août au 5 septembre, on bat la retraite. Malgré tout, le général français Joseph Joffre tient encore à l'offensive et prépare, en collaboration avec le maréchal John French, commandant du Corps expéditionnaire britannique, une attaque sur la Marne, qui aura finalement lieu du 6 au 9 septembre. L'offensive franco-britannique, insuffisante pour repousser les Allemands hors de France, met tout de même un terme définitif au plan de guerre allemand, le plan Schlieffen.

Comprenant que le seul moyen de prendre l'ennemi à revers est de le déborder par le Nord, les alliés amorcent une course à la mer, une frénétique et sanglante poussée des tranchées vers la Manche. Au final, ni les Alliés, ni les Allemands ne parviennent à dépasser l'autre et le front s'enlise : on creuse les premières tranchées. Du Nord aux Vosges, plus de 600 kilomètres de boyaux balafrent la France. De la mi-novembre 1914 au printemps 1918, le front, figé dans la terre, demeurera désespérément stable⁸⁴.

Le bilan des pertes humaines pour la seule année 1914 est bouleversant. En quelques mois à peine, 492 000 Français sont tués, blessés, disparus ou prisonniers⁸⁵. Avec la stabilisation des fronts, s'installe l'évidence que cette guerre est différente, que les stratégies de combat du passé sont révolues et dépassées par la nouvelle force de feu. La guerre que l'on anticipait plutôt courte et offensive s'installe dans une approche défensive et s'annonce possiblement durable. La France est déjà en deuil, d'un fils, d'un frère, d'un père mais aussi en deuil de l'espoir et de la Paix.

⁸⁴ *Ibid.*, pp. 87-91.

⁸⁵ *Ibid.*, pp. 122.

C'est dans ce climat de deuil national que s'organise la fête nationale française. En juillet 1915, le cœur n'est certes pas à la fête...

La fête

Le contexte de la guerre a un impact incontestable sur les célébrations de la fête nationale. On doit les adapter aux nouvelles contraintes et besoins créés par le conflit. Les premières batailles de 1914 et 1915, désastreuses et meurtrières, ont créé dans le cœur des Français un profond sentiment de deuil que vient accentuer les lourdes pertes des premiers mois de guerre et l'enfouissement des troupes dans les tranchées. En effet, l'enlisement des armées, tant amies qu'ennemies, fige le front, et conduit à une pénible guerre d'usure. La fête nationale ludique et joyeuse d'avant-guerre n'a, cette année, plus sa place. Son sens doit être repensé et les célébrations orientées vers la reconnaissance de la souffrance et vers un regain de courage et de patriotisme.

En ce premier 14-Juillet de guerre, pour respecter et honorer le sentiment de deuil national, le gouvernement français opte pour des festivités simples mais significatives. Il choisit d'honorer Rouget de l'Isle, officier français du XVIII^e siècle, pro-révolutionnaire et auteur de *La Marseillaise*, l'hymne national français officiel depuis 1879. La cérémonie se déroule autour du transfert des cendres de ce personnage illustre aux Invalides, lieu hautement porteur de sens en ce qui a trait aux blessés et aux héros de guerre.

Selon les comptes rendus des divers journaux de Paris, l'objectif est atteint et l'initiative du gouvernement, applaudie. En effet, partout dans la capitale on assiste à une grave et solennelle manifestation de « [...] l'amour de la France qui inspire aux combattants l'ardeur du

dévouement et du sacrifice, [et qui] s'est exprimée ici en des manifestations solennelles qui furent d'éclatants témoignages de foi patriotique⁸⁶. »

Le Siècle écrit à ce propos : « La France vient de réparer par un solennel hommage l'ingrat oubli où elle avait tenu pendant si longtemps la mémoire de Rouget de Lisle⁸⁷. » Le choix du gouvernement républicain n'est en effet pas anodin. Dans une analyse de la symbolique de l'hymne français, Michel Vovelle, historien de la Révolution française, écrit : « *La Marseillaise* revêt un double visage : chant révolutionnaire, exaltant à travers la liberté, les valeurs d'un monde nouveau, un chant de guerre exprimant avec une âpreté qu'on l'on a parfois jugée "sanguinaire", le patriotisme d'une nation en lutte⁸⁸. » Dans le contexte de la guerre, cette double symbolique prend une importance inédite qui n'échappe pas au gouvernement : l'opportunité de réaffirmer, malgré les sacrifices, la valeur de la Révolution, de la République et du patriotisme.

En cette année 1915, par édit gouvernemental, les fêtes et les bals ludiques sont bannis et, pour la toute première fois, la France ne verra pas de parade ni de revue militaire⁸⁹. *La Lanterne*, journal populaire, explique : « Cette année 1915, la Fête nationale de la République en guerre pour la Liberté ne pouvait être marquée par le tumulte joyeux de la gaieté populaire. La France est en deuil⁹⁰. » Plusieurs journaux parisiens, se faisant porte-parole du sentiment populaire, abondent en ce sens en adoptant volontairement un ton austère. Seul Maurice Barrès, écrivain, homme politique et académicien, s'oppose au choix du gouvernement et s'en plaint

⁸⁶ Lucien Doublon, « Rouget de L'Isle aux Invalides », *La Presse*, 15 juillet 1915.

⁸⁷ « Rouget de Lisle aux Invalides », *Le Siècle*, 15 juillet 1915.

⁸⁸ Michel Vovelle, « La Marseillaise : La guerre ou la paix », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. Tome I...*, p. 85.

⁸⁹ Le ministre de l'Intérieur, Louis Malvy, fait envoyer une circulaire aux préfets dans laquelle il est énoncé que doivent être supprimées les « réjouissances publiques, banquets, bals, illuminations, feux d'artifice, etc. ». Le journal *L'Intransigeant* en rapporte le texte dans « Les manifestations patriotiques du 14 Juillet », 14 juillet 1915.

⁹⁰ « La Marseillaise », *La Lanterne*, 14 juillet 1915.

abondamment dans l'*Écho de Paris* : « [...] j'aurais aimé que l'on fit défiler devant le peuple de Paris ému, quelques bataillons de jeunes et de vieux soldats, nos Marie-Louise⁹¹ et nos territoriaux⁹² »; « J'aurais voulu ce matin plus de drapeaux, plus de musique, plus de haillons glorieux. Que le gouvernement cherche une occasion, je me permets de lui demander encore, pour nous permettre d'admirer et d'acclamer nos territoriaux et nos Marie-Louise. Qu'ils partent ou qu'ils reviennent, ils sont nos *Marseillaise* vivants⁹³ », car « des cérémonies grandioses célébrant avec gravité le culte de la Patrie, contribuent à maintenir et à fortifier les cœurs⁹⁴. »

En 1915, le souvenir de la prise de la Bastille est encore présent dans les commémorations de la journée, cependant, avec cette nouvelle guerre, on lui donne un sens nouveau. En créant la fête nationale en 1880, les Républicains s'étaient efforcés de souligner le caractère libérateur et populaire de la prise de la Bastille. En faisant tomber un symbole monarchique, le peuple de Paris avait affirmé son désir de liberté. C'était vers cela que la Révolution française tendait, et c'était cela que la France de 1880 voulait célébrer. La Grande Guerre offre maintenant au peuple français l'occasion de dépeindre la monarchie militariste allemande comme une « Bastille moderne⁹⁵ » à faire tomber, une opportunité de poursuivre – et finalement d'achever – la Révolution.

En 1915, donc, on célèbre la lutte de la France pour la liberté, la justice, et l'universalisation des principes républicains de 1789, que l'on s'efforce de relier aux événements présents. Raymond Poincaré réaffirme d'ailleurs les objectifs de la République lorsqu'il qu'il

⁹¹ Du nom de Marie-Louise d'Autriche, épouse de Napoléon 1^{er} et Impératrice régente, le nom de « Marie-Louise » désigne les 280 000 conscrits de 1814-1815 envoyés au front par le décret du 9 octobre 1813, voir *Bulletin des lois de la République française*, 4^e série, tome 19, juillet-décembre 1813, pp. 249-252.

⁹² Maurice Barrès, « Ce 14 juillet », *L'Écho de Paris*, 14 juillet 1915.

⁹³ Maurice Barrès, « La journée de Paris », *L'Écho de Paris*, 15 juillet 1915.

⁹⁴ Maurice Barrès, « Ce 14 juillet », *L'Écho de Paris*, 14 juillet 1915.

⁹⁵ Jean Richepin, « La nouvelle bastille », *L'Intransigeant*, 15 juillet 1915.

déclare : « [...] le gouvernement n'a pas seulement entendu célébrer la mémoire d'un officier français par qui s'exprima, en une heure tragique, l'âme éternelle de la Patrie : il a voulu rapprocher, sous les yeux du pays, deux grandes pages de notre histoire, rappeler à tous, les fortes leçons du passé [...]»⁹⁶ ». Le sénateur Théodore Steeg abonde d'ailleurs en ce sens, lorsqu'il écrit, dans *Le Rappel* : « La Révolution a mis au cœur du moindre des citoyens une notion plus vaste, plus idéaliste de son devoir naturel⁹⁷. » Dans le même esprit, la veille, on peut lire également, dans la colonne éditoriale de *La Lanterne* : « [...] l'auteur de la *Marseillaise* recevra l'hommage unanime de la nation le 14 juillet 1915. Et c'est ainsi que le passé prodigieux se relie au présent héroïque⁹⁸. »

Ainsi, le peuple français rend cette année-là, puisque les « circonstances l'exigent⁹⁹», honneur à Rouget de l'Isle, auteur de la célèbre *La Marseillaise*. Sous la pluie, les cendres sont transférées de Choisy-le-Roi au cimetière des Invalides, lors d'une cérémonie qui prend des allures de funérailles nationales. Plus encore, le gouvernement offre à Rouget de l'Isle un privilège des plus distingués, en faisant passer ses cendres sous l'arc de triomphe, « suprême honneur que [...] connurent jusqu'ici les seules cendres de Napoléon 1^{er} et de Victor Hugo¹⁰⁰. »

La cérémonie du 14-Juillet 1915, malgré sa sobriété circonstancielle, apporte une touche particulière et significative à l'identité nationale en ce sens que, à travers Rouget de l'Isle et sa *Marseillaise*, elle ravive l'identité républicaine française et la résilience pour les années difficiles à venir. Poincaré l'exprime sans détour en affirmant :

Partout où elle retentit, la *Marseillaise* évoque l'idée d'une nation souveraine qui a la passion de l'indépendance et dont tous les fils préfèrent délibérément la mort à la

⁹⁶ Extrait du discours de Raymond Poincaré à l'occasion des célébrations nationales, Paris, 14 juillet 1915.

⁹⁷ Théodore Steeg, « 14 Juillet 1915 », *Le Rappel*, 14 juillet 1915.

⁹⁸ « La Marseillaise », *La Lanterne*, 14 juillet 1915.

⁹⁹ *Idem*.

¹⁰⁰ « Rouget de l'Isle aux Invalides », *Le Siècle*, 15 juillet 1915.

servitude. Ce n'est plus seulement pour nous autres français que la *Marseillaise* a cette signification grandiose. Les notes éclatantes parlent une langue universelle et elles sont aujourd'hui comprises dans le monde entier¹⁰¹.

On peut lire dans *La Lanterne* du 14 juillet 1915 : « *La Marseillaise* a cette fortune inouïe de n'être plus seulement le chant de la liberté ; elle est celui de la civilisation contre la barbarie scientifique, celui de l'humanité contre la barbarie cultivée¹⁰². » La célébration de cet hymne qui appelle les Français à prendre les armes pour la défense de la Liberté bafouée, devient donc un message au monde, un message compris par tous, amis ou ennemis, de la volonté de la France à lutter tant qu'il faudra, avec ferveur et conviction. L'image de l'énergie de la France dans sa lutte pour une noble cause, se veut également un appel aux alliés et aux neutres.

Dans le contexte des lourdes pertes des premières batailles de 1914-1915, de l'apparition des tranchées, de l'enlisement des belligérants et d'une guerre qui s'annonce longue et douloureuse, le 14-Juillet 1915 est vraiment marqué par la désillusion et le deuil. Pour l'occasion le gouvernement opte pour une cérémonie solennelle au cours de laquelle on redéfinit et adapte le sens de la fête française et de ses symboles à la situation présente. Ainsi, s'amorce le début de l'évolution de la traditionnelle fête nationale française.

1916 : Fête des héros

Contexte de l'année

À la fin de l'année 1915, l'armée française déplore déjà des pertes de plus de 600 000 hommes. Jamais encore, on n'avait vu conflit aussi long, aussi complexe, ni aussi meurtrier. On n'a aucune raison de croire que 1916 sera moins meurtrière.

Le 18 février 1916, une grande offensive franco-britannique décidée lors de la conférence de Chantilly, en décembre 1915, est planifiée. L'attaque est prévue pour 1^{er} juillet,

¹⁰¹ Extrait du discours de Raymond Poincaré à l'occasion des célébrations nationales, Paris, 14 juillet 1915.

¹⁰² « *La Marseillaise* », *La Lanterne*, 14 juillet 1915.

dans la Somme¹⁰³. Cependant, au matin du 21 février, le nord et le nord-est de la ville de Verdun est bombardé. En fin d'après-midi, la ville est victime d'un assaut préliminaire qui permet la mise en place de la puissante artillerie de campagne de l'armée allemande, menaçant ainsi le ravitaillement et la communication avec l'arrière. Ainsi commence la plus longue et la plus douloureuse bataille de la guerre pour l'armée française.

La dizaine de divisions françaises envoyées à Verdun sont brièvement placées sous les ordres du général Édouard de Castelnau, puis sous ceux du général Philippe Pétain à partir du 26 février et du général Robert Nivelle à partir du 1^{er} mai 1916¹⁰⁴. Face à la puissante avancée allemande, le mot d'ordre est : « Tenir, par tous les moyens »¹⁰⁵. L'annonce de la prise de la forteresse voisine de Douaumont le 26 février pousse Pétain à réorganiser les voies de transport avoisinantes, le ravitaillement et le renfort, ce qui permet de freiner un moment la poussée allemande. Mais le 6 mars, grâce à la nette supériorité de son artillerie¹⁰⁶, Falkenhayn réplique puissamment et élargit son offensive sur la rive gauche de la Meuse, à Mort-Homme. Malgré les horreurs et les souffrances auxquelles sont soumises les deux armées, les *poilus* tiennent bon et parviennent à conserver leurs positions sur la crête de Verdun. Jusqu'au mois de juillet, de dures batailles s'enchaînent dans cette guerre d'usure particulièrement mortelle. Le 12 juillet 1916, devant la ténacité française, Falkenhayn ordonne l'adoption de la stricte défensive. Néanmoins, la bataille de Verdun s'étire jusqu'au 19 décembre 1916.

De février à décembre 1916, pendant presque toute une année, la France – et le monde – retient son souffle, les yeux sont braqués sur la forteresse. La longue bataille de Verdun établit

¹⁰³ Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 110-111.

¹⁰⁴ Guy Pedroncini, « La bataille de Verdun : Regards sur sa conduite par les Français », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°182 (avril 1996), p.8.

¹⁰⁵ Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 114.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 115.

la gloire du général Pétain, et révèle plusieurs officiers, tels que Robert Nivelle et Charles Mangin¹⁰⁷. Mais le bilan de la bataille est terriblement lourd pour la France, qui vient d'y perdre encore 179 000 de ses hommes. Verdun démontre aussi l'importance de l'artillerie lourde, élément fondamental de la guerre industrielle. En dix mois, vingt millions d'obus ont été tirés¹⁰⁸. À l'issue de la bataille, le front demeure pratiquement inchangé.

Cependant, les Français ont *tenu*. Dès les premiers assauts allemands, Verdun prend des airs de légende. L'historien Antoine Prost écrit d'ailleurs qu'avec la force de frappe allemande la vieille forteresse devient « plus qu'un enjeu militaire, un symbole national¹⁰⁹. » Tous les journaux parlent de Verdun; le lieu, la bataille sont idéalisés. Selon l'analyse de Prost, citant les travaux de Gérard Canini, plusieurs journaux adaptent leur information afin que les images publiées rapportent de bonnes nouvelles. La victoire morale que représente la résistance française crée autour de la mémoire de Verdun une aura unique de sacrifice et de gloire. C'est en particulier grâce à la mémoire des civils, spectateurs admiratifs, que se perpétue la commémoration du symbole patriotique de Verdun¹¹⁰. Le discours que donnera Poincaré, lors de sa sixième visite sur le front de Verdun le 13 septembre 1916, témoigne du sentiment profond qu'évoque le nom de la ville : « Ce nom de Verdun auquel l'Allemagne, dans l'intensité de son rêve, avait donné une signification symbolique [...], ce nom représente désormais [...] ce qu'il y a de plus beau, de plus pur et de meilleur dans l'âme française. Il est devenu synonyme synthétique de patriotisme, de bravoure et de générosité¹¹¹. »

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 113-115.

¹⁰⁸ John Keegan, *op. cit.*, p. 353.

¹⁰⁹ Antoine Prost, « Verdun », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire. Tome II...*, p. 113.

¹¹⁰ *Ibid.*, pp 115-116 et 120.

¹¹¹ Discours de Poincaré rapporté dans Prost, *loc. cit.*, p. 116.

Alors que la bataille de Verdun fait encore rage, Joffre choisit de maintenir l'offensive franco-britannique de la Somme, décidée en février. Celle-ci lui permet alors de dégager une partie du front de Verdun. Cependant, l'offensive qui devait être une charge principalement française avec l'appui des Britanniques, devient surtout britannique puisque les troupes françaises sont retenues à Verdun. Confiant, Joffre sait qu'il peut compter sur une supériorité numérique et sur une artillerie lourde plus importante qu'à Verdun¹¹². Le premier assaut a lieu au jour prévu et est si violent qu'il fait du 1^{er} juillet 1916 l'une des journées les plus meurtrières de la guerre¹¹³. Du 1^{er} juillet au 18 novembre, la bataille de la Somme, bataille d'usure qui se joue sur la supériorité de la force de feu, expose les hauts commandements français et anglais à des problèmes de communication. Là encore, à l'issue de la bataille, les gains territoriaux sont presque nuls mais les pertes humaines terribles. La France encaisse la mort de 65 000 hommes, bien peu, cependant, devant les pertes britanniques¹¹⁴.

La particularité des combats de 1916, stigmatisés par les batailles de Verdun et de la Somme, plonge la France dans un état de choc qui génère un climat propice au retour des oppositions politiques d'avant-guerre et à l'effritement potentiel de l'*Union sacrée*¹¹⁵. Si le nombre de ministères demeure stable, un nombre considérable de sous-secrétariats d'État, de comités, de commissions et d'offices font leur apparition de manière désordonnée. Ce foisonnement désorganisé traduit l'instabilité, soulève la critique et questionne l'efficacité du gouvernement républicain¹¹⁶.

¹¹² Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 117.

¹¹³ Keegan, *op. cit.*, pp. 354-370.

¹¹⁴ Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 120.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 129.

¹¹⁶ Becker, *op. cit.*, pp. 61-78.

La fête

Après 1915, année du deuil national, le gouvernement tient à ce que la fête nationale de 1916, malgré une mortalité aussi terrible que l'année précédente, honore ses héros et ravive le moral du peuple et des troupes. En ce 14-Juillet 1916, c'est sobrement que Paris s'efforce à revêtir un air de fête. Pour l'occasion, la ville s'est couverte de petits drapeaux « [...] que l'on n'avait pas vus depuis deux ans¹¹⁷. » Le cœur à la célébration est revenu et « pour la première fois depuis le début de la guerre, Paris, le Paris souverain, le puissant interprète du sentiment national, s'est montré sous l'aspect de l'enthousiasme »¹¹⁸, affirme *Le Figaro*. Polybe ajoute, dans sa colonne, que « Paris avait le besoin ardent de voir enfin une image des armées¹¹⁹. » Si le 14-Juillet 1915 rendait hommage aux Français morts au combat, celui de 1916 célèbre la force et le courage de ceux qui se battent toujours, comme si le gouvernement souhaitait se racheter de l'austère 14-Juillet 1915. En effet, dans son discours, Raymond Poincaré affirme que « [...] malgré les tristesses de la guerre, [la France voudrait] respecter une tradition qui donne une forme sensible à la conscience nationale et à l'unité de la Patrie¹²⁰. » Dans le même esprit, Stéphane Pichon, sénateur du Jura et ancien ministre des Affaires étrangères, écrit, la veille :

Trente-cinq fois depuis [l'institution du 14 juillet comme fête nationale des Français en 1880], la même fête a été célébrée et, sauf la dernière, elle fut toujours une manifestation de réjouissance et de commémoration patriotique. En 1915 seulement, elle se réduisit à ce qu'elle devait être au milieu des deuils, des tristesses et de l'attente des réparations. [...] Cette année, c'est une idée supérieure, plus touchante et d'une inspiration plus généreuse encore qui a dicté le programme de la journée [...] [car tous ceux qui sont morts dans] les luttes épiques reçoivent aujourd'hui l'hommage éternel de la Patrie !¹²¹

¹¹⁷ « Veille de 14 juillet », *Le Figaro*, 14 juillet 1916.

¹¹⁸ Alfred Capus, « Grande journée », *Le Figaro*, 15 juillet 1916.

¹¹⁹ Polybe, « Paris et les armées », *Le Figaro*, 15 juillet 1916.

¹²⁰ Raymond Poincaré, cité dans « Le 14 juillet : Russes, Anglais, Belges et Poilus défilent dans Paris enthousiaste », *Le Petit Journal*, 15 juillet 1916. Aussi cité dans « Le Discours de Poincaré », *Le Temps*, 15 juillet 1916 et dans « Hommage aux morts », *Le Figaro*, 15 juillet 1916.

¹²¹ Stéphane Pichon, « Pour les morts de la grande guerre », *Le Petit Journal*, 14 juillet 1916.

La fête de 1916 est particulièrement dédiée à la célébration des héros. Des diplômes honorifiques sont distribués aux familles des soldats français, morts bravement pour la Patrie, et on ne manque pas de rappeler combien ces sacrifices, au nom de la Liberté, s'inscrivent dans la continuité et la tradition révolutionnaires¹²². On peut lire dans le quotidien *Le Temps*:

C'est revenir précisément aux meilleures traditions de la Révolution de 1789, que d'ennobler la vie populaire par des solennités publiques. Le peuple français, défenseur chevaleresque de la liberté, mérite que la haute signification de son héroïque effort soit mise en pleine lumière. [...] C'est qu'il est parfaitement décidé à ne se reposer dans la paix qu'après avoir assuré par la victoire, dans une juste guerre qu'il mène d'accord avec ses fidèles alliés, le triomphe de la justice et de l'abaissement des puissances malfaisantes qui se sont dressées contre le droit des nations¹²³.

Reconnaissant envers les alliés, le gouvernement français tient cette année à inclure, dans la fête nationale française, un hommage aux soldats alliés venus se battre aux côtés de la France. Dans cette intention, le gouvernement français invite des délégations belges, britanniques et russes pour la traditionnelle revue militaire ainsi que pour le défilé. Les Belges ouvrent la marche, eux qui furent les premiers à souffrir de l'invasion allemande¹²⁴. Viennent ensuite les Britanniques et les Russes¹²⁵. Les troupes sont couvertes de fleurs et « chacun des groupes alliés qui défilent, est accueilli par les vivats frénétiques [...] On leur fait fête, on crie tant que les cœurs sont noyés dans l'immense rumeur¹²⁶. » Par télégramme, des hommages proviennent également de tous les pays alliés, et en particulier de l'Angleterre. Comme c'était déjà le cas en 1915, l'Angleterre tient à nouveau à souligner la fête française chez elle. Ainsi un télégramme de l'ambassadeur de France à Londres, M. Cambon, annonce que « le Président de la République

¹²² Raymond Poincaré, cité dans « Le 14 juillet : Russes, Anglais, Belges et Poilus défilent dans Paris enthousiaste », *Le Petit Journal*, 15 juillet 1916.

¹²³ « Le 14 juillet », *Le Temps*, 14 juillet 1916.

¹²⁴ Polybe, « Paris et les armées », *Le Figaro*, 15 juillet 1916.

¹²⁵ « Le 14 juillet », *Le Petit Journal*, 15 juillet 1916.

¹²⁶ « Le Défilé », *Le Petit Journal*, 15 juillet 1916.

a appris avec un sentiment de profonde émotion que le 14 juillet, jour de fête nationale de la France, allait être célébré dans toute l'étendue de l'Empire britannique¹²⁷. »

La fête nationale française de 1916 initie donc un tournant dans la tradition des célébrations nationales. Si la valeur républicaine de Liberté demeure centrale, la notion de Fraternité - notamment sur le champ de bataille - prend une place nouvelle qui déborde le cadre des frontières nationales. Également, en soulignant l'héroïsme quotidien des milliers de simples soldats morts au combat, le gouvernement cherche à se rapprocher du peuple en partageant le deuil et l'espoir. Tout en restant fidèle à ses valeurs fondatrices républicaines, le 14 juillet 1916 poursuit la mutation de la fête nationale en amenant le peuple français à la reconnaissance de ses alliés.

Conclusion

Au déclenchement de la guerre, le régime républicain connaît encore en France ses pourfendeurs. Les différends politiques, opposant majoritairement les républicains de gauche aux monarchistes conservateurs de droite, placent le gouvernement dans une position précaire. Avec la création d'une fête nationale pour tous les Français, le gouvernement républicain de Jules Grévy souhaite consolider le régime attaqué et réaffirmer ses origines révolutionnaires.

La guerre accélère l'évolution de la fête et le sens qu'on lui donne, initiant le passage d'une commémoration révolutionnaire partisane à une célébration patriotique rassembleuse. L'année 1915 marque l'évidence d'une guerre d'un type nouveau, une guerre d'usure, et fait appel, plus que jamais, à la persévérance que nourrit le patriotisme. La fête nationale devient alors l'occasion d'exprimer ensemble et publiquement le sentiment national à la fois de deuil mais aussi de puissante et commune résilience.

¹²⁷ « Message du Président de la République », *Le Figaro*, 15 juillet 1916.

Les célébrations du 14-Juillet 1916 confirment l'évolution de la fête nationale. Les terribles batailles de cette année-là, notamment la bataille de Verdun, renforcent le sentiment de patriotisme, de fierté et de reconnaissance envers les milliers de héros anonymes. L'âpreté des combats a aussi renforcé la solidarité entre les combattants alliés. La célébration des héros et des Alliés devient le thème central de la journée. En conjuguant la commémoration de la fondation de la France moderne et républicaine à une fête des héros et des Alliés, la France rappelle que *sa* cause, est celle de *tous* et marque résolument une ouverture sur le monde.

Cependant, malgré l'engouement de la fête nationale, la fin de l'année et les premiers mois de 1917 plongent la France dans un état de crise tant sociale, politique que militaire. La fête nationale poursuit alors son évolution dans un contexte militaire et socio-politique de plus en plus précaire.

1917 : « L'année trouble »

De sa naissance en 1870 aux premiers jours d'août 1914, la République française avait été l'objet de critiques sévères des différents groupes monarchistes. L'avènement de la guerre avait su, pour la première fois, unir l'ensemble de la République derrière l'idéal commun de la défense de la France. Cependant, les premières brèches dans cette union nationale, l'*Union sacrée*, deviendront perceptibles en 1917. Dès la fin de l'année 1916, plusieurs hommes politiques et militaires pressentent le défi que représentera la prochaine année. Déjà, la fatigue de la guerre et sa rudesse inédite se faisait sentir. En 1917 la France sera secouée par diverses crises sociales, politiques et militaires qui menaceront l'*Union sacrée* et compromettront la victoire, si nécessaire à la pérennité de la République. Dans un tel contexte il est étonnant de constater que la France a, malgré tout, tenu bon. Nous verrons dans ce chapitre que les fêtes nationales du 4-Juillet et du 14-Juillet joueront, sur le plan du patriotisme national français, un rôle déterminant.

L'entrée en guerre des États-Unis au début du mois d'avril 1917 marque un tournant dans l'histoire de la Grande Guerre. Cependant, l'apport de la République américaine à la France se situe bien au-delà d'une simple aide matérielle ou logistique. Les premiers « Sammies », surnommés dans un premier temps les « Teddies¹²⁸», arrivent à Paris le 4 juillet 1917. Ils seront les messagers d'un espoir nouveau. Plus encore, le gouvernement et l'état-major français y verront l'occasion de réconcilier la nation avec la République et son armée, dont les réputations avaient été entachées au cours des derniers mois. Les États-Unis contribueront alors, malgré eux, au développement d'une rhétorique patriotique puissante, où les origines historiques,

¹²⁸ « Les fêtes de l'Indépendance des États-Unis », *L'Action Française*, 5 juillet 1917. Le surnom « Teddies », donné par les Français aux soldats américains était un hommage affectueux à Théodore Roosevelt, ancien président des États-Unis d'Amérique.

intellectuelles et philosophiques communes aux deux Républiques seront mises en valeur. Nous découvrirons que la conjonction des fêtes nationales américaines et françaises, qu'à peine dix jours de calendrier séparent, s'avèrera une brillante occasion de rapprocher les deux nations tant sur le plan idéologique que politique.

Contexte de l'année

L'historiographie de la Grande Guerre est formelle : 1917 est une année de crises, dans toute l'Europe mais particulièrement pour la France. Raymond Poincaré, alors président de la République, la qualifie dans ses volumineux mémoires « d'année trouble¹²⁹ ». Alors que l'on s'attendait à une guerre courte – voire « rafraichissante », autrement dit un bref mal nécessaire – celle-ci s'étire inexorablement et une troisième année de lourdes pertes, de souffrance et de fatigue écrase la France, tant sur le front que parmi les civils. Cet épuisement national ouvre la voie à plusieurs crises sociopolitiques et fragilise le gouvernement républicain français dont la survie semble alors compromise.

Crise politique

Bien qu'il s'efforce de maintenir une apparence de force et d'unité, dès novembre 1916, le gouvernement français est déchiré par plusieurs crises internes. L'instabilité politique règne, et 1917 voit défiler quatre présidents du Conseil, et autant de Cabinets ministériels. L'insécurité, l'anxiété, la peur et la colère marquent les pages du journal de Poincaré, et témoignent de l'inquiétude du gouvernement français à l'aube de la troisième année de la guerre. Alors que le mécontentement populaire s'amplifie, que Paris descend dans les rues, que la Russie, malgré les

¹²⁹ Raymond Poincaré, *Au service de la France, Neuf années de souvenirs. IX : L'année trouble, 1917*, Paris, Plon, 1932, 448 pages.

déclarations de Kerenski¹³⁰, se détache chaque jour un peu plus de la guerre, que la confiance de l'armée s'écroule, le gouvernement de France doit faire preuve d'une force nouvelle.

Les faiblesses du gouvernement français sont exposées en mars 1917, alors que le général Hubert Lyautey, dans une sortie particulièrement controversée, défie la discrétion des ministres et exprime sa méfiance envers le gouvernement, sentiment d'ailleurs partagé par les députés¹³¹. Sa démission, suivie de près par celle du président du Conseil, Aristide Briand, entraîne la chute du gouvernement et rappelle une fois de plus à la population, l'instabilité du gouvernement.

Convoité en temps de paix, le poste de président du Conseil sera refusé par plusieurs en ces temps difficiles. Le choix du candidat est également peu aisé pour le président de la République qui doit nommer un homme fort et rassembleur qui sache plaire aux élus comme à la population. Georges Clemenceau, homme déterminé aux décisions non négociables, possède ces qualités. Cependant, le jugeant « trop dangereux¹³² », Poincaré opte pour la nomination d'Alexandre Ribot, qu'il sait pouvoir influencer. L'opposition majoritaire des socialistes de la Chambre contre la nomination de Ribot montre les premières brèches dans la précieuse *Union sacrée*¹³³. De plus, alors que l'*Union sacrée* rendait souvent la censure inutile – les journaux l'appliquant de leur propre gré pour le bien de la nation – le retour au contrôle serré de la presse par le gouvernement amplifie la méfiance de la population.

¹³⁰ Kerenski est le leader du gouvernement provisoire après la chute de la monarchie russe. Il affirme vouloir aller jusqu'à la victoire. Voir Duroselle, *La Grande Guerre...*, pp. 224-225.

¹³¹ Becker, *1917 en Europe...*, p. 70 et Duroselle, *La Grande Guerre...*, pp. 189-192.

¹³² Poincaré, *op. cit.*, p. 71.

¹³³ Après le refus de la délivrance de passeports aux députés socialistes qui désiraient assister à la Conférence socialiste internationale de Stockholm, la division à la Chambre des représentants est claire, alors que 47 socialistes refusent d'accorder leur confiance au nouveau Président du Conseil. Parmi eux se trouvent Vincent Auriol, Pierre Brizon, Pierre Laval et Jean Longuet, membres importants de la SFIO. Voir Jean-Marie Mayeur, *La vie politique sous la troisième république, 1870-1940*, Paris, Seuil, 1984, p. 244.

L'image publique du gouvernement est maintenant une question sensible. La République est fragile, fissurée, et menacée de l'intérieur. Toute victoire ou défaite militaire devient un enjeu de pérennité ou de disparition pour la République. Dans ce contexte, le mécontentement de la population et la montée d'un discours pacifiste posent un défi de taille au président de la République.

Crise à l'arrière

1917 commence dans un hiver particulièrement rude tant pour les soldats des tranchées que pour les civils restés à l'arrière. Avec la guerre sous-marine à outrance décrétée par l'Allemagne fin janvier, le ravitaillement se fait de plus en plus difficile : les vivres manquent, le charbon se raréfie, les prix ne cessent d'augmenter et les modestes salaires des ouvriers ne suffisent plus¹³⁴. La faim et le froid combinés, déciment la population civile, faisant de février et de mars 1917 les deux mois les plus meurtriers de la guerre pour la population¹³⁵. L'accumulation de tous ces facteurs fait naître un sentiment d'urgence et la nécessité de retrouver la paix et la stabilité au plus vite. À Paris, la rudesse de l'hiver déclenche une série de grèves qui vont durer de janvier à juin 1917, causant une importante crise sociale. Celles de mai 1917 auront une portée historique insoupçonnée : 197 grèves mobilisent plus de 133 000 ouvriers parisiens¹³⁶. Composée majoritairement de femmes, la foule gréviste revendique de meilleurs salaires, afin de pouvoir faire face à l'augmentation des prix et nourrir leurs familles¹³⁷. Ce qui ne devait être qu'une manifestation passagère, un appel à la prise de

¹³⁴ Becker, *La France en guerre...*, pp. 97-99.

¹³⁵ Les mois de février et de mars 1917 connaissent une mortalité mensuelle de plus de 5 000 personnes. Seule la période de la grippe espagnole de 1918 fera plus de victimes civiles. Voir Jean-Louis Robert, *Les ouvriers, la patrie et la révolution : Paris 1914-1919*, Paris, Les Belles lettres, 1995, p. 107 et Jean-Jacques Becker, *1917 en Europe : l'année impossible*. Paris, Complexe, 1997, p. 97.

¹³⁶ Robert, *op. cit.* p. 124.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 109.

conscience des conditions difficiles de la population civile, prend rapidement une dimension menaçante pour l'élite économique et politique de France.

La rupture sociale qui désormais sépare ouvriers et patrons témoigne d'une déchirure irréparable dans la grande *Union sacrée* d'août 1914. La frustration est telle que les ouvriers la renomment amèrement la « Duperie sacrée¹³⁸ ». Le contexte de la révolution ouvrière russe de février 1917 ajoute au sentiment de trahison ressenti par les ouvriers français des usines de guerre¹³⁹. Soutenant la cause de leurs « frères » russes, les socialistes alimentent la crise sociale française¹⁴⁰. L'idée de l'union nationale est parfois remplacée par celle de l'*Internationale ouvrière*, prônant le rassemblement de tous les travailleurs derrière un même idéal de paix et de coopération, et reléguant la nationalité et la fierté patriotique à un rang secondaire. De plus, affirmant qu'on ne peut défendre une cause aussi noble que celle du droit et de la liberté universelle en brandissant des armes, plusieurs syndicats se prononcent officiellement pour la reddition et une paix immédiate¹⁴¹. Une campagne de propagande en faveur de la signature de la paix, débute dès le 26 mai¹⁴² et prend rapidement de l'ampleur dans les milieux ouvriers. Lors des manifestations, une clameur puissante, composée de milliers de voix unies, réclame la fin des hostilités, quitte à renoncer au retour de l'Alsace-Lorraine¹⁴³.

Crise au front

La guerre déclenchée en 1914 s'avère militairement, logistiquement et psychologiquement différente des guerres précédentes. La vie dans les tranchées, où les soldats

¹³⁸ Robert, citant Marcelle Brunet, Papier-Carton du 4 mars 1917, AN, F7 13753, *op.cit.*, p. 105.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 110.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 145.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 117.

¹⁴² *Ibid.*, p. 130.

¹⁴³ Bernard et Dubief, Bernard, Philippe et Henri Dubief, *The Declin of the Third Republic, 1914-1938*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 42.

cohabitent avec les rats, la vermine et la maladie, devient de plus en plus rude. De plus, le temps passe sans changement perceptible sur les lignes de front¹⁴⁴. Dès la fin de l'année 1916, l'épuisement gagne les lignes françaises, et met le moral en danger. À l'automne 1916, le général en chef des armées, Joseph Joffre, qui croyait encore à la possibilité d'une grande offensive pour défaire les lignes ennemies sur le terrain de la toute récente et cruelle bataille de la Somme¹⁴⁵, commence à perdre en popularité dans l'opinion publique. C'est pourquoi, le 13 décembre 1916, le gouvernement Briand confie l'importante charge de Chef des armées de France au général Robert Nivelle, qui s'était distingué à Verdun et avait gagné la confiance et le respect de l'opinion publique et de ses soldats¹⁴⁶.

Désireux de sortir de cette guerre statique qui érode les armées de la France et impatient de revenir à une guerre de mouvement, Nivelle élabore un nouveau plan d'attaque près du terrain de la bataille de la Somme¹⁴⁷. Avec le concours de forces britanniques, l'offensive de Nivelle doit se faire en deux temps et en deux endroits. On confie aux Britanniques les fronts d'Arras et de la crête de Vimy, alors que les Français doivent s'occuper de celui du Chemin des Dames. La foi de Nivelle en la réussite de l'opération est telle¹⁴⁸ qu'elle devient rapidement contagieuse parmi les soldats. Ce climat d'euphorie sera à l'égal des déceptions et de la déroute d'avril 1917. L'assaut a lieu au matin du 16 avril, mais tourne au désastre. Après une terrible journée de

¹⁴⁴ La longueur d'une guerre de position statique bouleverse la perception du temps pour les combattants qui ont le sentiment qu'il s'est arrêté. Voir Jean-François Jagielski, « Modifications et altérations de la perception du temps chez les combattants de la Grande Guerre », dans Rémy Cazals et al., *La Grande guerre. Pratiques et expériences*, Paris, Privat, 2005, pp. 205-214.

¹⁴⁵ Becker, *1917 en Europe...*, p. 64.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 65-68.

¹⁴⁷ Duroselle, *La Grande Guerre...*, pp. 192-198.

¹⁴⁸ Dans une note écrite au Comité de Guerre le 14 janvier 1917, Nivelle exprime clairement son optimisme quant à la réussite de l'opération, alors qu'il affirme que, non seulement la rupture des lignes allemandes est certaine, mais « nous rompons le front allemand quand nous voudrons ». La note de Nivelle est intégralement rapportée en annexe dans Painlevé, *op. cit.*, pp. 363-367.

combat, et n'ayant que difficilement parcouru 500 mètres des dix kilomètres prévus par le général en chef, c'est une armée décimée et mutilée qui doit renoncer. Sourd aux commentaires sur le « massacre » du 16 avril et aux objections de Painlevé, Nivelle ordonne l'envoi de la 10^e armée en renfort sur le Chemin des Dames. Son entêtement à poursuivre les combats dure jusqu'au 9 mai¹⁴⁹ et conduit à la perte de 271 000 hommes – tués, blessés, prisonniers ou disparus¹⁵⁰. L'offensive du Chemin des Dames n'est pas la plus mortelle de toutes les batailles, mais le climat social déjà tendu en 1917, lui donne un sens particulier.

Le Chemin des Dames devient, dans l'imaginaire collectif, une boucherie démesurée et surtout inutile. Jean-Jacques Becker ajoute que l'absence de justification ou d'explication, liée à la censure des journaux, finit par plonger l'opinion publique dans le désarroi¹⁵¹. Malgré la démission forcée de Nivelle au profit du très respecté général Philippe Pétain le 15 mai¹⁵², l'armée entre dans une crise qui est à la fois « une crise de confiance et une crise militaire¹⁵³ ». À Paris comme au front, épuisé par une guerre qui semble interminable, on revendique de meilleures conditions. Ainsi, exaspérés par la dernière défaite du Chemin des Dames, et encouragés par les manifestations civiles des grands centres urbains, des soldats français à leur tour se rebellent¹⁵⁴, provoquant l'une des plus importantes crises militaires des armées alliées¹⁵⁵. Bien que de courte durée, et finalement moins importantes qu'on ne le croyait à l'époque, les mutineries de 1917 ouvrent les yeux du gouvernement et de l'état-major sur l'épineuse question

¹⁴⁹ *Ibid.*, pp. 64-71.

¹⁵⁰ Becker, *1917 en Europe...*, p. 72-73.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 76.

¹⁵² Duroselle, *La Grande Guerre...*, pp. 198. Painlevé rapporte également que le choix de Pétain comme général en chef « était indiqué par le vœu quasi unanime de l'armée », Painlevé, *op. cit.*, p. 83.

¹⁵³ Guy Pedroncini, *Les Mutineries de 1917*. Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 310. Le terme de crise de confiance a toutefois été employé par Painlevé dans ses mémoires, *Comment j'ai nommé...*, p. 78.

¹⁵⁴ John Keegan préfère le terme de « grèves militaires ». Voir *La Première guerre mondiale, op. cit.*, p. 405-406.

¹⁵⁵ Becker, *1917 en Europe...*, p. 74.

du «moral national¹⁵⁶». Elle devient alors l'une des préoccupations prioritaires des autorités en place.

Crise de l'Alliance

Au début de 1917, l'armée russe connaît une crise dont les revendications s'apparentent aux mutineries de l'armée française. Les revendications de la population russe captent l'intérêt des journaux parisiens et sont remarquées, avec inquiétude, par l'Élysée. L'ampleur du mouvement contestataire russe conduit à l'abdication du Tsar le 2 mars 1917 et à la formation d'un gouvernement provisoire dirigé par le prince Lvov jusqu'en juillet, puis par Alexandre Kerenski jusqu'à la Révolution d'octobre. En avril 1917, aidé par le gouvernement allemand et profitant de l'instabilité politique du pays, Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, revient de son exil en Suisse et tente un retour en Russie.

Les évènements russes trouvent un écho en France. Devant l'agitation populaire et la montée du discours pacifiste à Paris, Poincaré s'inquiète de certaines similitudes entre son pays et la Russie, entre son inconfortable statut de chef d'un gouvernement critiqué et celle du Tsar, entre le chaos populaire russe et l'agitation sociale française. Si, dans un esprit de propagation du droit, les officiels français se réjouissent du passage de la monarchie à la démocratie en Russie, ils conservent néanmoins une crainte réelle de voir l'un de leur plus important allié se détacher de la guerre, et de voir leur gouvernement fragilisé.

Entrée en guerre des États-Unis

Au début de l'an 1917, motivée par la faim qui la tenaille, l'Allemagne décide de mettre un terme au blocus dévastateur mené par la marine britannique. Elle lance donc la « guerre sous-marine à outrance », coulant sans distinction les navires ennemis ou neutres. Puis, en février

¹⁵⁶ Pedroncini, *op. cit.*, p. 312.

1917, dans le but d'obtenir le soutien de la république mexicaine, Arthur Zimmermann, ministre allemand des Affaires étrangères, fait parvenir à l'ambassadeur allemand à Washington le fameux « télégramme Zimmermann » qui aura un impact majeur. Capté et décrypté par les Britanniques le message stipule qu'en échange de son soutien, l'Allemagne promet au Mexique les États américains du Texas, du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. La publication du télégramme, ajoutée à l'annonce du torpillage de trois navires américains en mars, entraîne une forte réaction aux États-Unis. L'indignation est telle que le président Wilson, pourtant réélu cinq mois plus tôt avec le slogan « *He kept us out of the war* », déroge à la tradition politique américaine et met fin à la neutralité¹⁵⁷.

Avant ce 2 avril 1917 où Woodrow Wilson prend la parole devant le Congrès dans un flamboyant plaidoyer pour la défense du Droit et de la Démocratie, le président américain, bien que connu des Français, n'était pas encore l'homme populaire et admiré (ou adulé) qu'il sera bientôt et ce jusqu'à la Conférence pour la Paix de 1919. En fait, depuis la fin de la Guerre de l'Indépendance américaine en 1783 laquelle avait rassemblé les deux nations dans un même combat, la France n'a fait preuve que d'un intérêt médiocre au sujet des États-Unis¹⁵⁸. Seul Théodore Roosevelt occupe une place privilégiée dans le cœur des Français. Il est perçu comme le seul politicien américain véritablement héritier des *Founding Fathers*¹⁵⁹. Il s'attire d'ailleurs la sympathie de la France en se faisant défenseur, dès août 1914, de la cause du Droit, affirmant que les États-Unis ont le devoir d'entrer en guerre aux côtés des nations de l'Entente¹⁶⁰. En signe

¹⁵⁷ André Kaspi *Le temps des Américains : le concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976, p. 2 et Jean-Baptiste Duroselle *La France et les États-Unis, des origines à nos jours*. Paris, Seuil, 1976, pp. 91-98.

¹⁵⁸ Philippe Roger, *op. cit.*, *Passim*.

¹⁵⁹ Duroselle, *La France et les États-Unis...*, pp. 91-93 ; Jacques Portes, *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990, p. 193-201

¹⁶⁰ Duroselle, *La France et les États-Unis...*, p. 93.

de reconnaissance, les Français baptiseront les premiers soldats américains « Teddies », avant de les rebaptiser « Sammies », un nom moins politiquement connoté. Après quelques mois mouvementés, chargés d'un pessimisme grandissant, l'annonce « historique, d'une importance sans égale¹⁶¹ » de l'entrée en guerre des États-Unis, votée par le Congrès le 6 avril 1917, est pour la France un immense soulagement. Malgré une armée limitée à quelques 200 000 volontaires mal équipés et peu entraînés, les États-Unis sont porteurs d'un espoir nouveau pour la France¹⁶². Concrètement, ce n'est pourtant qu'en juin 1917, avec l'arrivée du général John J. Pershing, commandant de la Force expéditionnaire américaine, et de son état-major à Paris, que l'aide américaine a enfin un impact positif sur le moral de la nation française. Puis, le 4 juillet 1917, date anniversaire de l'*Independence Day*, l'arrivée des premiers soldats américains à Paris, envoie un message symbolique fort qui ravive l'espoir national et consolide la complicité franco-américaine¹⁶³.

Dans le contexte de l'intense épuisement physique et moral qui culmine en France en 1917, la propagande patriotique que permet le 14-Juillet, prend, grâce à l'arrivée des Américains, une importance nouvelle et singulière. La conjonction de la fête nationale américaine permettra la tenue d'une seconde fête nationale républicaine et offrira à la France une seconde occasion de raviver la flamme républicaine et patriotique.

¹⁶¹ Extrait du discours d'Alexandre Ribot, Paris, 5 avril 1917. Un enregistrement sonore est disponible en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1297883/fl.item> (Bibliothèque nationale de France, département Audiovisuel, SD 78 30-7249).

¹⁶² Au moment de la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne, plusieurs milliers de volontaires s'ajoutent à la poignée de soldats et à la garde nationale, mais tous ces hommes ne sont pas encore prêts à combattre en Europe et seront envoyés au compte-gouttes. Au 2 novembre 1917, le corps expéditionnaire américain en France compte 53 800 combattants. Voir Duroselle, *La France et les États-Unis...*, pp. 101 et 105.

¹⁶³ Duroselle, *La France et les États-Unis...*, p. 100.

Fêtes nationales

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la fête nationale, occasion privilégiée pour la propagande patriotique, permettait au gouvernement républicain, depuis 1880, d'affirmer la force et la justesse du régime. Avec la guerre, elle permet désormais de maintenir, dans une certaine mesure, l'alliance nationale derrière l'idéal de la République. Avec la rudesse des premiers mois de 1917, la France républicaine ressent plus que jamais le besoin de réaffirmer son idéal et de soutenir le moral de son peuple.

4-Juillet

La fête nationale américaine offre au gouvernement français un tremplin politique exceptionnel. Pour la première fois, l'Élysée s'implique dans l'organisation des festivités du 4-Juillet à Paris. Elles prennent une forme assez classique : revue et parade le matin, manifestations patriotiques l'après-midi et réceptions mondaines en soirée. Le 4 juillet 1917, l'atmosphère est à la fête et le tout-Paris, impatient de voir arriver les soldats américains, s'y prépare avec fébrilité. Marquée du sceau particulier de l'espoir et de la fraternité, la fête de l'Indépendance américaine prend rapidement des airs de seconde fête nationale française. En ce jour, toutes les occasions sont bonnes pour montrer l'amitié authentique qui unit la France et les États-Unis.

La fête¹⁶⁴

Dès six heures, au matin du 4 juillet 1917, les Parisiens se pressent sur les boulevards. Déjà, la veille, en gare d'Austerlitz, ils avaient été nombreux à attendre les soldats américain

¹⁶⁴ Les journaux décrivant tous la fête de façon similaire, nous citerons ici l'ensemble des articles consultés. Les analyses ou détails supplémentaires seront référés à part. Voir « Les fêtes de l'indépendance », *La Croix*, 5 juillet 1917 ; « Independence Day », « Les fêtes de l'indépendance des États-Unis », « Les fêtes franco-américaines », *La Lanterne*, 4-5 juillet 1917 ; Lucien Doublon, « Les soldats américains qui viennent assister à la fête de l'indépendance arrivent à Paris » et « la cérémonie de ce matin aux Invalides », *La Presse*, 4-5 juillet 1917 ; « Les fêtes de l'indépendance américaine des États-Unis », *L'Action Française*, 5 juillet 1917 ; « L'Arrivée », « À

dont l'arrivée avait été annoncée dans les journaux, acclamant d'une voix forte les premières têtes jeunes et souriantes des nouveaux arrivants, plus de 750 hommes¹⁶⁵ parmi lesquels se trouvaient les deux fils aînés de l'ancien président américain Theodore Roosevelt¹⁶⁶. En ce matin du 4-Juillet, donc, devant le numéro 73, rue de Varenne, où loge le général Pershing, la foule est particulièrement dense. Bien que la journée ne soit pas fériée, la population parisienne prend la peine de se déplacer. Elle s'entasse sur les trottoirs, envahit les toits, les balcons, les lampadaires et les arbres. Tous veulent voir, ne serait-ce qu'un instant, le héroïque chef des armées d'Amérique. Ce n'est qu'à huit heures trente, au balcon de l'hôtel richement décoré de drapeaux américains et français, de même que du guidon de commandement de Pershing – un fanion de soie rouge orné de deux étoiles blanches¹⁶⁷ –, qu'apparaît le général. Un orchestre joue l'hymne national américain *Star Spangled Banner*, cette « chanson d'amour pour la liberté, chanson d'éternelle gratitude pour la France¹⁶⁸ » dit *Le Matin*. En signe de respect et d'amitié, la foule entière se découvre, sauf un imprudent, qui se fait fortement houspiller¹⁶⁹. Accompagné du général Augustin Dubail, gouverneur militaire de Paris, Pershing quitte la cour de son hôtel pour se diriger vers les Invalides tandis que la musique joue les dernières notes de la *Marseillaise*

la Sorbonne », « La fête de l'Indépendance américaine », « Le banquet de la Chambre de commerce américaine », « Ça et là », *Le Figaro*, 4-5 juillet 1917 ; Fernand Rigny, « Les soldats américains à Paris » et René d'Aral, « La journée américaine » et « Paris acclame les États-Unis », *Le Gaulois*, 4-5 juillet 1917 ; « Un grand anniversaire », « une journée inoubliable » et Hugues Le Roux, « Une date dans l'histoire du monde », *Le Matin*, 4-5 juillet 1917 ; « Paris a fait aux soldats américains un accueil inoubliable, triomphal », *Le Petit Journal*, 5 juillet 1917 ; « Paris acclame les troupes américaines », *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1917 ; « Paris acclame l'armée américaine », *Le Rappel*, 5 juillet 1917 ; « Independence Day » et Maurice de Waleffe, « Le 4 Juillet », *Le Siècle*, 5 juillet 1917 ; « L'Independence Day », *Le Temps*, 5 juillet 1917 ; Jean Clair-Guyot, « La fête de l'Indépendance des États-Unis » et « La fête de l'Independence Day », *L'Écho de Paris*, 4-5 juillet 1917 ; « En l'honneur des États-Unis » et « La journée franco-américaine », *L'Humanité*, 4-5 juillet 1917 ; « Une journée enthousiaste », *L'Intransigeant*, 4 juillet 1917.

¹⁶⁵ Les chiffres donnés par quelques journaux ne sont pas exactement les mêmes. Ainsi, *Le Gaulois* affirme que les américains sont 745 soldats et 27 officiers, et *L'Écho de Paris* et *Le Figaro* mentionne la présence de 800 hommes.

¹⁶⁶ Plusieurs journaux soulignent l'arrivée de Theodore et Archibald Roosevelt, soit *La Croix*, *La Lanterne*, *Le Petit Journal*.

¹⁶⁷ « La fête de l'indépendance américaine », *Le Figaro*, 5 juillet 1917.

¹⁶⁸ « Un grand anniversaire », *Le Matin*, 4 juillet 1917.

¹⁶⁹ « La fête de l'indépendance américaine », *Le Figaro*, 5 juillet 1917.

et attaque les premières du *Chant du départ*¹⁷⁰. Peu avant neuf heures, Pershing et Dubail font leur entrée aux Invalides, sous les cris enthousiastes de la foule, dans une cour « merveilleusement décorée¹⁷¹ ». Au fond, sont exposés de grands trophées de guerre : de gros canons, des canons légers, des caissons et des avions décorés de la croix de fer allemande¹⁷². Alors que les rumeurs des difficultés de l'armée française avaient inquiété leurs alliés, il était impératif pour le gouvernement et l'état-major français de montrer leur armée sous un jour meilleur en exposant ses trophées. Un groupe de vétérans et de blessés de guerre accueillent solennellement les officiels tandis qu'un bouquet de drapeaux français et américains orne le premier étage de l'édifice. Tout autour de la cour, les soldats du bataillon américain et d'une compagnie du 237^e territorial français participent à la cérémonie en rangs disciplinés. À neuf heures, sous les acclamations de la foule, Raymond Poincaré et Paul Painlevé font leur entrée dans la cour et procèdent à la prise d'armes et à la remise officielle de drapeaux et fanions. Les premiers à s'avancer sont les membres de la délégation des descendants des officiers français de terre et de mer ayant pris part à la guerre de l'Indépendance des États-Unis, la Société de Cincinnatus. Avec ce premier hommage rendu par les membres de cette société, la France souligne de façon claire le lien historique unissant les deux Républiques. Leur président, le marquis de Dampierre, remet officiellement au général Pershing deux guidons de commandement, le premier aux couleurs des États-Unis, le second rouge et marqué de deux étoiles argentées, en tout point semblable à celui flottant au balcon de son hôtel. Dans un bref discours, chargé d'émotions, le marquis de Dampierre rend hommage aux soldats de France et

¹⁷⁰ Le chant du départ est un hymne à la liberté composé lors de la Révolution française, en 1794. Voir Jean-François Domine, « Le chant du départ de Marie-Joseph Chénier et Etienne Méhul », *Annales historiques de la Révolution française*, 329, 2002, pp. 89-100.

¹⁷¹ « La Fête de l'indépendance américaine », *Le Figaro*, 5 juillet 1917.

¹⁷² *Idem*.

des États-Unis, soulignant la vaillance des volontaires français de 1778 et la grandeur du peuple qu'elle a aidé à rendre libre. Après une courte réponse du général Pershing « gagné par l'émotion¹⁷³ », s'avance la délégation du Conseil général de la Haute-Loire. Celle-ci offre à au nouvel allié un drapeau américain brodé par les plus habiles dentellières du Puy, patrie de La Fayette. Enfin, le révérend Watson, pasteur de la chapelle américaine de l'avenue de l'Alma, remet au général Gustave Léon Niox, directeur des Invalides, le fanion des volontaires américains engagés dans la Légion étrangère depuis 1914. Les remises officielles terminées, le Président de la République, les présidents des deux Chambres, le ministre de la guerre, le général Pershing, le maréchal Joffre, les généraux Foch, Dubail, Duparge et Pelletier, prennent place dans une tribune aux Invalides et assistent au défilé.

Aux premières notes de la *Marseillaise* et du *Star Spangled Banner*, les troupes franco-américaines se mettent en marche dans les rues de la capitale qui, la veille déjà, s'était drapée des couleurs américaines¹⁷⁴. La compagnie du 237^e régiment territorial ouvre la marche avec musique et drapeau. Elle est suivie du 2^e bataillon du 16^e régiment d'infanterie américain. Ainsi, les troupes françaises montrent le chemin à leurs frères américains, venus les épauler au champ de bataille. Sur le chemin menant des Invalides à la place de l'Hôtel-de-Ville, la foule, estimée à « plus d'un million de curieux » par *Le Petit Journal*¹⁷⁵, est si dense que les représentants de l'ordre peine à la contenir. Son enthousiasme a finalement raison des barricades. Elle vient frôler le cortège pour le couvrir de fleurs. Tout au long du parcours, la foule acclame les soldats en criant des « Vive l'Amérique ! Vive les Teddies ! », offrant ainsi aux États-Unis, « le plus

¹⁷³ « Paris acclame l'Amérique en guerre », *Le Petit Parisien*, 5 juillet 1917.

¹⁷⁴ René d'Aral, « La journée américaine », *Le Gaulois*, 4 juillet 1917.

¹⁷⁵ « Paris a fait aux soldats américains un accueil inoubliable, triomphal », *Le Petit Journal*, 5 juillet 1917.

éclatant et le plus touchant des sentiments de la France¹⁷⁶ ». Au-dessus d'elle, un pilote français exécute, avec virtuosité, des figures périlleuses qui font l'admiration des spectateurs. À dix heures, la clameur monte parmi la foule qui attend devant l'Hôtel de Ville. Les premiers soldats arrivent et s'arrêtent respectueusement pour honorer quelques airs patriotiques. Puis le défilé se remet en marche en direction du cimetière du Picpus, où repose le marquis de La Fayette.

Le cimetière du Picpus n'est pas bien grand, et n'a pas l'habitude des foules aussi nombreuses. Hormis les membres de la colonie américaine de Paris, qui viennent reflleurir la tombe du héros français chaque année à pareille date, peu de visiteurs y viennent. La tombe, située à l'angle d'un mur au fond du cimetière est en ce jour mémorable plus pavoisée que jamais. De grands drapeaux américains sont déployés de part et d'autre de la pierre tombale ornée d'une couronne de roses, bleuets et marguerites. La cérémonie commence un peu après onze heures et l'ambassadeur américain William G. Sharp prononce un discours dans lequel il décrit les raisons pour lesquelles les États-Unis viennent secourir leur république-sœur, au nom d'une dette de reconnaissance contractée près de cent quarante ans plus tôt¹⁷⁷. Le colonel Charles E. Stanton ajoute « que les cœurs, les bras, le sang et toutes les ressources des Américains seront consacrés à la France » puis lance le désormais célèbre : « La Fayette, nous voilà !¹⁷⁸ ». Le général Pershing prend aussi la parole pour remercier les Français de leur chaleureux accueil et exprime son souhait de voir la France et le monde gagner la « liberté si nécessaire au bonheur de l'humanité ». À son tour, le ministre de la Guerre, Paul Painlevé, rappelle la glorieuse traversée de La Fayette et de ses compagnons d'armes : « La poignée de volontaires qu'entraînait

¹⁷⁶ René d'Aral, « Paris acclame les États-Unis. Une date historique », *Le Gaulois*, 5 juillet 1917.

¹⁷⁷ « Au tombeau de La Fayette », *Le Temps*, 5 juillet 1917.

¹⁷⁸ Baron Ludovic de Contenson, *La Société des Cincinnati de France et la Guerre d'Amérique, 1778-1783*, Paris, Auguste Picard, 1934, p. 106-107. Curieusement, les journaux ne rapportent pas cette phrase désormais célèbre et chargée d'une importante symbolique, parfois attribuée à tort au général Pershing. Les grands quotidiens de Paris reprendront toutefois l'expression dans les années suivantes.

avec lui le jeune chef français, elle nous revient aujourd'hui, multipliée, sous l'aspect de ces soldats robustes que Paris a acclamés ce matin même, première légion de la puissante armée que le patriotisme américain suscite pour la défense du Droit¹⁷⁹. » La série de discours s'achève par celui M. Mouilhade, maire du Puy, qui rend un vibrant hommage à la mémoire de La Fayette. Une fois la cérémonie terminée, les soldats américains se remettent en marche sur l'air du *Yankee Doodle*¹⁸⁰, défilent par l'avenue de Saint-Mandé et la place de la Nation, avant de regagner la caserne de Reuilly, où, pour l'occasion, une grande banderole souhaite « Bienvenue aux *poilus* Américains »¹⁸¹.

Pour les Parisiens, les célébrations officielles se terminent vers midi, avec la fin de la parade. Cependant, plusieurs manifestations patriotiques populaires ont lieu à la statue de Washington, où la Ligue des Vétérans dépose une couronne de fleurs ornée de l'inscription « Les vétérans de 1870-1917, aux Héros de l'Indépendance américaine, 4 juillet 1917 ». L'après-midi et la soirée sont l'occasion de réceptions diverses à la Chambre de Commerce américaine de Paris, à l'Ambassade américaine, de même qu'au Cercle militaire. Ces réceptions, réservées aux plus importantes personnalités politiques et militaires de France et des États-Unis, sont données dans de grandes salles richement décorées aux couleurs du patriotisme franco-américain. Ainsi, le traditionnel banquet de la Chambre de Commerce américaine de Paris, habituellement modeste, a lieu au Quai d'Orsay et reçoit, cette année-là, plus de 360 convives de marque¹⁸². Pour le tout Paris, la fête continue dans les cafés et les rues, où se mêlent civils

¹⁷⁹ Extrait du discours de Paul Painlevé au tombeau de La Fayette, Paris, 4 juillet 1917.

¹⁸⁰ Le *Yankee Doodle* est un chant patriotique américain datant de la Guerre Civile américaine. Voir Ferenz Fedor, *The Birth of the Yankee Doodle*, New York, Vantage Press, 1976, p. 95.

¹⁸¹ Nous avons mis le mot « poilu » en italique afin de souligner la démonstration d'amitié particulière, de fraternité, offerte par la France à l'Amérique.

¹⁸² « Les fêtes de l'Indépendance des États-Unis », *L'Action Française*, 5 juillet 1917.

français et simples soldats américains. C'est, pour un soir, l'occasion de se réjouir et de trinquer à la santé des frères d'outre-Atlantique qui apportent moral, jeunesse et, surtout, espoir.

Interprétation de la journée

Le 4-Juillet 1917, à Paris, est chargé d'une double symbolique, car, tel que l'écrit René Aral : « On ne fête pas uniquement l'indépendance américaine qui fut proclamée le 4 juillet 1776, on fête également l'entrée des États-Unis dans une croisade formidable [...] »¹⁸³ » aux côtés de la France. De plus, l'entrée en guerre des Américains, décision prise « après mûre réflexion »¹⁸⁴, prouve au monde entier le bien-fondé de la cause française. Le Nouveau-Monde s'est levé « pour la défense des droits imprescriptibles de la civilisation et de la liberté »¹⁸⁵. C'est pourquoi, lorsque Gabriel Hanotaux, Haut-commissaire aux affaires de guerre franco-américaines, demande au Président français la permission d'organiser une fête spéciale pour leurs nouveaux alliés, Raymond Poincaré la lui accorde sans hésiter¹⁸⁶. Pour la première fois, le Gouvernement français prend part à l'organisation d'une fête nationale étrangère sur son territoire.

La fête est chargée d'une allégresse qui « est le symptôme significatif, clair et précis, de la haute importance que le peuple – le peuple en deuil, mais qui n'entend pas courber le front – attache à la participation de l'Amérique à la guerre de libération mondiale »¹⁸⁷. » Pour les Parisiens, les blessures de l'année 1917 se voient pansées par l'arrivée des soldats de « la nation la plus pacifique de l'univers »¹⁸⁸, venus prendre la relève des soldats glorieux de Verdun¹⁸⁹

¹⁸³ René d'Aral, « La journée américaine », *Le Gaulois*, 4 juillet 1917.

¹⁸⁴ « À propos d'un anniversaire », *La Croix*, 4 juillet 1917.

¹⁸⁵ « Haut les cœurs ! », *La Lanterne*, 4 juillet 1917.

¹⁸⁶ Poincaré, *op. cit.*, 8 juin 1917, p. 159.

¹⁸⁷ « Sur le parcours », *le Petit Journal*, 4 juillet 1917.

¹⁸⁸ René d'Aral, « Paris acclame les États-Unis. Une date historique », *Le Gaulois*, 5 juillet 1917.

¹⁸⁹ Albert Milhaud, « Un grand jour », *Le Rappel*, 5 juillet 1917. Henry Bérenger utilisera une formule similaire dans « Le Jour de l'Indépendance », *Le Siècle*, 5 juillet 1917.

« pour défendre [leur] civilisation et [leur] existence nationale¹⁹⁰ ». Enfin, comme pour chasser la grisaille du moral ébranlé, « Aussi bien à l'arrière qu'au front, (le soldat français) regarde de toute son âme vers l'Ouest où paradoxalement il voit un soleil qui se lève¹⁹¹. » L'aide que l'on n'espérait plus, promise au printemps, se matérialise enfin dans Paris et galvanise la France entière¹⁹². Ainsi, est-il possible de sentir toute l'émotion dont est chargée la simple phrase : « Les Américains sont arrivés à Paris ! », qui ouvre l'article de Lucien Doublon, dans *La Presse* du 4 juillet 1917. Cet enthousiasme que Paris réserve aux nouveaux arrivants, « pointe d'avant-garde qui représente la grande République¹⁹³ », se traduit par un accueil inoubliable. Ainsi, certains restaurants modifient leurs menus pour cette journée particulière : « Crème américaine, turbot La Fayette, filet de bœuf Washington, volaille à la Wilson, pêche Rochambeau, Independence cake¹⁹⁴ », sont autant de régals que de marques de bienvenue. Ces témoignages de sympathie s'étendent aussi au domaine de la musique et de la littérature. Ainsi le 3 juillet, lors d'une réception donnée à la Sorbonne, on peut entendre pour la première fois l'hymne de Camille Saint-Saëns et Paul Fournier, *Honneur à l'Amérique !*¹⁹⁵, ainsi qu'un sonnet inédit du poète et dramaturge Edmond Rostand¹⁹⁶. Si l'on se fie aux comptes rendus nombreux dans la presse, tous les Parisiens sont au rendez-vous. Enfants, femmes, vieillards, ouvriers, patrons, soldats et hommes politiques se côtoient dans les rues, unis dans une joie commune : « Toutes

¹⁹⁰ A. T., « À propos d'un anniversaire », *La Croix*, 4 juillet 1917.

¹⁹¹ Kaspi, *op. cit.*, p. 7. Kaspi cite ici la lettre d'un poilu : Lettre du 29 juillet 1917, commission du contrôle postal de la II^e armée. SHA, 16 N 1394.

¹⁹² René d'Aral, « Paris acclame les États-Unis. Une date historique », *Le Gaulois*, 5 juillet 1917.

¹⁹³ Alceste, « Une journée historique », *La Presse*, 5 juillet 1917 ; Maurice de Waleffe utilisera une formule similaire dans « Le 4 Juillet », *Le Siècle*, 5 Juillet 1917.

¹⁹⁴ « Tout à l'« Independence Day » », *Le Temps*, 5 juillet 1917.

¹⁹⁵ Jean Clair-Guyot, « La fête de l'indépendance des États-Unis », *L'Écho de Paris*, 4 juillet 1917 ; « À la Sorbonne », *Le Figaro*, 4 juillet 1917.

¹⁹⁶ « Paris acclame les troupes américaines », *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1917.

les classes de la société française ont vibré à l'unisson devant ce spectacle si profondément symbolique [...] ¹⁹⁷ ».

L'enthousiasme des Parisiens qui bientôt, on l'espère, contaminera la France entière et contribuera au redressement du moral national, inspire le gouvernement français qui y voit une opportunité politique. Au nom de valeurs républicaines communes, la célébration de la fête nationale américaine devient un moyen de rassembler et motiver le peuple, de faire revivre *l'Union sacrée*, ébréchée, fragilisée par les multiples crises des derniers mois. Elle contribue à raviver la flamme républicaine des Parisiens et finalement, réaffirme la légitimité du gouvernement si décrié lors des grèves ouvrières. Bientôt le mouvement pacifiste – associé selon certains aux intérêts allemands – perd de l'ampleur au profit d'un regain de patriotisme et d'appel à l'effort national.

Dans sa colonne du *Petit Journal*, Stephen Pichon, journaliste et sénateur du Jura, fera l'apologie de la force du peuple français qui « n'est pas à la veille de se laisser aller à la lassitude et au découragement ¹⁹⁸. » Dans un important discours, prononcé lors du banquet de la Chambre de commerce américaine de Paris, et acclamé tant par la foule que par la presse, Alexandre Ribot, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, exploite le sentiment de fierté nationale. Il rappelle les revers et sacrifices déjà subis et le devoir national de leur donner un sens en poursuivant la lutte, à plus forte raison maintenant que l'aide des États-Unis arrive. Plusieurs quotidiens abondent dans le même sens, dont *La Lanterne*, où on peut lire :

Tandis que les gazettes teutones reconnaissent qu'il devient difficile, sinon impossible, pour les empires centraux de continuer une lutte inégale avec le monde entier ligué contre eux, se trouvera-t-il des Français pour douter encore de l'issue d'une lutte dans laquelle nous avons engagé toutes nos forces vives ? [...] Nous

¹⁹⁷ René d'Aral, « Paris acclame les États-Unis. Une date historique », *Le Gaulois*, 5 juillet 1917.

¹⁹⁸ Stéphane Pichon, « La fête des États-Unis fut hier la fête de la France : Le sens des manifestations d'hier », *Le Petit Journal*, 5 juillet 1917.

avons subi, ces temps derniers, une crise morale trop justifiée par quelques erreurs douloureuses, mais il n'est pas de « découragés », il n'est pas de « défaitistes », *s'ils sont vraiment Français*, qui ne renaissent à l'espoir devant les événements¹⁹⁹.

Alfred Capus, responsable des affaires internationales du *Figaro*, soutient également les propos du Président du Conseil, et écrit dans sa chronique :

En attendant que l'opinion publique soit assurée de pouvoir compter sur l'aide parlementaire, M. Ribot a très vigoureusement parlé de « cette paix humiliée qui serait pire que la mort ». Il a lu la victoire prochaine « dans les yeux de tous ces combattants qui viennent se ranger à nos côtés ». Tel est le langage qu'en ce moment de la guerre et pour le suprême effort, on doit tenir à un peuple. Et le devoir gouvernemental est d'empêcher, par n'importe quel moyen, n'importe qui d'en tenir un autre²⁰⁰.

Dans le contexte émotif d'appel à l'identité et à la fierté nationales françaises, la célébration de la fête américaine de ce 4-Juillet 1917, acquiert donc un sens très particulier. On en fait un *moment historique franco-américain* où les valeurs républicaines des deux nations sont soudées dans un passé commun. L'historien Patrice Higonnet précise toutefois qu'en dépit de racines communes, les conceptions française et américaine du républicanisme et de la liberté présentent des particularités qui leur sont propres. Si les droits et libertés individuelles sont les postulats incontestés du républicanisme américain, la nécessité de poursuivre les efforts pour une implication de chacun au service du bien commun demeure l'argument majeur du républicanisme français. Les démonstrations ostentatoires planifiées pour cette journée du 4-Juillet se veulent donc convaincantes et rassembleuses²⁰¹. Les nombreuses références à La Fayette, Rochambeau, et leurs compagnons d'armes, la remise des guidons de commandements à Pershing par les descendants des volontaires français de la Guerre d'Indépendance, sont des

¹⁹⁹ « Haut les cœurs ! », *La Lanterne*, 4 juillet 1917. Nous avons ajouté l'italique.

²⁰⁰ Alfred Capus, « Une journée franco-américaine », *Le Figaro*, 5 juillet 1917.

²⁰¹ Voir Patrice Higonnet, *Sister Republics: The origins of French and American Republicanism*, Cambridge, Harvard University Press, 1988, 317 pages.

moments symboliques forts. On développe ainsi une rhétorique selon laquelle les Américains viennent s'acquitter de la dette de reconnaissance contractée lors de la guerre d'Indépendance. Français et Américains sont présentés comme « frères par le sang », et, en ce jour béni, c'est « l'âme de La Fayette [restée aux États-Unis] qui revient avec les bataillons de la libre Amérique²⁰². » Le passé commun de la France et des États-Unis s'annonce garant d'un futur commun, empreint de victoire²⁰³ : « Cette date du 4 juillet ne rappelle pas seulement les souvenirs glorieux du passé ; elle est évocatrice des espérances de l'avenir [...]»²⁰⁴. Certains journaux, tels que *Le Gaulois* et *Le Rappel*, soulignent également les liens entre la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et la Déclaration d'Indépendance américaine²⁰⁵ dont les idéaux communs lient intimement les États-Unis et la France dans une fraternité unique. L'aide américaine aux nations de l'Entente est donc, avant tout, une aide à la France, sa sœur aînée. Implicitement, les soldats américains et français sont donc « frères d'âmes» avant d'être «frères d'armes²⁰⁶ ».

La parenté historique et idéologique qui rapproche les deux républiques étant démontrée, la France s'autorise de faire sien le discours américain d'autodétermination des peuples. À ce titre, le retour de l'Alsace et de la Lorraine devient un objectif incontournable et justifié. Alexandre Ribot l'exprime sans détour :

En même temps qu'ils entraînent dans la lutte, ils ont défini par l'organe du président, les conditions de la paix future de telle façon que l'accord s'est fait aussitôt entre eux et nous de la manière la plus complète. S'agit-il de cette question d'Alsace-Lorraine qui tient si fort à notre cœur, les États-Unis ont compris qu'aucun sophisme

²⁰² Georges Parville, « Le retour de La Fayette », *Le Rappel*, 4 juillet 1917.

²⁰³ Émile Boutroux, « L'union franco-américaine », *Le Rappel*, 5 juillet, 1917. Voir aussi le discours de Paul Painlevé, ministre de la Guerre, lors de la cérémonie en l'honneur de La Fayette au cimetière du Picpus, Paris, 4 juillet 1917.

²⁰⁴ Alceste, « Une journée historique », *La Presse*, 5 juillet 1917.

²⁰⁵ René d'Aral, « La journée américaine », *Le Gaulois*, 4 juillet 1917 ; « Independence Day » et Henry Bérenger, « Le Jour de l'Indépendance », *Le Gaulois*, 5 juillet 1917.

²⁰⁶ Henry Bérenger, « Le Jour de l'Indépendance », *Le Siècle*, 5 juillet 1917.

ne pourra nous empêcher de revendiquer le bien qui nous a été ravi par un abus de la Force et qu'il n'est besoin d'aucune consultation pour nous créer un titre à cette revendication. La protestation des représentants de ces provinces arrachées à la France résonne aujourd'hui avec la même force qu'il y a quarante-cinq ans. Voilà un procès jugé²⁰⁷.

Le 4-Juillet 1917, journée commémorative de l'indépendance américaine, offre donc à la France l'opportunité tant espérée de livrer un message clair, univoque, rassembleur : La résistance à l'ennemi est cruciale pour la survie du droit, de la liberté et, à travers elle, de la Nation française. La paix ne peut être que victorieuse et exige le retour de l'Alsace-Lorraine : « Voilà ce qu'il faut dire très haut jusqu'à ce que nous soyons entendus de nos ennemis eux-mêmes. La victoire est certaine à condition que nous ne faiblissions pas au moment suprême²⁰⁸. »

L'entrée en guerre des États-Unis est pour le gouvernement de la France républicaine, bien plus que le gain d'un nouvel allié c'est une opportunité politique unique que la sagacité de quelques hommes a su capter et exploiter avec finesse. En rappelant le passé commun des deux Républiques et la « dette » morale de l'Amérique, le gouvernement français tisse une relation privilégiée entre les deux nations. Elle peut désormais faire siens tous les symboles et valeurs que représentent les États-Unis, et offrir aux réfractaires du régime, l'exemple d'une république forte issue de la même souche. Les valeurs de « liberté, justice (égalité), fraternité », si chères à la République, se voient ainsi confirmées et affermies par la présence américaine aux côtés de la France.

14-Juillet

La fête nationale française de juillet 1917 est, à l'instar des festivités de 1916, très classique dans son organisation. Après la remise des décorations, qui remplace la traditionnelle revue des

²⁰⁷ Extrait du discours d'Alexandre Ribot, lors du banquet de la Chambre de commerce américaine de Paris, au Quai d'Orsay, 4 juillet 1917

²⁰⁸ *Ibid.*

troupes, les soldats défilent dans Paris. L'après-midi est occupé par diverses réceptions mondaines où seule l'élite politique et militaire est conviée. La particularité des célébrations de ce 14-Juillet 1917 tient en une démonstration militaire grandiose, voire ostentatoire, ayant pour but de raviver la foi du peuple français en l'armée nationale. La charge symbolique de la fête est donc plus claire et plus simple que celle de la fête de l'*Independence Day*, dix jours plus tôt. Toutefois l'accueil des Parisiens à ces festivités demeure un enjeu pour le gouvernement et l'état-major français. Dans le contexte d'une France exsangue, épuisée par déjà trois années de guerre, de crises sociales, de grèves, le gouvernement se donne la mission de soutenir et rassembler son peuple dans une émotion nationale résolument positive.

La fête²⁰⁹

C'est sous un ciel gris que les Parisiens se réveillent au matin du 14 juillet 1917. Malgré les menaces de pluie, les boulevards de la ville sont assaillis dès les premières heures du matin par une foule grandissant de minute en minute. Comme la journée est fériée, les Parisiens peuvent se déplacer en foule pour voir passer leurs héros. Pour les Parisiens, « le patriotisme

²⁰⁹ Les journaux décrivant tous la fête de façon similaire, nous citerons ici l'ensemble des articles consultés. Les analyses ou détails supplémentaires seront référés à part. « La revue du 14 juillet », « La journée », Pierre l'Ermitte, « Sous les ailes... », « La Revue », *La Croix*, 14-15 juillet 1917 ; « La Fête des Drapeaux des unités d'élite », « Vive la France ! », « La Fête des drapeaux des unités d'élite », *La Lanterne*, 14-15 juillet 1917 ; Lucien Doublon, « La Revue du 14 Juillet et les manifestations de l'après-midi » et « Émouvante célébration nationale », Alceste, « La Bastille », *La Presse*, 14-15 juillet 1917 ; « La revue du 14 Juillet », « La fête des drapeaux », *L'Action française*, 14-15 juillet 1917 ; « Entre deux batailles », *Le Figaro*, 15 juillet 1917 ; Arthur Meyer, « Paris salue l'armée », Félix Belle, « La fête des drapeaux », A.V., « De la place de la Nation au Lion de Belfort », *Le Gaulois*, 15 juillet 1917 ; Commandant de Civrieux, « La journée des drapeaux », « Une grande journée », *Le Matin*, 15 juillet 1917 ; « Les parisiens salueront aujourd'hui 134 glorieux drapeaux », « La fête des drapeaux et des braves », « Le 14 Juillet », *Le Petit Journal*, 14-15 juillet 1917 ; « La revue », G. de Maizière, « Un inoubliable 14 Juillet », « La revue », *Le Petit Parisien*, 14-15 juillet 1917 ; « La revue du 14 Juillet », « La fête des drapeaux », *Le Rappel*, 15 juillet 1917 ; « Fête nationale », Maurice de Waleffe, « Quatorze Juillet », « La grande revue des drapeaux », *Le Siècle*, 14-15 juillet 1917 ; « La fête de la Liberté », « Le 14 Juillet, la fête des drapeaux », *Le Temps*, 15 juillet 1917 ; « La revue de ce matin », général Cherfils, « La cérémonie des drapeaux de la France », Jean Clair-Guyot, « Paris acclame l'armée », *L'Écho de Paris*, 14-15 juillet 1917 ; « La fête nationale à Paris », « La fête nationale : le salut du peuple de Paris aux défenseurs de la Nation », « La journée de Paris », *L'Humanité*, 14-15 juillet 1917 ; « La revue », « Le défilé dans Paris », *L'Intransigeant*, 14 juillet 1917.

n'a pas d'heure²¹⁰ » et la témérité est au rendez-vous, alors que les balcons, les toits, les arbres et les lampadaires sont hôtes de spectateurs curieux. Les gares, les tramways et les métros déversent sans cesse de nouveaux passagers qui se pressent le long des huit kilomètres du parcours où bientôt défileront huit milles « braves d'entre les braves²¹¹ ». Sur la place de la Nation, quatre divisions françaises sont déjà alignées en rangs disciplinés.

C'est à huit heures, sous des « tonnerres d'applaudissements », que le président Poincaré fait son arrivée sur la place, à bord de la daumont présidentielle, conduite par des artilleurs. Salué par les ministres et les généraux déjà sur place, le président, assisté du général Dubail, commence solennellement la traditionnelle revue des troupes. Petit à petit, les ministres, les présidents de la Chambre et du Sénat, quelques généraux et les ambassadeurs de toutes les puissances alliées, arrivent et prennent place dans une tribune spécialement aménagée. Revenant à peine de leur mission aux États-Unis, René Viviani et le maréchal Joffre sont particulièrement applaudis. La revue terminée, le Président retourne à la tribune pour amorcer la « partie la plus émouvante de la cérémonie²¹² », la remise des décorations. Alors que joue l'hymne national, c'est à la délégation de la Légion étrangère que Raymond Poincaré remet en premier la fourragère, qu'il embrasse avec respect. Puis sous une pluie qui commence, la fourragère est ensuite remise au 152^e régiment d'infanterie tandis que les généraux Percin et Franchet d'Espèrey se voient honorés de la Grand-Croix de la Légion d'Honneur.

Malgré la pluie, la foule applaudit bruyamment le cortège, véritable marée bleu horizon, qui vient de se mettre en branle sur l'air du *Chant du Départ*. Marchant en colonnes de quatre hommes de front, les soldats de France sont acclamés par des « Vive la France ! Vive l'armée !

²¹⁰ Lucien Doublon, « Émouvante célébration de la fête nationale », *Le Presse*, 15 juillet 1917.

²¹¹ « La fête des Drapeaux des unités d'élite », *La Lanterne*, 14 juillet 1917.

²¹² *Idem*.

Vivent les poilus ! » et des « Merci ! », lancés avec vigueur. Tour à tour défilent un escadron de la garde républicaine, talonné par les musiques de la Légion étrangère et du 152^e régiment d'infanterie. Viennent ensuite les délégations des sapeurs-pompiers, de l'École Polytechnique, de l'École militaire de Saint-Cyr, de l'infanterie – dont le 75^e régiment, s'était vaillamment distingué lors de la bataille de la Marne –, de l'artillerie des zouaves, des fusiliers marins, de l'artillerie de campagne, de la cavalerie à cheval et, enfin, une division de chasseurs et un groupe de brancardiers avançant fièrement sous le bruit des canons et des sabots chevaux sur le pavé. Alors que les 288 délégations invitées défilent dans Paris, un hommage particulier est rendu aux drapeaux de toutes les troupes invitées. Souvent oubliés au profit du pavillon national, les fanions de chacune des unités présentes en ce jour sont mis à l'honneur. Déchirés et noircis, ces drapeaux du front, douloureux témoins de la violence des combats, suscitent une vive émotion sur leur passage. Les porte-drapeaux sont soigneusement choisis parmi les plus grands héros de la nation. Ainsi, le jeune capitaine Georges Guynemer, « as des as »²¹³, pilote émérite de l'escadrille des Cigognes, est particulièrement salué par la foule. De la place de la Nation à la rue Denfert-Rochereau, les soldats de France, font preuve de « la tenue la plus digne et la plus noblement française²¹⁴ », rapporte *La Lanterne*, et la foule émue pleure de gratitude en voyant défiler ces fils de France. La fin du défilé réserve encore une surprise à la foule. Pour la toute première fois, elle assiste à une gigantesque parade aérienne qui met à l'honneur l'aviation militaire. Dans le bourdonnement des appareils, 150 avions de chasse, divisés en escadrilles, parquent à 2 000 mètres d'altitude et réjouissent la foule ébahie, par des figures bien contrôlées.

²¹³ Lucien Doublon, « La Revue du 14 Juillet et les manifestations de l'après-midi », *La Presse*, 14 juillet 1917.

²¹⁴ « La fête des Drapeaux des unités d'élite », *La Lanterne*, 15 juillet 1917.

Conformément à la tradition des célébrations nationales, une manifestation patriotique à la statue de Strasbourg est ensuite organisée par la Ligue des Patriotes. La présence de Vétérans de 1870-1871 rajoute à l'émotion déjà perceptible de la journée. Quelques réceptions mondaines ont lieu en après-midi et en soirée, mais c'est dans les rues de la capitale que le peuple de France continue de démontrer à ses braves poilus, l'étendue de sa gratitude.

Interprétation de la journée

Le succès populaire de la journée du 14-Juillet 1917 est indéniable. Une émotion nationale puissante est née. Les poilus, héros quotidiens de cette interminable guerre, sont présentés dans la presse comme les « héritiers de la Révolution française²¹⁵ », défenseurs de la civilisation, de la justice et de la liberté. C'est le thème central de cette journée du 14-Juillet, « fête magnifique de la liberté²¹⁶ ». L'armée courageuse et victorieuse y est amplement célébrée à travers les héros, les drapeaux, les mentions militaires ainsi qu'à travers la reconnaissance des sacrifices accomplis. Ainsi, il est possible de lire, dans *L'Action Française* du 15 juillet : « Le 14 juillet de 1917 [...] aura été plus qu'une manifestation de patriotique espérance, elle aura été plus qu'une démonstration simple et grave de confiance dans l'avenir, elle a été une affirmation, une glorification de la victoire, non seulement certaine, mais désormais acquise²¹⁷. » En ce défilé du 14-Juillet la foule acclame, comme auréolée de victoire, une armée qui n'a fait aucune conquête, mais qui a su résister et qui, le doute n'est pas permis, viendra à bout de son opposant. La conviction de la victoire à venir est comparée à « l'aurore lumineuse de la Révolution

²¹⁵ Commandant de Civrieux, « La journée des drapeaux », *Le Matin*, 15 juillet 1917.

²¹⁶ « La fête de la liberté », *Le Temps*, 15 juillet 1917.

²¹⁷ « La fête des drapeaux », *L'Action Française*, 15 juillet 1917.

française²¹⁸ ». Les analogies entre les enjeux de 1789 et ceux du conflit actuel ponctuent les célébrations de la journée et renforcent vigoureusement la nécessité d'un patriotisme fort et uni.

La couverture médiatique de l'époque traduit l'état d'esprit de la France en cette journée si particulière. Les 8 000 hommes participants au défilé sont décrits comme les « plus belles troupes du monde²¹⁹ », les « vaillants entre les vaillants²²⁰ ». En effet, chacune des 288 délégations de régiments ou formations qui prennent part au défilé a, depuis le début du mois d'août 1914, fait la démonstration de sa valeur. Bien qu'ils n'aient pas reçu d'honneur particulier, les chasseurs alpins, les « diables bleus », artisans du retour d'une partie de l'Alsace, ont droit à un accueil particulièrement chaleureux de la foule et à un article élogieux dans *L'Écho de Paris*²²¹. Soixante-quatorze délégations invitées qui avaient fait leurs preuves au cours des trois dernières années, notamment à bataille de la Marne, de l'Yser, de l'Aisne, de Verdun et de la Somme²²² portent la fourragère²²³. Deux d'entre elles sont particulièrement mises à l'honneur, soit la Légion étrangère, qui s'est démarquée en Alsace²²⁴, et le 152^e régiment d'infanterie, vainqueur de la Caverne du Dragon²²⁵, au Chemin des Dames. En mentionnant la victoire du 152^e RI, l'état-major relativise l'échec de l'offensive de Nivelles, rachetant ainsi une part d'honneur au haut commandement et à l'armée. Les propos, et l'émotion soulevée par le général Cherfils dans *L'Écho de Paris* du 15 juillet 1917 sont, à ce sujet, éloquents : « [alors que défile] tout un flot humain de héros, magnifiques dans leur crânerie et leur entrain, c'était à se mettre à

²¹⁸ « La fête de la liberté », *Le Temps*, 15 juillet 1917.

²¹⁹ « Le 14 Juillet, la fête des drapeaux », *Le Temps*, 15 juillet 1917.

²²⁰ « La fête des drapeaux », *L'Action Française*, 15 juillet 1917.

²²¹ Eugène Tardieu, « La division des Alpines », *L'Écho de Paris*, 14 juillet 1917.

²²² Arthur Meyer, « Paris salue l'armée », *Le Gaulois*, 15 juillet 1917 ; « La fête des démocraties », *Le Matin*, 14 juillet 1917.

²²³ « La grande revue des drapeaux », *Le Siècle*, 15 juillet 1917.

²²⁴ « La revue », *Le Petit Parisien*, 15 juillet 1917.

²²⁵ « La revue », *L'Intransigeant*, 14 juillet 1917.

genoux devant cette vision de gloire et de beauté [...] Si l'offensive d'avril 1917, dont le ministre de la guerre a si énergiquement fixé l'insuccès relatif, a été une déception, l'impression en est dissipée²²⁶ », rapporte le Général Cherfils dans *L'Écho de Paris*. De plus, le fait d'inclure dans le défilé des bataillons ayant survécu à plusieurs des batailles les plus dures du conflit souligne le mérite, la ténacité, la force et l'endurance de l'armée, presque à l'épreuve de tout. Avec de telles troupes, qui donc peut encore douter de la victoire²²⁷?

Lors du défilé, les drapeaux des divisions invitées suscitent émotions et commentaires. Tour à tour qualifiés de « drapeaux glorieux²²⁸ », de « débris héroïques²²⁹ » ou encore de « haillons sublimes²³⁰ », les fanions inspirent une grande émotion que la presse retransmet le soir même ou le lendemain. Les drapeaux incarnent l'image des poilus qui luttent au front. Lucien Nicot, du *Gaulois*, compare cette émotion à celle de tous ceux qui, comme lui, ont assisté à la remise des drapeaux à l'armée reconstituée, lors de la toute première fête nationale en 1880²³¹. À l'image des soldats français sur la ligne de front, les drapeaux sont « noircis par la poudre, rongés par les gaz, déchiquetés par la mitraille²³² », témoins blessés des horreurs d'une guerre inédite, néanmoins toujours là, fiers et droits malgré tout. La détermination des courageux soldats devient donc l'incarnation de « l'âme de la France immortelle²³³. » Le message des drapeaux devient explicite. Si les lignes de front ont pu voir et supporter de si grandes souffrances, les lignes arrières peuvent en faire autant et conduire le pays à la

²²⁶ Général Cherfils, « La cérémonie des drapeaux de la France », *L'Écho de Paris*, 15 juillet 1917.

²²⁷ « La grande revue des drapeaux », *Le Siècle*, 15 juillet 1917.

²²⁸ Alceste, « La Bastille », *La Presse*, 15 juillet 1917.

²²⁹ Lucien Doublon, « Émouvante célébration de la fête nationale », *La Presse*, 15 juillet 1917.

²³⁰ Félix Belle, « La fête des drapeaux », *Le Gaulois*, 15 juillet 1917.

²³¹ Lucien Nicot, « Paris et l'armée : de 1880 à 1917 », *Le Gaulois*, 14 juillet 1917.

²³² Félix Belle, « La fête des drapeaux », *Le Gaulois*, 15 juillet 1917.

²³³ G. de Maizière, « Un inoubliable 14 juillet », *Le Petit Parisien*, 15 juillet 1917.

victoire²³⁴. À l'instar des drapeaux, les soldats invalides, auxquels on avait réservé des places de choix sur le parcours, sont longuement applaudis et respectueusement salués du sabre par les officiers qui défilent²³⁵. L'appel au sentiment de fierté nationale et de redevance envers les compagnons d'armes s'en trouve ravivé et scelle un pacte entre l'armée et « la nation dont elle est sortie²³⁶ ». Ainsi la parade du 14-Juillet s'avère opportunité politique de faire la démonstration nationale et internationale de la puissance et du savoir-faire militaires de la France.

Conclusion

Après une année particulièrement difficile marquée de plusieurs crises politiques, sociales et militaires ainsi que d'une chute considérable du moral national, menant aux premières brèches visibles de l'*Union sacrée*, Paris est le témoin d'une manifestation patriotique sans égal en 1917. L'effervescent espoir né dix jours plus tôt, lors de la célébration du jour de l'*Independence Day*, trouve écho dans la puissante émotion nationale du 14-Juillet. Le gouvernement français, fragile mais déterminé, en profite pour réaffirmer sa légitimité, consolider ses assises, ranimer la flamme républicaine des Parisiens et faire naître un enthousiasme qu'il espère contagieux, afin de redresser le moral vacillant de la nation.

Le choix de la date du 4-Juillet pour accueillir les troupes américaines à Paris n'est pas le fruit du hasard mais s'agence judicieusement avec les circonstances du moment. Le 4-Juillet offre l'occasion de souligner les valeurs patriotiques communes à la République française et à sa sœur, la grande République américaine. On formule alors une nouvelle rhétorique, présente

²³⁴ Léon Bailby, « Les drapeaux sous les ailes », *L'Intransigeant*, 14 juillet 1917.

²³⁵ A.V., « De la place de la Nation au Lion de Belfort », *Le Gaulois*, 15 juillet 1917.

²³⁶ Alfred Capus, « La journée d'hier », *Le Figaro*, 15 juillet 1917 ; voir aussi « La fête des drapeaux et des braves », *Le Petit Journal*, 5 juillet 1917.

tant dans les discours officiels que dans les comptes rendus journalistiques, et selon laquelle les États-Unis viennent s'acquitter envers la France de la dette d'honneur contractée lors de la guerre d'Indépendance américaine. On expose ainsi à la population française que le précieux concours américain est, certes une aide à l'Entente et à l'empire britannique, mais avant tout une aide due depuis longtemps à la France, sa sœur aînée.

Profitant de l'exaltation populaire et de l'émotion créée lors du 4-Juillet, le gouvernement souhaite réunir l'avant et l'arrière, les soldats et les civils, en soulignant la grandeur et la bravoure des combattants lors des célébrations nationales du 14-Juillet. Le sacrifice des troupes est souligné par le symbole des drapeaux noircis et déchirés des nombreux bataillons invités. La fête est le moment privilégié de rappeler à la population française la grandeur, la force, la résilience et le courage de ses soldats, et ainsi d'inviter le peuple à les suivre.

Malgré la charge historique et mémorielle spécifique que la France accorde à la journée, les valeurs républicaines de liberté et d'autodétermination qui sont mises de l'avant lors des fêtes du 4 et du 14-Juillet 1917, visent d'une part à resserrer les liens intimes, concrets et puissants entre la France et les États-Unis, d'autre part à redonner vigueur à la ferveur républicaine des Français. À travers la fête, les deux nations commémorent leurs origines républicaines communes et célèbrent leur amitié et solidarité dans l'épreuve. La mutation de la fête, entamée dès 1915, prend alors en 1917 un tournant particulier et octroie à la célébration une nouvelle puissance plus unificatrice.

1918 : « S'entendre ou mourir »

Dans le contexte des multiples crises sociales, politiques et militaires, les Français voient avec soulagement la fin de l'année 1917. Épuisée par les combats et les privations, démoralisées par l'endurance de l'ennemi, la France, à bout de force, se sent fléchir. L'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917, puis l'arrivée des premières troupes américaines à Paris le 4 juillet 1917, restaurent un semblant d'espoir et de cohésion au sein du gouvernement et de la population française. Mais tout cela est bien fragile.

La nécessité pour le gouvernement en place de paraître fort, déterminé et conséquent s'accroît avec le départ de la Russie et la menace d'une poussée allemande. Le moral populaire, rehaussé lors des célébrations de juillet 1917 est un premier pas, mais il faut désormais l'entretenir et l'inspirer au quotidien. C'est dans cet objectif que Poincaré décide de confier le pouvoir à un homme entêté, mais rassembleur, habile orateur et fervent patriote, Georges Clemenceau²³⁷.

Les célébrations des fêtes nationales américaines et françaises de 1918 seront une occasion exceptionnelle, judicieusement exploitée, d'insuffler un vent nouveau de patriotisme et d'asseoir solidement l'autorité du gouvernement. Hautement symboliques et minutieusement planifiées, nous verrons que les fêtes du 4 et du 14 juillet marquent un tournant décisif dans le rétablissement de la cohésion, de la détermination et du courage de tous. Au-delà du regain patriotique français, nous verrons également combien l'impact de ces deux fêtes dépasse largement le cadre national et confirme l'autorité de la France parmi les pays de l'Entente. Après

²³⁷ Voir Jean Garrigues, *Les Hommes providentiels. Histoire d'une fascination française*. Paris, Seuil, 2012, pp. 66-67, 143-147 et 242-245.

«l'année trouble» de 1917, « s'entendre ou mourir²³⁸ » devient la devise de la France en cette année de 1918. Le pari sera tenu.

La première partie de ce chapitre, à l'instar des précédents, sera consacrée à un retour sur les grands évènements de l'année, afin de remettre les fêtes de juillet dans leur contexte. Nous décrirons ensuite les fêtes nationales américaine et française, puis nous en interpréterons la symbolique et l'impact politique et social.

Contexte de l'année

À la fin de l'année 1917, la peur de la défection de la Russie est omniprésente en France. Pour Paul Painlevé, la seconde moitié de 1917 est « une période redoutable [...] à traverser : celle où la Russie n'est plus qu'une apparence chaque jour plus fragile, et où l'Amérique n'est pas encore là²³⁹. » Dès son arrivée en France, en juin 1917, le général américain John J. Pershing avait déclaré avec force que les États-Unis auraient envoyé plus d'un million de soldats avant la fin du mois de juillet 1918²⁴⁰. Cependant, tous ne sont pas convaincus que cette promesse puisse être tenue. La France, affaiblie par les diverses crises de 1917, n'a plus le choix : elle doit s'organiser et tenir encore un an en attendant les forces du Nouveau Monde. La France et ses alliés se mettent donc à l'œuvre et construisent, renforcent et déploient, leurs chars d'assaut et leurs flottes aériennes. Toutefois, Painlevé, conscient de l'instabilité et des faiblesses de l'Entente exprime : « toute politique de guerre comporte des risques. Le danger de celle-ci, c'était une Russie complètement défailante avant que l'Amérique pût intervenir efficacement²⁴¹. » C'est

²³⁸ Paul Painlevé, *Comment j'ai nommé Foch et Pétain; la politique de guerre de 1917, le commandement unique interallié*, Paris, F. Alcan, 1923, p. XIII.

²³⁹ *Ibid.*, p. 206.

²⁴⁰ *Ibid.* Voir également André Kaspi, *Le temps des Américains...*, p. 126.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 211.

donc dans l'angoisse créée par la situation incertaine de la Russie et par la lenteur à mobiliser des Américains que la France termine l'année 1917 et entame 1918²⁴².

L'arrivée du Tigre

Accusé de négligence ayant contribué au désastre du Chemin des Dames en avril, Louis Malvy, ministre de l'Intérieur, démissionne à la fin du mois d'août 1917²⁴³. Le départ de Malvy entraîne, quelques jours plus tard, le renversement du gouvernement Painlevé. Pour Raymond Poincaré, le choix du successeur de Painlevé est épineux. Les pages de son journal témoignent en effet de son questionnement incessant. Avec la menace d'une seconde crise du moral²⁴⁴, le choix du prochain président du Conseil doit être réfléchi. Malgré de nombreux désaccords et un ressentiment réciproque, Poincaré voit le nom de Georges Clemenceau s'imposer : « [...] Clemenceau me paraît, en ce moment, désigné par l'opinion publique, parce qu'il veut aller jusqu'au bout dans la guerre et dans les affaires judiciaires et que je n'ai pas le droit, dans ces conditions, de l'écarter à cause seulement de son attitude envers moi²⁴⁵. »

Clemenceau est toutefois un personnage controversé qui ne fait pas l'unanimité des élus français, notamment des socialistes²⁴⁶. Néanmoins, le « Tigre » incarne la détermination et les buts de guerre de la France, tels que les conçoit Poincaré. Il est solide, réfléchi, tenace et sait galvaniser les troupes. De plus, ramener Clémenceau à l'Élysée est médiatiquement stratégique.

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ Malvy est en particulier attaqué par *L'Action Française* et par Georges Clemenceau. Voir Kevin Audet-Vallée, *op. cit.*, p. 95 ; Olivier Forcade, « L'Action française contre l'espionnage allemand: une rhétorique de la trahison devant l'opinion », *Le Temps des médias*, 2011/1, n° 16, p. 9 ; Jean-Louis Robert, « Louis Malvy, ministre de l'Intérieur pendant la première guerre mondiale », dans Prost, Antoine, *dir.*, *Jean Zay et la gauche du radicalisme*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2003, pp. 73-82.

²⁴⁴ Jean-Jacques Becker, *La France en guerre...*, pp. 119-121.

²⁴⁵ Raymond Poincaré, *op. cit.*, pp. 320-321.

²⁴⁶ Georges Clemenceau a été président du Conseil et ministre de l'Intérieur de 1906 à 1909. Confronté à un grand nombre de grèves ouvrières, Clemenceau les affronte avec intransigeance, ce que les socialistes lui reprochent toujours alors qu'il reprend son poste de président du Conseil en 1917. Voir Becker, *op. cit.*, p. 120 et Michel Winock, *Clemenceau*, Paris, Perrin, 2007, pp. 355-356 et Garrigues, *op. Cit.*, pp. 242-243.

En retirant de la presse parisienne l'une de ses plus féroces plumes, Poincaré voit juste en affirmant : « le diable d'homme a pour lui l'opinion des patriotes et si je ne l'appelle pas, sa force légendaire fera la faiblesse d'un autre cabinet²⁴⁷. » Au cours d'un séjour de quatre ans aux États-Unis, où il enseigne le français, Clemenceau découvre la jeune République américaine. Parfaitement bilingue, Clemenceau connaît et comprend les États-Unis. C'est un atout précieux pour le gouvernement français en termes de communication et relations avec leur nouvel allié. Pour le bien de la nation, et contraint par les événements difficiles de la dernière année, le président français accepte de nommer un homme éloquent mais obstiné, sur lequel il sait n'avoir aucune influence.

Assermenté le 17 novembre 1917, Clemenceau devient, à 76 ans, le quatrième homme à occuper le poste de président du Conseil depuis le début de l'année²⁴⁸. Dès son entrée en fonction, le « Tigre » refaçonne le gouvernement à son image : les ministres y sont peu nombreux, issus de la « noblesse républicaine », peu connus – quatre d'entre eux ne sont pas des parlementaires – et, surtout, lui sont dévoués²⁴⁹. Clemenceau se garde le portefeuille de la Guerre et prend ainsi les rênes du pouvoir, « le vrai²⁵⁰ ». Rapidement, Poincaré est écarté des rencontres ministérielles²⁵¹, et déplore que Clemenceau prenne toutes les décisions seul²⁵².

Il faut quelque temps à Clemenceau pour faire l'unanimité à la Chambre²⁵³. Par la conviction ou par la crainte, il parvient néanmoins à unir les forces politiques. Alors qu'il avait

²⁴⁷ Poincaré, *op. cit.*, p. 367.

²⁴⁸ Wieviorka, Olivier et Christophe Prochasson, *La France du XX^e siècle. Documents d'histoire*. Paris, Points, 2011 [1994], p. 234.

²⁴⁹ Brodziak, Sylvie et Jean-Noël Jeanneney. *Georges Clemenceau, Correspondance (1858-1929)*, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 16 et Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 317.

²⁵⁰ Tiré d'une citation célèbre de Clemenceau, rapportée dans Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 316.

²⁵¹ Raymond Poincaré, *op. cit.*, p. 10.

²⁵² *Idem.*, p. 68.

²⁵³ Prochasson et Wieviosa, *op. cit.*, p. 229.

contre lui 113 voix sur 601 le 11 janvier 1918, il parvient, le 8 mars suivant, à réduire cette opposition à 41 voix, dont 36 abstentions. Cette hausse de confiance est due, en partie, à sa décision d'abolir les Comités secrets²⁵⁴, redonnant ainsi transparence et crédibilité au gouvernement. Plus encore, c'est sa présence sur les fronts et ses visites aux combattants qui gagnent le cœur des Français. Clemenceau se bâtit alors une réputation d'homme politique sorti de sa tour d'ivoire politique, prêt à voir, connaître et comprendre la réalité de la guerre. Du 18 janvier au 11 novembre 1918, Clemenceau passe plus de 90 jours auprès des troupes. Rapidement il devient aussi populaire que Pétain l'était auprès des soldats²⁵⁵.

L'arrivée des soldats américains mais surtout l'entrée en scène du président Woodrow Wilson va jouer un rôle déterminant dans le cours des événements.

Woodrow Wilson et l'autodétermination

L'entrée en guerre des États-Unis dans la Grande Guerre marque le début d'un nouvel ordre mondial. Pour Woodrow Wilson, la paix future ne pouvait être garantie que par la fin du système européen d'équilibre des forces. Le président américain désirent se détacher de l'Europe pour mieux en modifier la tradition diplomatique, présente son pays comme une puissance « associée » plutôt qu'« alliée ». Cette nuance lui permet ainsi de conserver une distance morale du système européen et lui assure une position plus déterminante lors des négociations d'après-guerre. Comprenant que les crises ouvrières et militaires qui ont touché l'Europe en 1917

²⁵⁴ Becker, *La France en guerre...*, p. 65 et 87.

²⁵⁵ Duroselle, *La Grande Guerre...*, p. 350.

peuvent mener à l'effondrement des efforts alliés avant l'arrivée des Américains, Wilson réagit et propose un nouveau plan de paix²⁵⁶.

Dans un discours désormais célèbre prononcé le 8 janvier 1918 devant le Congrès, Wilson formule en quatorze points les buts de guerre des États-Unis, qu'adopteront promptement les Alliés. Le président américain propose de mettre un terme à la diplomatie secrète (point 1), l'ouverture des mers et la liberté du commerce (points 2 et 3) et aborde des questions territoriales particulières, dont celle de la Belgique, de l'Alsace-Lorraine, de l'Italie, des Balkans et de la Pologne. L'idée de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes est présente en filigrane dans l'ensemble du discours, même si le terme « d'autodétermination » n'est pas explicitement cité. Malgré tout, l'autodétermination devient rapidement le centre des politiques wilsoniennes, et un cheval de bataille prépondérant pour la France²⁵⁷.

Malgré la réticence de plusieurs hommes politiques importants, tels David Lloyd George ou Georges Clemenceau, le discours de Wilson reçoit un accueil enthousiaste. En France, il fait l'unanimité, surtout chez les socialistes. En effet, les grands quotidiens de Paris en font tous une analyse positive et chargée d'espoir pour l'avenir. Ainsi, *Le Petit Parisien* parle de « l'ampleur de la pensée » de Wilson, *Le Matin* qualifie le discours de « document sensationnel » alors que *L'Écho de Paris* le qualifie de « programme de paix le plus ambitieux que les Alliés aient jamais formulé ». *L'Homme libre* le décrit comme un « net et lumineux programme » dont personne ne peut trouver à redire, tandis que *L'Humanité* compare Wilson à nul autre que Jean Jaurès²⁵⁸. Par

²⁵⁶ Leonard V. Smith, « Les États-Unis et l'échec d'une seconde mobilisation », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Guerre, le monde et l'après-1918*, Paris, Tallandier, 2008, p. 77-80.

²⁵⁷ Erez Manela, *Wilsonian Moment. Self-Determination and the International Origins of Anticolonial Nationalism*, New York, Oxford University Press, 2007, pp. 21-22.

²⁵⁸ G. Lechartier, « La paix que veut le Président Wilson », *Le Petit Parisien*, 10 janvier 1918 ; « Les quatorze conditions pour la paix mondiale », *Le Matin*, 10 janvier 1918 ; Pertinax, « Les buts de guerre des États-Unis », *L'Écho de Paris*, 10 janvier 1918 ; Whitney-Warren, « Les buts de guerre des États-Unis », *L'Homme Libre*, 10 janvier 1918 ; Pierre Renaudel, « Wilson ! Jaurès ! », *L'Humanité*, 10 janvier 1918.

l'idée du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et par la reconnaissance de la « nécessité » de la restitution de l'Alsace-Lorraine, Woodrow Wilson, « citoyen du Monde », devient l'une des personnalités les plus populaires de France, l'un des hommes que l'Histoire immortalisera.

Le retrait de la Russie

La situation sociale et politique de la Russie est instable depuis la Révolution de février, alors que trois gouvernements provisoires se sont succédé, chaque jour plus menacés par l'influence grandissante des socialistes révolutionnaires. Après la tentative ratée des Bolcheviks à prendre le pouvoir, le ministre de la Guerre, Alexandre Kerenski, remplace le prince Lvov et prend la tête du gouvernement provisoire²⁵⁹. Il renouvelle alors à ses alliés sa volonté de maintenir l'implication de la Russie dans la guerre, de lutter jusqu'à la victoire et de ne rien vouloir changer aux engagements pris par le Tsar. Cependant, l'armée russe et le gouvernement provisoire accusent de lourds revers au cours de l'été 1917 qui ouvrent la porte aux idées plus radicales de Lénine et marque une inquiétude grandissante chez élus français²⁶⁰.

Le 7 octobre 1917 Lénine, jugeant la situation sociale et politique suffisamment calme, rentre de son exil en Finlande et tente un nouveau coup d'État dans la nuit du 24 au 25 octobre 1917²⁶¹. Après une courte résistance pour conserver le pouvoir, Kerenski est destitué par les Bolcheviks et contraint de quitter la Russie²⁶². Ce coup d'État alarme les autorités politiques et militaires des nations de l'Entente²⁶³. Ne se sentant ni redevable envers les précédents régimes, ni imputable vis-à-vis des précédents engagements, Lénine prépare un Décret sur la guerre, qu'il rend public dès son premier jour au pouvoir, le 25 octobre 1917. Celui-ci prévoit la fin de la

²⁵⁹ Duroselle, *op. cit.*, p. 224

²⁶⁰ *Idem.*, pp. 225-228 et Painlevé, *op. cit.*, pp. 271-272.

²⁶¹ Pour la France, qui utilise le calendrier grégorien, la prise de pouvoir par les Bolcheviks a lieu le 7 novembre 1917.

²⁶² Poincaré, *L'année trouble...*, p. 271.

²⁶³ *Ibid.*, p. 223.

guerre pour la Russie, le début des pourparlers avec les puissances centrales ainsi que l'annulation de toutes les dettes contractées envers la France et les autres pays par les précédents régimes²⁶⁴.

Avec la signature de l'armistice impliquant les puissances centrales le 2 décembre 1917, la France pressent la fin du front Est et anticipe avec appréhension le nombre important de troupes allemandes qui pourront bientôt être transférées à l'Ouest. Le traité de Brest-Litovsk est finalement signé le 18 février 1918. Cette paix très désavantageuse pour la Russie prouve aux hommes politiques et militaires français, l'impératif de mener la guerre jusqu'à la paix victorieuse. Le retrait définitif de la Russie crée un climat d'anxiété omniprésent chez les élus français, alors que l'on voit se concrétiser l'une des plus grandes peur de tous : le transfert de 50 divisions d'infanterie allemandes sur le front Ouest, opposant alors 192 divisions allemandes – dont plusieurs troupes d'élite – à 178 divisions alliées²⁶⁵. La situation est grave. L'Allemagne est en position de porter un coup mortel à la France et à ses alliés.

Tenir encore et s'unir enfin

La menace allemande se faisant chaque jour plus grande, l'attente des troupes du général Pershing paraît interminable à Pétain qui « attend les Américains et les chars²⁶⁶ ». Pour renforcer son armée, la France fait appel à ses territoires d'outre-mer, en particulier à ceux d'Afrique du Nord qui vont répondre en envoyant près de 200 000 hommes. Elle envoie également des missions auprès de ses petits alliés européens, pour s'assurer de leur fidélité et pour solliciter l'envoi d'hommes supplémentaires sur le territoire français. Parmi ces petits alliés, on compte la Belgique, le Portugal, la Serbie, la Roumanie, la Grèce et des troupes d'exilés issus de l'ancien

²⁶⁴ Duroselle, *op. cit.*, p. 229.

²⁶⁵ John Keegan, *op. cit.*, s pp.458-459 et 478.

²⁶⁶ Painlevé, *op. cit.*, p. 211.

empire russe²⁶⁷. En signe de reconnaissance, tous seront d'ailleurs invités à prendre part au défilé militaire du 14 Juillet à Paris en 1918 aux côtés des soldats français.

Malgré le doute de plusieurs quant à la possibilité d'une mobilisation américaine rapide, le général en chef des armées allemandes, Erich Ludendorff, préfère agir avant l'arrivée des États-Unis. Profitant de la libération du front russe et de la disponibilité de 50 divisions, Ludendorff commande une série de grandes offensives dans le nord-est de la France²⁶⁸.

La première offensive allemande, baptisée « Michael », se déroule du 21 au 26 mars 1918 sur les fronts d'Arras et de la Marne. Son objectif est de percer la ligne de la Somme vers la mer et d'envelopper le front britannique de manière à couper toute communication avec l'armée française. Au soir du 26 mars, les gains allemands sont de plus de 70 kilomètres de front. Si les lignes franco-britanniques ne sont pas rompues, l'importante percée allemande de mars amène l'Entente au bord de la défaite et plonge Pétain dans la peur et le défaitisme²⁶⁹. Dès lors, il apparaît plus que nécessaire à Raymond Poincaré d'unir les commandements de l'Entente. Le 23 mars 1918, il écrit : « La dualité des commandements alliés n'est sans doute pas étrangère à cette malheureuse bataille²⁷⁰. »

Cette même journée, alors que les troupes alliées mobilisent leur énergie pour contenir la poussée allemande, la ville de Paris est bombardée avec une arme inédite, la « Grosse Bertha ». Stationné à 120 kilomètres de la capitale, ce nouveau canon longue portée crée une forte émotion²⁷¹. Tous les quotidiens de la ville rapportent les faits et soulignent l'interrogation

²⁶⁷ Duroselle, *op. cit.*, pp. 325-349.

²⁶⁸ Keegan, *op. cit.*, p. 478

²⁶⁹ Duroselle, *op. cit.*, pp. 353-357 et Keegan, *op. cit.*, pp. 480-489.

²⁷⁰ Poincaré, *Victoire et armistice...*, p. 83.

²⁷¹ Keegan, *op. cit.*, p. 495.

des Parisiens devant cette attaque dont on ne peut identifier la source. Le 24 mars 1918 on peut notamment lire dans *La Lanterne* :

Ce qui inquiète surtout les Parisiens, c'est qu'il leur est difficile de se faire une idée sur la nature du danger qu'ils ont couru. Ont-ils été bombardés dans la journée par des avions boches, camouflés, ou français ? Ont-ils été « arrosés », comme l'affirme un communiqué officiel, par des pièces à portée de plus de cent kilomètres ? [...] Retenons seulement qu'un premier communiqué nous parle d'avions boches, pris en chasse, et qu'un second mentionne les méfaits d'une pièce allemande de 240, qui prit Paris sous son feu...²⁷²

Devant les dégâts correspondant assurément au travail d'une pièce d'artillerie, alors qu'aucun avion n'a survolé la ville, les Parisiens sont sous le choc. La détermination des Parisiens est cependant soulignée par de nombreux journaux, à l'occasion des fêtes du 4 et 14 Juillet. Les tirs dureront jusqu'au 9 août 1918.

Alors que l'offensive « Michael » s'essouffle, Ludendorff en prépare déjà une seconde que l'on nomme «George». Elle se déroule du 9 au 24 avril dans les Flandres et son but est d'atteindre la côte de la Manche, à 9 km de là. Après quelques gains de territoire, l'armée allemande, épuisée par la force des chars d'assauts britanniques et amputée de 120 000 hommes, s'arrête finalement au Mont Scherpenberg le 29 avril 1918²⁷³. Ludendorff entreprend encore une nouvelle attaque au Chemin des Dames le 27 mai 1918. À 4 heures du matin, le 27 mai, les troupes allemandes qui ont déjà pris presque tout le plateau, descendent vers le sud et atteignent la Marne. Devant eux se trouvent à peine seize divisions alliées, dont trois divisions britanniques déjà épuisées par leurs précédents combats dans le Nord. En cinq jours, les armées de Ludendorff se sont dangereusement rapprochées de Paris. Afin de ne pas renouveler le désastre de Verdun, les renforts alliés sont envoyés par petits groupes. Parmi eux, se trouvent deux

²⁷² « Paris bombardé », *La Lanterne*, 24 mars 1918.

²⁷³ Keegan, *op. cit.*, pp. 493-495.

divisions américaines qui se démarquent lors de la Bataille du bois de Belleau, près de Château-Thierry²⁷⁴. Celle-ci marque la première participation importante des Américains dans la guerre et permet aux Alliés de briser l'avancée allemande le 14 juin 1918.

Les multiples offensives du printemps amènent les Alliés à se concerter pour l'organisation d'un commandement unique, centralisé, à l'instar de l'armée allemande. Jusqu'à ce jour, les différents acteurs de l'Entente se côtoient dans une alliance complexe, où les buts de guerre, les nationalismes et les grandes personnalités entrent en collision, bloquent la communication et font souvent guerroyer en parallèle²⁷⁵. En prenant les rênes du ministère de la Guerre, Georges Clemenceau fait du commandement centralisé l'une de ses plus grandes préoccupations. Une rencontre interalliée organisée en février 1918 permet la création d'un comité militaire exécutif à la tête duquel on nomme, d'un commun accord, le général Foch²⁷⁶. Le 9 avril 1918, les Américains ainsi que les Britanniques reconnaissent à Foch le titre de « commandant en chef des armées alliées en France ». Le 2 mai, les Italiens confient à leur tour leurs troupes au commandement du général de Foch, ce qui parachève la mise en place du commandement unique des troupes de l'Entente²⁷⁷.

²⁷⁴ Duroselle, *op. cit.*, pp. 373-376 et Keegan, *op. cit.*, pp. 495-497.

²⁷⁵ Duroselle, *op. cit.*, p. 365. Le journal de Raymond Poincaré, est révélateur des difficultés de communication et des différents qui séparent les états-majors anglais, français et américains : Poincaré, *Victoire et armistice*, pp. 3-4. Voir aussi le témoignage d'André Tardieu, *Devant l'obstacle, l'Amérique et nous*, Paris, Éditions Émile-Paul Frère, 1927, pp. 215-239.

²⁷⁶ Painlevé, *op. cit.*, p. 248 et Poincaré, *Victoire et armistice...*, p. 36. Voir aussi Keegan, *op. cit.*, pp. 490-491.

²⁷⁷ Duroselle, *op. cit.*, p. pp. 367-369.

Fêtes nationales

4-Juillet

*La fête*²⁷⁸

Au matin du 4 juillet 1918, malgré un temps nuageux qui promet de la pluie, les Parisiens s'entassent tout au long du trajet du défilé, annoncé la veille dans les grands quotidiens. Dès sept heures, la foule envahit le cimetière de Picpus, où la colonie américaine de Paris rend son annuel hommage au marquis de La Fayette. Sur les trottoirs de la place d'Iéna, de l'avenue du Trocadéro — prochainement avenue du Président-Wilson —, de l'avenue Montaigne, de la place de la Concorde, des Champs-Élysées et du Cours-la-Reine, plus une place ne demeure. Pour s'assurer de ne rien manquer du défilé, les plus téméraires envahissent les balcons et escaladent les lampadaires, les statues, les fontaines et les arbres. Partout, et depuis quelques jours déjà, les couleurs françaises et américaines garnissent fenêtres et balcons, et sont animées par le vent,

²⁷⁸ R.L.C., « 4 juillet 1776 – 4 juillet 1918 : Fête Nationale », « La fête de l'indépendance américaine », *La Croix*, 4-5 juillet 1918 ; W., « Un million d'américains ! », « Paroles de Wilson », « La seconde fête nationale : l'Independence Day », « Paris fête avec enthousiasme les États-Unis », *La Lanterne*, 4-5 juillet 1918 ; Alceste, « La grande journée franco-américaine : la cérémonie et la revue de ce matin », Lucien Doublon, « Une manifestation grandiose », *La Presse*, 4-5 juillet 1918 ; « Situation militaire : le premier million de soldats américains », C. De Bourcat, « L'Amérique militaire », « Le défilé », *L'Action Française*, 4-5 juillet 1918 ; G. Hanotaux, « Le 4 juillet », « L'hommage à l'Amérique », Grosclaude, « La croisade américaine », Alfred Capus, « La fête de l'indépendance », « La journée du 4 », *Le Figaro*, 4-5 juillet 1918 ; « Ça et là », « Une journée historique », René D'Aral, « Le symbole », Chambrun, « Devant la statue de Washington », Georges Drouilly, « La fête du 4 juillet », *Le Gaulois*, 4-5 juillet 1918 ; René Viviani, « L'indépendance », « Déclaration de M. André Tardieu », « La fête de l'indépendance », « Le coeur de la France », Louis Barthou, « Paroles de confiance », *Le Matin*, 4-5 juillet 1918 ; M. Brilleux, « Les patries de la liberté : Quatre et Quatorze Juillet », H., « La fête de la liberté du monde », *Le Petit Journal*, 4-5 juillet 1918 ; Adrien Mithouard, « Le salut de Paris », Paul Painlevé, « La Fayette, nous voilà », G. De Maizière, « L'inoubliable journée », *Le Petit Parisien*, 4-5 juillet 1918 ; Olivier Guihéneuo, « Ce que nous apporte l'Amérique », *Le Rappel*, 4 juillet 1918 ; « Independence Day », Henry Béranger, « La décade des nations », « L'hommage de Paris », *Le Siècle*, 4-5 juillet 1918 ; Edmond du Mesnil, « Independence Day », « Un grand jour d'union et de confiance », « Les fêtes d'aujourd'hui », Louis Bresse, « Une grande date historique », « La cérémonie de la place D'Iéna », *Le Rappel*, 4-5 juillet 1918 ; « La fête de l'indépendance », « La fête d'aujourd'hui », « La déclaration d'indépendance », *Le Temps*, 4-5 juillet 1918 ; Maurice Barrès, « Une âme nationale anime leur effort matériel », « Le salut de Paris au soldats d'Amérique », *L'Écho de Paris*, 4-5 juillet 1918 ; A.L. Bittard, « La fête du droit », Gerville-Reache, « L'effort militaire des États-Unis », « L'âme de Paris », « Une brillante préface à la fête d'aujourd'hui », « Toutes les libertés pour tous les peuples », « Paris enthousiaste acclame New York », *L'Homme Libre*, 4-5 juillet 1918 ; « La France entière célébrera aujourd'hui l'Anniversaire de l'Indépendance des États-Unis », Marcel Sembat, « La liberté universelle », *L'Humanité*, 4-5 juillet 1918 ; « Pour l'idéal de la liberté », « La fête de l'espoir », *L'Intransigeant*, 4 juillet 1918.

qui les fait « flotter victorieusement²⁷⁹ ». Au milieu des drapeaux alliés, fanés par le soleil et la pluie, le *Star Spangled Banner* se détache, neuf, flamboyant et symbole d'espoir et de renouveau. La ville est décorée, des plus petites rues aux grandes artères, en passant par les bus, les taxis et même les boutonniers des Parisiens.

Sur la place d'Iéna, six tribunes sont montées. La plus importante d'entre elles, la tribune présidentielle, qui fait face à la statue équestre de George Washington, est décorée de grands pans de velours incarnat et de crépines d'or. Derrière elle, flottent les drapeaux des nations alliées, parmi lesquels on note pour la première fois, les pavillons polonais et tchécoslovaque. Une délégation de vétérans et de blessés de guerre, auxquels on veut rendre hommage, a été invitée à prendre de place au pied de la statue de Washington, chargée de fleurs, de plantes et de drapeaux. À neuf heures, les membres du gouvernement et leurs invités prennent place dans la tribune officielle. Georges Clemenceau et l'ensemble de ses ministres sont présents et chaudement applaudis lors de leur arrivée. Dans les tribunes adjacentes, se trouvent le maréchal Joffre, le général Guillaumat, gouverneur militaire de Paris, et son chef d'état-major, le général Valdant. Sont également invités des représentants des principales nations alliées, dont David Lloyd George et le comte de Derby, président du Conseil britannique et secrétaire d'État à la Guerre, William Sharp, ambassadeur des États-Unis, Vittorio Orlando, Sydney Sonnino et Lelio Bonin-Longarre, respectivement président du Conseil, ministre des Affaires étrangères et ambassadeur d'Italie, Matsui Keishirō, ambassadeur du Japon et le général Gillain, chef d'état-major de l'armée belge.

C'est à neuf heures précises que Raymond Poincaré fait son apparition sur la place d'Iéna et s'installe aux côtés de Clemenceau dans la tribune principale. L'arrivée du président français

²⁷⁹ « La fête d'aujourd'hui », *Le Temps*, 5 juillet 1918.

marque le commencement des célébrations officielles du 4 Juillet. Celles-ci s'ouvrent avec l'inauguration de la nouvelle avenue du Président-Wilson, par Adolphe Chérioux, vice-président du Conseil municipal. C'est devant une « [...] foule de parisiens amusés d'avance, curieux, prompts à l'enthousiasme et qui venaient applaudir de tout leur cœur la grande nation américaine²⁸⁰ », que la plaque brillante de la nouvelle avenue est dévoilée. L'inauguration de la grande artère de Paris se termine avec une série de discours émus prononcés par Stéphane Pichon, ministre des Affaires étrangères, par l'ambassadeur Sharp, par Antonin Dubost, président du Sénat et, finalement, par Paul Deschanel, président de l'Assemblée nationale. Les discours achevés, le défilé se met en branle. Symboliquement, c'est sur l'avenue du Président-Wilson et en direction de la statue de Washington, que les soldats français et américains, synchrones et disciplinés, avancent au son du « Chant du départ » et de « La Marseillaise ».

En tête de la parade se trouvent la Garde Républicaine et des gendarmes à cheval, tous décorés de la croix de guerre. Puis, viennent trois groupes de musique américains, les officiers des états-majors alliés et deux régiments d'infanterie américains suivis de leur drapeau et de leurs étendards. Toujours vêtus de leur uniforme kaki de campagne, les Américains portent désormais le casque de métal britannique. Leur fusil sur l'épaule, un petit sac à la taille, la baïonnette le long du dos, ils défilent en ordre imposant. Suivent des artilleurs et des fusiliers marins dont les étendards bleus, ornés d'ancres, flottent au vent. De partout tombent des fleurs et des « Hourrah! Vive l'Amérique ! Vive le président Wilson ! », témoignant du grand enthousiasme de la foule. Viennent ensuite des divisions d'artillerie à pied, des signaleurs, des ambulanciers et des infirmières de la Croix-Rouge américaine. En tout, sous le commandement

²⁸⁰ « La journée du 4 », *Le Figaro*, 5 juillet 1918.

du général Pollachi, c'est plus de 3 000 soldats américains qui se succèdent devant les yeux chargés de « furtives larmes d'espoir²⁸¹ » de la foule parisienne.

Puis apparaît le bleu horizon des uniformes français qui suivent leurs frères d'armes. On reconnaît ensuite les couleurs du 53^e régiment d'infanterie de marine, dont les hommes marchent fièrement, baïonnette au canon. La parade se clôt avec le passage des escadrons du 12^e et du 24^e dragons, talonnés de près par des chasseurs à cheval, tous décorés de la fourragère, de la croix de guerre et de chevrons aux bras. Le ciel de Paris prend aussi part à la fête par les prouesses aériennes de quelques avions militaires qui accompagnent le défilé du haut des airs. De la place d'Iéna à la Concorde, une haie d'honneur tenue par les soldats du camp retranché de Paris encadre les *Sammys* et les Poilus. La foule enthousiaste acclame et agite des mouchoirs aux couleurs des États-Unis.

Place de la Concorde, les statues de Lille et de Strasbourg, également décorées aux couleurs françaises et américaines, sont honorées d'un signe de respect de la part des troupes, les soldats saluant du sabre tandis que les drapeaux s'inclinent. À leurs pieds, se trouvent deux fillettes en costumes traditionnels alsaciens et lorrains, portant chacune une bannière sur laquelle on peut lire « Strasbourg 1870-1871 » et « Metz 1870-1871 ».

Les célébrations publiques officielles prennent fin vers onze heures et demie au Cours-la-Reine. L'après-midi et la soirée sont ensuite occupés par diverses réceptions et banquets exclusifs. L'annuel banquet de la Chambre de Commerce américaine de Paris est, cette année, tenu dans la grande salle de réception du Quai d'Orsay, merveilleusement décorée pour l'occasion. Sur les murs, quarante-neuf blasons dorés représentent chacun des quarante-huit États américains ainsi que la France. À dix-sept heures, sous la présidence de Raymond

²⁸¹ « La fête de l'Indépendance américaine », *La Croix*, 5 juillet 1918.

Poincaré, les nouveaux locaux plus spacieux du Comité France-Amérique situés au 82, avenue des Champs-Élysées, sont inaugurés et suivis d'une courte réception réservée à quelques dignitaires. Pour le commun des Parisiens, l'après-midi permet de participer à quelques rassemblements de soldats ou de démonstrations sportives. Puis en soirée, la célébration populaire se poursuit dans les cafés et les rues.

Interprétation de la journée

Le 4 Juillet 1918 marque le premier anniversaire de l'arrivée américaine en sol français. Bien que sa participation au front soit encore marginale, surtout si on la compare par exemple à celle des troupes de l'Empire britannique, la France tient à souligner généreusement l'effort américain. Un an auparavant, les festivités du 4 juillet 1917 avaient donné naissance à une rhétorique nouvelle et puissante selon laquelle la France et les États-Unis sont des Républiques sœurs, aux origines et destinées communes. Ce 4 juillet 1918 donne l'occasion publique au gouvernement de cristalliser ce discours. Tout Français, militaire, politique ou civil, peut saisir la force symbolique rattachée à cette commémoration.

L'organisation de la fête

Lors de la séance du 28 juin 1918, l'Assemblée nationale propose au gouvernement de faire du 4 juillet 1918, un jour férié. Ainsi, tel qu'en témoigne le *Journal Officiel* : « [...] La Chambre invite le Gouvernement à convier le peuple français à célébrer le 4 juillet, la fête nationale des États-Unis d'Amérique pour attester à nouveau devant le monde, l'union indissoluble des peuples alliés qui se sont dressés pour défendre la liberté, l'honneur et le droit assaillis par le militarisme prussien. (*Vifs applaudissements*)²⁸². » La résolution, votée à

²⁸² *Journal Officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des Députés.* Séance du 28 juin 1918, 29 juin 1918, pp. 1832-1833.

l'unanimité par la Chambre des Députés, est acceptée par le Gouvernement le jour même. En offrant la possibilité aux Français de prendre part à la fête américaine, les autorités politiques du pays affirment répondre à une demande populaire : « Le gouvernement et le parlement ont compris que le peuple français voulait saisir cette occasion de témoigner aux Américains son admiration pour l'effort accompli, et sa gratitude pour l'aide apportée avec tant de simplicité et d'entrain²⁸³. » Concrètement, plusieurs secteurs suspendent leurs activités pour la journée. Ainsi, Louis Nail, ministre de la Justice, fait discontinuer les séances prévues aux tribunaux. Louis Lafferre, ministre de l'Instruction nationale, fait également fermer les écoles pour la journée afin de pouvoir « [...] associer les élèves des écoles et tout le personnel enseignant à la fête nationale des États-Unis²⁸⁴. » Pour la première fois depuis le début des hostilités, la fête républicaine, par le biais de l'*Independence Day*, est réunie avec l'école publique comme l'est le 14 Juillet.

C'est également le 28 juin 1918 que le Conseil municipal de Paris vote à l'unanimité la proposition de renommer une artère de Paris en l'honneur de Woodrow Wilson²⁸⁵. L'avenue du Trocadéro, la grande et belle avenue bordée d'arbres reliant les places d'Iéna et de la Concorde, est choisie pour son symbolisme. *L'Homme Libre* soutient ce choix en soulignant « [l']inoubliable et grandiose communion autour du grand citoyen que Paris faisait sien en lui consacrant l'une de ses plus belles voies – celle qui conduit tout justement au monument de Washington – unissant en un seul hommage le passé et le présent²⁸⁶. »

²⁸³ R. L. C. « 4 juillet 1776 – 4 juillet 1918 : Fêtes Nationales », *La Croix*, 4 juillet 1918.

²⁸⁴ « Independence Day », *Le Siècle*, 4 juillet 1918.

²⁸⁵ « La fête de l'Indépendance américaine », *La Croix*, 5 juillet 1918 et « La fête d'aujourd'hui », *Le Temps*, 5 juillet 1918.

²⁸⁶ « Toutes les libertés pour tous les peuples », *L'Homme Libre*, 5 juillet 1918.

Le succès de la fête du 4 juillet 1918 est un enjeu pour le gouvernement français. Rien n'est laissé au hasard, tous les détails sont planifiés et Clemenceau met un soin particulier à la relecture des discours de ses ministres²⁸⁷.

Point de départ du défilé franco-américain, l'intersection des rues Benjamin-Franklin et Président-Wilson honore deux grands penseurs et politiciens américains, défenseurs de l'idéologie républicaine. René Viviani écrit d'ailleurs quelques lignes dans *Le Matin* pour rappeler l'amitié et la complicité philosophique qui unissaient Benjamin Franklin et Voltaire²⁸⁸, chacun ayant su jouer un rôle de premier plan dans la fondation de leur République respective. L'union des deux Républiques, ainsi « basée sur la raison et sur le cœur²⁸⁹ », s'impose avec force et légitimité.

Puis le cortège se met en branle. Droits et fiers, les soldats américains et français remontent l'avenue du Président-Wilson en direction de la place d'Iéna et de la statue de George Washington. Cette marche déterminée vers la représentation du père de la République américaine affirme l'idéal républicain qui anime conjointement les deux nations. Plus encore, les honneurs rendus aux statues des villes occupées de Lille et de Strasbourg, symbolisent la liberté en marche pour les provinces sous le joug allemand. Sensible à la portée symbolique de la démonstration militaire, le quotidien *Le Matin* s'enthousiasme :

Tout à l'heure, par l'avenue du Président-Wilson, nom qui incarne le droit, – par la place qui commémore l'écrasement de la Prusse sous le talon français, – par l'avenue Montaigne et la voie triomphale des Champs-Élysées, ils gagnent, place de la Concorde, le monument vers lequel vont en pèlerinage les vœux de tous les

²⁸⁷ Poincaré, *Victoire et armistice...*, pp. 251-255. . Si le Gouvernement français s'investit de façon plus importante dans l'organisation du 4-Juillet 1918, nous n'avons trouvé aucune trace de l'implication de l'ambassade américaine à Paris ou de celle du *Committee on Public Information*, l'organe américain chargé de propager en Europe la vision américaine de la guerre et de diffuser les discours wilsonien.

²⁸⁸ René Viviani, « L'Indépendance : L'union de deux peuples dans la grande lutte pour la délivrance humaine », *Le Matin*, 4 juillet 1918. Voir aussi : « Le Cœur de la France », *Le Matin*, 5 juillet 1918.

²⁸⁹ René Viviani, « L'Indépendance : L'union de deux peuples dans la grande lutte pour la délivrance humaine », *Le Matin*, 4 juillet 1918.

opprimés, la statue de Strasbourg. Itinéraire magnifique ! Clair et sublime de symbolisme ! Les Allemands ne seront pas les derniers à en comprendre la leçon²⁹⁰.

Bien que chaque détail du défilé soit porteur de sens et de mémoire, l'élément le plus inédit de la fête du 4 juillet 1918 demeure, sans conteste, son élévation au rang de fête nationale française.

Fête de l'Amérique, fête de la France

Dans leurs revues de la fête du 4-Juillet, quelques journaux soulignent que la Grande-Bretagne pourrait être froissée de voir la France célébrer les États-Unis avec autant d'attention²⁹¹. Cependant, tous défendent la fête, argumentant que nulle nation ne peut, en toute bonne foi, s'y opposer. Par les journaux, par la force symbolique des célébrations organisées et par les discours officiels prononcés au cours de la journée le besoin de justifier la tenue d'une fête si grandiose en l'honneur des États-Unis est omniprésent.

Après plus d'un an de participation limitée, le 4 juillet 1918 marque la véritable entrée des Américains dans la guerre. En ce jour de fête, tous les journaux publient le même communiqué qui fait état du nombre de soldats débarqués en France depuis l'arrivée des premières troupes, un an plus tôt²⁹². Au moment de son entrée en guerre, en avril 1917, les États-Unis ne disposent pas d'une grande armée équipée et entraînée. Ils doivent alors recruter et former les hommes qu'ils enverront en France. Cela entraîne un délai de plusieurs mois. Entre mai 1917 et février 1918, jamais le nombre de soldats envoyés n'avait dépassé le cap des 48 100 hommes par mois. En mars 1918, grâce au concours naval des Britanniques, le nombre de *Sammies* ayant complété la traversée de l'Atlantique atteint 83 311 hommes, et explose dès le mois suivant. En avril 1918, plus de 117 000 hommes débarquent en France, alors que le mois

²⁹⁰ « Le Cœur de la France », *Le Matin*, 5 juillet 1918.

²⁹¹ « 4 juillet 1776 – 4 juillet 1918 : Fêtes Nationales », *La Croix*, 4 juillet 1918.

²⁹² Le communiqué, émis par Newton D. Baker, Secrétaire à la Guerre des États-Unis, est publié par l'ensemble des journaux consultés. Voir Annexe 1.

de mai apporte plus de 244 300 soldats et que le débarquement de juin 1918, comprenant 276 372 hommes, permet l'atteinte du million de soldats américains en France. La fête du 4-Juillet souligne le renversement de situation tant attendu : les Alliés possèdent désormais l'avantage du nombre. L'engagement concret des États-Unis est maintenant visible, rassurant, encourageant. Le 4 juillet 1918 devient alors « [...] la fête du premier million d'Américains arrivé sur le sol français : force magnifique qui grandit chaque jour et dont les Allemands commencent à sentir le poids²⁹³. » Ainsi, en attendant de pouvoir fêter *la Victoire*, on fête *une* victoire, celle d'avoir grossi les rangs alliés de plus d'un million d'hommes²⁹⁴.

Les offensives du printemps et le bombardement de Paris par la « Grosse Bertha » ont créé dans la capitale un sentiment d'inquiétude. On profite de la journée américaine pour souligner le courage de la population parisienne. L'enthousiasme des Parisiens est ainsi d'autant plus significatif que Paris se trouve à peine à 70 kilomètres des lignes de feu. René d'Aral, dans sa description de la fête, écrit : « [Paris] a néanmoins cette élégance d'offrir l'admirable spectacle de sa sérénité tranquille, de sa confiance immuable²⁹⁵. » Paul Deschanel, président de l'Assemblée nationale, expose également, et sans détours, son admiration pour la Capitale, lorsqu'il déclare : « Notre grand Paris – si calme, où les obus frappent les pierres, mais non les âmes...²⁹⁶ » Malgré la menace constante des Gothas et de la « Grosse Bertha », les Parisiens sortent par milliers pour acclamer *Sammies* et *Poilus*. Plusieurs journaux soulignent avec un mélange de joie et d'étonnement l'absence d'avions et d'obus allemands dans le ciel²⁹⁷. *Le Figaro* va même jusqu'à narguer l'ennemi en affirmant que « Vraiment, la Grosse Bertha a raté

²⁹³ H. « La fête de la liberté du monde », *Le Petit journal*, 5 juillet 1918.

²⁹⁴ Gerville-Reache, « L'effort militaire des États-Unis », *L'Homme Libre*, 4 juillet 1918.

²⁹⁵ René d'Aral, « Le symbole », *Le Gaulois*, 5 juillet 1918.

²⁹⁶ Extrait du discours de Paul Deschanel à la Place d'Iéna, Paris, 4 juillet 1918.

²⁹⁷ « La journée du 4 », *Le Figaro*, 5 juillet 1918.

son affaire²⁹⁸. » Au-delà de l'aide matérielle et logistique, c'est aussi le moral, l'espoir et la fierté républicaine de tout un pays que la présence américaine vient ranimer. Guihéneuo en témoigne : « Les Américains [...] nous ont fait ce don, plus que royal, somptueusement républicain, de la plus admirable, de la plus jeune, de la plus virile des matières militaires, quand la nôtre commençait à se raréfier²⁹⁹. »

C'est en signe de reconnaissance que le Gouvernement invite 3 000 soldats américains à défilé, parmi lesquels un groupe de 300 hommes venus directement du front. Présents lors de la bataille du bois de Belleau et de Château-Thierry, les artisans du premier succès américain sont accueillis en héros³⁰⁰. Leurs drapeaux déchirés et salis, de même que leurs casques de métal bosselés par les balles, émeuvent³⁰¹. Le troc du chapeau de feutre pour le casque de métal témoigne également de leur nouvelle compréhension de la réalité, de la dureté de la guerre, mais aussi de leur détermination à s'adapter et à faire face. Le quotidien *Le Matin* nous rapporte la scène : « coiffés du casque, en tenue de combat, les héros des récentes mêlées, des combattants de vaux, les vainqueurs de Contigny. À leur vue, l'émotion du public parut à son comble³⁰². » La chaleur de l'accueil réservé aux soldats américains traduit la reconnaissance des Parisiens et, à travers eux, de toute la population de France. Bien loin d'une émotion fugace, les sentiments du peuple français envers l'Amérique et son président, sont profondément authentiques et réfléchis, lesquels seront d'ailleurs exprimés une nouvelle fois à travers l'accueil grandiose que recevra Woodrow Wilson à son arrivée à Paris en décembre 1918. À l'occasion du 4-Juillet, de nombreux Français écrivent d'ailleurs au président américain dans le but de lui faire part de

²⁹⁸ *Idem*.

²⁹⁹ Olivier Guihéneuo, « Ce que nous apporte l'Amérique », *Le Rappel*, 4 juillet 1918.

³⁰⁰ « Le Défilé », *Le Temps*, 5 juillet 1918 ; W., « Un million d'Américains », *La Lanterne*, 4 juillet 1918 ; « Situation militaire : le premier million de soldats américains », *L'Action Française*, 4 juillet 1918.

³⁰¹ « Le défilé », *L'Action Française*, 5 juillet 1918.

³⁰² « Le cœur de la France », *Le Matin*, 5 juillet 1918. Voir aussi « Le défilé », *L'Action Française*, 5 juillet 1918.

l'étendue de leur gratitude. C'est le cas de Louise Morey, 18 ans, qui envoie un bouleversant poème intitulé « Hommage d'une Française à l'Amérique : À notre vénéré président Wilson³⁰³ ».

Pour les politiciens, le 4 Juillet offre également l'occasion d'exploiter le contenu du discours donné par Woodrow Wilson le 8 janvier 1918, dans lequel la notion républicaine d'autodétermination des peuples a été présentée au monde. C'est à ce titre que des troupes de soldats exilés, issus de quelques petites nations détachées de l'empire russe notamment des polonais et des tchécoslovaques et aspirant à l'indépendance sont venues lutter aux côtés de la France. Représentant le concept d'autodétermination, les États-Unis redonnent espoir et fierté à de petites nations prêtes à lutter aux côtés des Alliés. En cohérence avec les valeurs républicaines de Liberté, Égalité, Fraternité, les États-Unis incarnent la défense du droit, de la justice et de l'autonomie³⁰⁴. Le contexte de l'année 1918 s'y prête plus que jamais. Bittard l'exprime clairement : « [...] nous fêtons à la fois la lutte pour le droit d'une nation à disposer d'elle-même et la lutte pour le droit de toutes les nations à vivre libres³⁰⁵. »

C'est également au nom de cette complicité politique, idéologique et historique avec les États-Unis que la République Française veut honorer sa sœur américaine, en faisant sienne la fête du 4-Juillet : « le gouvernement de la République, d'accord avec l'unanimité de la représentation nationale du pays, a voulu que demain, la fête de l'indépendance des États-Unis devint également une fête française³⁰⁶. » À ce propos, Dubost, président du Sénat déclare : « en décidant que le jour de l'indépendance serait célébré en France comme fête nationale à l'égal [du] 14 Juillet, le gouvernement est allé au-devant des désirs de la population, et Paris a bien

³⁰³ Bibliothèque du Congrès, Woodrow Wilson Papers, Série 5D, bobine 416, 4 juillet 1918. Voir annexe 2.

³⁰⁴ Manela, *op.cit.*, p. 10.

³⁰⁵ A.L. Bittard, « La fête du droit », *L'Homme Libre*, 4 juillet 1918.

³⁰⁶ « Message de M. Poincaré au président Wilson », *Le Matin*, 5 juillet 1918.

prouvé aujourd'hui, qu'il attendait de tout cœur ce simple mais grand acte, symbole de l'union et de la communion des deux Républiques³⁰⁷. » Dans la plupart des journaux, l'organisation de la fête du 4 -Juillet est présentée comme le fruit d'une demande populaire de « saisir cette occasion de témoigner aux Américains son admiration pour l'effort accompli³⁰⁸ ». Parallèlement, cela dégage le gouvernement d'un éventuel malaise diplomatique vis-à-vis de la Grande-Bretagne. *L'Independence Day* devient bien plus que la fête d'un allié important, elle devient un moment de communion entre les deux Républiques sœurs, « (...) deux nations indestructiblement liées dans leurs sentiments, leur histoire, leur avenir militaire et leur prospérité³⁰⁹. »

Afin d'illustrer ces liens indestructibles, le gouvernement fait appel aux textes fondateurs des deux républiques, pour mieux en extraire les points communs. La Déclaration d'Indépendance, dont certains extraits sont cités dans *Le Temps* et *L'Humanité* du 5 juillet 1918, et dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen sont ainsi mises en parallèle, décortiquées, analysées et appliquées aux circonstances et au discours de la guerre actuelle³¹⁰. La Déclaration d'Indépendance américaine est décrite comme un chef d'œuvre politique,

³⁰⁷ « Le fête d'aujourd'hui », *Le Temps*, 5 juillet 1918. Dans son discours à la place d'Iéna, Antonin Dubost, président du Sénat, déclare également que la fête américaine est à l'égale de la fête nationale française. Des extraits de son discours sont publiés dans « La fête de l'Indépendance américaine », *La Croix*, 5 juillet 1918.

³⁰⁸ R.L.C., « 4 juillet 1776 – 4 juillet 1918 : Fêtes Nationales », *La Croix*, 4 juillet 1918. Plusieurs journaux rapportent également l'organisation des fêtes comme étant la concrétisation d'un désir populaire, voir notamment « Paris enthousiaste acclame New-York », *L'Homme Libre*, 5 juillet 1918; (« La France entière célébrera aujourd'hui l'anniversaire de l'Indépendance des États-Unis », *L'Humanité*, 4 juillet 1918; Paris se fait porte-parole des Français en acclamant les États-Unis; « La fête de l'espoir », *L'Intransigeant*, 4 juillet 1918; « L'Independence Day », *Le Temps*, 4 juillet 1918 et « Déclaration de M. André Tardieu », *Le Matin*, 4 juillet 1918.

³⁰⁹ « Une brillante préface à la fête d'aujourd'hui », *L'Homme Libre*, 4 juillet 1918.

³¹⁰ La mise en parallèle des deux documents n'est pas réservée qu'aux jours de célébrations nationales. Quelques articles et documents sont en effet publiés en 1918. La comparaison des deux textes fondateurs est particulièrement claire dans *France, Amérique, 1776-1789-1917 : déclaration d'indépendance, déclaration des droits de l'homme et du citoyen, message de guerre du président Woodrow Wilson, réponse de M. Alexandre Ribot*, Paris, R. Helleu, 1918, 85 pages. Le document fait ressortir les mots clés communs aux deux Déclarations en les imprimant en majuscule et en rouge, afin que l'œil ne les manque pas. Il en va de même pour les discours de Wilson et de Ribot qui suivent les déclarations américaines et françaises.

« visiblement inspirée du souffle libéral de la philosophie française du dix-huitième siècle [...]»³¹¹ Dans *La Presse*, Alceste exprime simplement la symbolique commune des deux fêtes : « La fête américaine s'inspire du même esprit que la nôtre, c'est la fête de la liberté, ou mieux, de la libération³¹². » Ainsi, comme les deux Républiques sont issues des mêmes revendications, qu'elles sont inspirées des mêmes penseurs, et que leurs fêtes nationales célèbrent toutes deux la Liberté, le 4-Juillet devient un évènement aussi bien français qu'américain³¹³. Henry Bérenger, Sénateur de la Guadeloupe et collaborateur régulier au journal *Le Siècle*, décrit les dix jours qui séparent les deux fêtes nationales comme une « décade bi-nationale », chargée d'histoire, de symbolisme et d'espoir :

Quatre Juillet 1776. Quatorze Juillet 1789. Quatre-Quatorze Juillet 1918. Trois dates qui désormais n'en font plus qu'une [...] La décade du 4-14 Juillet devient, en effet, une décade bi-nationale, la décade sacrée de deux démocraties dont les origines se rejoignent après plus d'un siècle, en un confluent d'idéal et d'héroïsme. [...] Il n'est pas modeste d'affirmer que la décade bi-nationale de cette quatrième année de guerre ouvre l'ère héroïque d'une « Société des Nations »³¹⁴.

Malgré l'incertitude météorologique, la journée du 4 juillet 1918 à Paris est donc une journée exceptionnelle. Chaque détail de la cérémonie a été planifié dans l'optique hautement symbolique de l'amitié franco-américaine, du respect des idéaux politiques et de la reconnaissance pour le courage et les faits d'armes. L'enthousiasme avec lequel la population parisienne y répond traduit la confiance retrouvée. Loin de la menace des Gothas et de la Grosse Bertha, pour quelques heures, l'angoisse et la souffrance font place à un regain d'espoir³¹⁵. Dix

³¹¹ « L'anniversaire », *Le Temps*, 5 juillet 1918.

³¹² Alceste, « La grande journée franco-américaine : La cérémonie et la revue de ce matin », *La Presse*, 4 juillet 1918.

³¹³ M. Brieux, « Les patries de la liberté : Quatre et Quatorze Juillet », *Le Petit Journal*, 4 juillet 1918. Voir aussi : « Une seconde fête nationale : l'Independence Day », *La Lanterne*, 4 juillet 1918.

³¹⁴ Henry Bérenger, « La décade des Nations », *Le Siècle*, 5 juillet 1918.

³¹⁵ « Ça et là », *Le Gaulois*, 5 juillet 1918 ; « La journée », *La Croix*, 5 juillet 1918 ; « Le coeur de la France », *Le Matin*, 5 juillet 1918 ; « La journée du 4 », *Le Figaro*, 5 juillet 1918.

jours plus tard, le 14-Juillet, la fête nationale française viendra consolider ce second souffle dont les Parisiens et toute la population française ont tant besoin.

14-Juillet

*La fête*³¹⁶

Dès les premières heures du matin du 14 juillet 1918, les Parisiens sortent dans les rues de la Capitale. Puisque, pour la première fois, l'itinéraire n'a pas été annoncé la veille dans les journaux, tous cherchent des yeux le lieu des célébrations, ou se ruent sur un quotidien matinal pour y trouver la réponse. La foule hésitante s'entasse sur les trottoirs de la rue Bois-de-Boulogne et des Champs-Élysées.

À huit heures, à l'Élysée, la cérémonie officielle débute par l'hommage de la population romaine à l'armée et au peuple français. C'est au sous-secrétaire d'État italien de la Propagande, Romeo Gallenga-Stuart, qu'est confiée la mission de remettre au président Poincaré un coffret en or, argent et bronze, conçu par sculpteur italien Arthur Dassi. Le coffret contient un album

³¹⁶ « Le 14 Juillet », « La fête nationale en France », « À l'hôtel de ville de Paris », *La Croix*, 14 et 16 juillet 1918 ; W., « Fête de la liberté », « Le programme de la journée », « Quatorze Juillet », « Les Pupilles de la Nation », *La Lanterne*, 14-15 juillet 1918 ; Alceste, « La revue », Lucien Doublon, *La Revue*, Olivier Pain « La réception à l'hôtel de ville », « Le 14 Juillet et les Alliés », *La Presse*, 14-15 juillet 1918 ; Charles Maurras, « La politique », *L'Action Française*, 14 juillet 1918 ; Julien Benda, « Le 14 juillet », Alfred Capus, « Un 14 juillet interalliés », « Les bons de la défense nationale », *Le Figaro*, 14 juillet 1918 ; René D'Aral, « La fête des Alliés », Lieutenant-colonel Rousset, « Le 14 juillet 1918 », Georges Drouilly, « La fête du 14 Juillet », *Le Gaulois*, 14-15 juillet 1918 ; « Le 14 juillet, fête nationale des États-Unis », « Une adresse de l'Italie à la France », « La revue des nations », « Acte de foi patriotique », « Le 14 Juillet », *Le Matin*, 14-15 juillet 1918 ; René Viviani, « 14 juillet ! », « Notre fête nationale sera aujourd'hui la fête des Alliés », « Les pupilles de la nation », « Quatorze juillet », *Le Petit Journal*, 14-15 juillet 1918 ; « Tous nos alliés s'associent à notre fête nationale », « On acclamera les drapeaux des soldats du droit », Lieutenant-colonel Rousset, « Les armées fédérées du droit », *Le Petit Parisien*, 14-15 juillet 1918 ; « France, face aux Huns », « La prise d'armes et le défilé », « Quatorze juillet », « La fête nationale des alliés », « La France glorifie ses alliés », *Le Rappel*, 14-15 juillet 1918 ; « Le 14 juillet : il sera fêté par tous les alliés », Maurice de Waleffe, « Paris acclame ce matin les alliés », « Le défilé des troupes de l'Entente », « Les manifestations de l'après-midi », « Le 14 juillet », *Le Siècle*, 14-15 juillet 1918 ; « La fête du 14 juillet », « Le jour de la Bastille », « La fête du 14 juillet », *Le Temps*, 14-15 juillet 1918 ; « En l'honneur de la France », « La fête nationale à Paris », Maurice Barrès, « L'amour des peuples pour la France », « Fête nationale des Alliés », « Plus de 110 millions de souscriptions », *L'Echo de Paris*, 14-15 juillet 1918 ; A.L. Bittard, « La fête de la liberté », « Une seule flamme », « Tout Paris y était », *L'Homme Libre*, 14-15 juillet 1918 ; R.A., « Le 14 juillet 1918 », Bracke, « Fête nationale, fête internationale », *L'Humanité*, 14-15 juillet 1918 ; « Paris acclame nos soldats et les troupes de nos alliés », « Notre fête nationale chez les Alliés », *L'Intransigeant*, 14-15 juillet 1918.

de 8 000 pages portant la signature de plus de 372 000 citoyens de Rome. Accompagnant son geste, Gallenga explique que les signatures recueillies attestent l'union des peuples italien et français dans leur foi commune en la victoire prochaine.

Alors que l'Italie rend ainsi hommage à la France, les détachements français et alliés, qui prennent part à la démonstration militaire prévue en avant-midi, se placent à l'intérieur du Bois-de-Boulogne, de part et d'autre de la porte Dauphine. La foule, très nombreuse, est maintenue sur les pelouses et terre-pleins avoisinants. Malgré l'incertitude, l'attente et la pluie qui commence à tomber, elle demeure calme et patiente. Tout juste avant le début de la prise d'armes, des ambulances de l'hôpital américain déposent des blessés de guerre le long des avenues, d'où il leur sera possible d'assister au défilé.

A huit heures et demie, le général Guillaumat, accompagné de son état-major, se dirige vers l'enceinte officielle aménagée dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, et à neuf heures précises, la voiture transportant Poincaré et Clemenceau, fait son entrée. Immédiatement, Poincaré et sa suite procèdent à la remise des décorations militaires. Le président français remet ainsi deux insignes de la Légion d'honneur et deux médailles militaires à chacun des détachements anglais, américains, italiens et tchécoslovaques présents ainsi qu'un insigne de chaque ordre aux détachements polonais et portugais.

À l'issue de cet hommage, Poincaré vient prendre place avec Georges Clemenceau dans l'enceinte officielle tandis qu'un avion survole la cérémonie. C'est alors que débute le défilé des troupes. Sous les ordres du général Pillot, les délégations des écoles de Saint-Cyr, de Fontainebleau, ainsi que les sapeurs-pompiers, presque tous décorés de la Croix de guerre, ouvrent la marche au milieu des acclamations. Puis vient le 28^e régiment d'infanterie des États-Unis suivi d'un bataillon du 28^e régiment de ligne belge, dont la musique joue des airs populaires

français et belges. Les troupes britanniques, composées de détachements de Grande-Bretagne, d'Irlande, des Dominions et des colonies, défilent sous le commandement du colonel Alexander. Des « grenadiers-huards » marchent en tête de la délégation britannique, suivis de « highlanders » écossais en kilt, d'un bataillon du régiment de Surrey, puis de détachements de troupes canadiennes, australiennes, néo-zélandaises. Deux musiques, la première composée de fifres et d'instruments de cuivre et la seconde formée de cornemuses et de tambours, sont chaudement applaudies. Viennent ensuite des détachements d'infanterie et de chasseurs à pied grecs, italiens et serbes. Pour la première fois, des délégations tchécoslovaque et polonaise, vêtues du même uniforme bleu-horizon que les poilus français³¹⁷, sont présentes. Venues directement du front, elles portent fièrement leurs drapeaux nationaux, reçus des mains du président Poincaré³¹⁸. Les troupes françaises ferment la marche, sous la pluie, alors que « sur tout le parcours, la foule acclame les soldats avec le plus vif enthousiasme et la plus merveilleuse émotion³¹⁹. »

A quatorze heures, au Trocadéro, a lieu une cérémonie organisée par l'Office national des pupilles de la nation en l'honneur des orphelins de guerre. Raymond Poincaré, accompagné de Louis Lafferre, ministre de l'Instruction publique, et de plusieurs membres du Gouvernement, assiste à l'évènement. A cours de cette cérémonie, Henri Hébrard de Villeneuve, président de section au Conseil d'État et président de la section permanente de l'Office national, ainsi que René Viviani et le ministre Lafferre, soulignent les réalisations de la loi du 27 juillet 1917³²⁰,

³¹⁷ « La fête nationale en France », *La Croix*, 16 juillet 1918.

³¹⁸ « Le 14 Juillet », *La Croix*, 14 juillet 1918.

³¹⁹ « La fête nationale en France », *La Croix*, 16 juillet 1918. Voir également Lucien Doublon, « La Revue », *La Presse*, 14 juillet 1918.

³²⁰ La loi du 27 juillet 1917, la loi sur les « pupilles de la Nation », prévoit l'adoption par l'État français de tous les enfants « dont le père, ou le soutien de famille a été tué à l'ennemi, ou dont le père, la mère ou le soutien de famille est mort de blessure ou de maladies contractées ou aggravées du fait de la guerre. » *Pupilles de la nation. Application de la loi du 27 juillet 1917*, Bibliothèque nationale de France, département Droit, économie, politique, 8-F PIECE-6048, 1924. [En ligne] : <ark:/12148/bpt6k6150891d>. Pour plus d'information, voir Olivier Faron, *Les enfants du deuil. Orphelins et pupilles de la nation de la première guerre mondiale (1917-1941)*, Paris, La

cette « œuvre de solidarité nationale ». L'hommage aux pupilles de la nation se termine par un petit spectacle musical auquel participent les artistes de l'Opéra-Comique et de l'école de chant choral ainsi que la musique de la Garde Républicaine.

Profitant du sentiment national exacerbé par les célébrations de la journée, le Gouvernement fait installer de petits kiosques où les Parisiens peuvent financièrement contribuer à l'effort de guerre. Annoncés dans tous les quotidiens de la journée, les Bons pour la Défense nationale promettent que « Chaque souscripteur recevra un souvenir particulièrement précieux, une lettre dont le signataire apparaîtra dans l'Histoire du Monde avec l'auréole de ceux qui auront su le plus efficacement organiser la Victoire. *Seules les personnes qui auront souscrit recevront cette lettre*³²¹. » La curiosité fait rapidement place à l'intérêt quand l'identité du mystérieux signataire, le général Pershing, gardée secrète jusqu'à l'ouverture des kiosques, est révélée³²².

L'après-midi donne lieu à une grande réception en l'honneur des puissances alliées à laquelle assistent le président de la République, les ambassadeurs et les membres du Gouvernement. C'est lors de cette réception qu'est proposée l'attribution, à diverses rues de Paris, des noms des souverains alliés. L'initiative, vivement appuyée par l'ensemble des convives et des élus municipaux, est immédiatement ratifiée par Raymond Poincaré. La réception se poursuit, ponctuée de toasts et d'allocutions en hommage à la puissance des nations alliées. Ainsi Adolphe Chérioux, déclare : « Je bois à la Société des peuples libres. Je bois à la paix juste et durable. Je bois à notre commune victoire³²³. »

Découverte, 2001, 336 pages.

³²¹ Tous les journaux publient le même communiqué. La dernière phrase est toujours mise en évidence, soit par de l'italique, du gras ou des majuscules.

³²² « Acte de foi patriotique », *Le Matin*, 15 juillet 1918.

³²³ *Toast* d'Adolphe Chérioux lors de la réception à l'hôtel de ville, Paris, 14 juillet 1918.

Pendant ce temps, à travers le tout-Paris, diverses manifestations – notamment l’annuel pèlerinage à la statue de Strasbourg – sont organisées à l’initiative de délégations de sociétés patriotiques. Les cafés sont pleins en ce jour férié et, dans les rues de la capitale, les soldats de toutes les nations alliées, en congé pour l’après-midi, déambulent joyeusement bras-dessus, bras-dessous³²⁴.

Symbolique de la journée

Avec la capitulation de la Russie, une nouvelle menace se fait sentir pour la France. Le transfert de plus d’un million de soldats des empires centraux déséquilibre le rapport de force sur le front Ouest. L’annonce de l’entrée en guerre des États-Unis en 1917 avait redonné espoir aux Français, mais les délais liés à la mobilisation et à la formation des soldats offrent aux troupes allemandes l’occasion de forcer le front français par de multiples offensives terriblement coûteuses en vies humaines. La ténacité des troupes allemandes enseigne aux autorités politiques et militaires de l’Entente, la nécessité d’un front allié uni avec un commandement central. C’est à la France qu’unaniment les alliés confient cette mission. Dans ce contexte le gouvernement français tient à donner au 14-Juillet 1918 une dimension nouvelle : la fête nationale française devient la fête de tous ceux qui se battent pour la France, c’est-à-dire la fête des Alliés, la fête de l’Entente. Dans *La Presse*, Alceste écrit à ce sujet : « Sans perdre son caractère de fête nationale française, le 14 Juillet est devenu la fête des Alliés. » Il ajoute que "l’union fait la force" et que la fraternité d’armes, visible lors de la parade, témoigne de la solidarité présente sur les champs de bataille³²⁵. » René d’Aral abonde également en ce sens alors qu’il écrit, dans *Le Gaulois* : « Si Paris est devenu la capitale de l’Entente on peut également

³²⁴ « Le 14 Juillet », *Le Matin*, 15 juillet 1918 et « Au Trocadéro », *Le Gaulois*, 15 juillet 1918.

³²⁵ Alceste, « La Revue », *La Presse*, 14 juillet 1918.

dire que le 14 juillet 1918 s'est transformé, cette année, en une fête nationale de tous les alliés³²⁶. » La cohésion, la solidarité et la détermination qui unissent les Alliés, projette l'image forte et rassurante d'un mur allié solide face à l'attaque allemande. Le Lieutenant-Colonel Rousset n'hésite pas à affirmer dans *Le Gaulois*, que « [...] les représentants de nations qui parfois s'étaient regardées avec méfiance, n'ont plus aujourd'hui qu'un seul cœur et une seule âme où règne souverainement le même idéal³²⁷. » L'objectif commun de la paix victorieuse scelle un pacte parmi les alliés et la fête de ce 14 juillet 1918 permet de le démontrer officiellement. *L'Homme Libre* écrit à ce propos : « C'est pour la victoire aussi que servent des journées comme celle d'hier en lesquelles s'affirment si fortement, si magnifiquement la force indivisible, irrésistible de tant de combattants brûlant d'une seule et même flamme³²⁸. » *L'Humanité* approuve en parlant d'une « alliance scellée par le sang, par le sacrifice, par l'effort³²⁹ », tandis que *Le Petit Journal* ajoute qu'« il convient donc qu'aujourd'hui nous ne séparions pas nos alliés de notre propre nation dans la commémoration de la grande date historique³³⁰. »

Plusieurs journaux, analysant les événements de cette journée si particulière redéfinissent le sens historique à donner au 14 juillet. Pour Charles Maurras, de *L'Action Française*, personne, désormais, ne croit en la « chute de la Bastille-servitude ni à la prise de la Bastille-libération³³¹ », car c'est la « Fête de la Fédération » qu'il faut célébrer. Maurice Barrès, dans *L'Écho de Paris*, et Julien Benda du *Figaro* partagent cette opinion et rappellent le caractère

³²⁶ René d'Aral, « La fête des Alliés », *Le Gaulois*, 14 juillet 1918.

³²⁷ Lieutenant-Colonel Rousset, « le 14 juillet 1918 », *Le Gaulois*, 15 juillet 1918.

³²⁸ « Une seule flamme », *L'Homme Libre*, 15 juillet 1918.

³²⁹ A.M. Desrousseaux, « Fêtes nationales, fêtes internationales », *L'Humanité*, 15 juillet 1918.

³³⁰ Notre fête nationale sera aujourd'hui la fête des alliés », *Le Petit Journal*, 14 juillet 1918.

³³¹ Charles Maurras, « La Politique », *L'Action Française*, 14 juillet 1918.

unificateur et pacifiste de la fête de la fédération du 14 juillet 1790³³². Si toutes les nations alliées sont représentées au défilé et si tous les soldats sont applaudis par la foule, il est intéressant de noter que, selon plusieurs journaux, les *Sammies*, venus directement du front reçoivent un accueil particulier, chargé « d'enthousiasme indescriptible³³³ ». Les journaux *Le Matin*, *L'Homme Libre* et *L'Humanité*, avancent même que, dans leur union fraternelle particulière, la France a fait sienne la fête du 4 Juillet, mais fait également de sa fête nationale, une fête américaine³³⁴.

Parmi les alliés invités, les Tchécoslovaques, nouveaux venus aux côtés de la France, sont également très remarquables. On rappelle leur bravoure en Sibérie, alors qu'ils luttèrent dans l'armée russe et l'autodétermination de cette petite nation rendue à l'indépendance, « opprimés rendus à la vie³³⁵ », qui suscite « l'admiration universelle³³⁶ ». Fidèle à ses valeurs républicaines et cohérente avec les « 14 points » proposés par Woodrow Wilson dans son célèbre discours du 8 janvier 1918, la France signifie aux nations tchécoslovaque et polonaise leur légitimité. C'est d'ailleurs des mains du président Poincaré que ces deux nations recevront leurs premiers drapeaux nationaux. Ce geste, hautement symbolique et politique, donne à la France une position de supériorité morale face à ces petites nations, lesquelles trouveront une motivation et une ardeur nouvelles dans la lutte au sein de l'Entente.

À la cohésion et à l'estime politique mutuelle des nations alliées qui semblent maintenant

³³² Maurice Barrès, « L'Amour des peuples pour la France », *L'Écho de Paris*, 15 juillet 1918 et Julien Benda, « Le 14 Juillet », *Le Figaro*, 14 juillet 1918.

³³³ Lucien Doublon, « La Revue », *La Presse*, 14 juillet 1918. Voir également « Le défilé », *Le Gaulois*, 15 juillet 1918 et « Le 14 juillet, fête nationale des États-Unis », *Le Matin*, 14 juillet 1918.

³³⁴ Voir « Le 14 juillet, fête nationale des États-Unis », *Le Matin*, 14 juillet 1918, A.L. Bittard, « La fête de la Liberté », *L'Homme Libre*, 14 juillet 1918 et A.M. Desrousseaux, « Fêtes nationales, fête internationales », *L'Humanité*, 15 juillet 1918.

³³⁵ A.L. Bittard, « La fête de la Liberté », *L'Homme Libre*, 14 juillet 1917.

³³⁶ « Le 14 Juillet », *La Croix*, 14 juillet 1918.

ne plus faire de doute, s'ajoute la confirmation que les populations soutiennent et approuvent leurs politiciens. Le présent que les citoyens de Rome offrent au président Poincaré en témoigne et apporte une touche humaine émouvante. En remettant le coffret de métal précieux et l'album, Gallenga déclare : « L'alliance des deux nations a maintenant été cimentée par les épreuves ; elle est devenue indestructible³³⁷. » La fête nationale française, devenue fête des Alliés, devient aussi fête internationale des citoyens. Les grands journaux ne manquent pas de le souligner en rappelant qu'à l'étranger, le 14 Juillet est fêté dans une vingtaine de pays alliés³³⁸. La proposition, aussitôt acclamée et ratifiée, de renommer plusieurs rues de Paris en l'honneur des chefs d'États amis, signe la volonté politique d'investir la fête nationale d'une portée internationale. Bientôt, Paris inaugurerait les avenues Albert-1^{er}, Georges-V, Victor-Emmanuel-III, de Tokio, du Portugal et Pierre-1^{er}-de-Serbie. Cependant, contrairement à la grande inauguration de l'avenue du Président-Wilson, le dévoilement des plaques de ces nouvelles avenues se fera quelques jours plus tard, dans une relative indifférence médiatique³³⁹.

Une autre particularité de ce 14-Juillet 1918 est la présence des petits kiosques de Bons de la Défense Nationale qui offrent aux citoyens l'opportunité de participer à l'effort de guerre. L'évènement est un franc succès. Au cours de la journée, plus de 110 millions de bons sont achetés³⁴⁰.

La fête nationale n'oublie aucun citoyen, pas même les orphelins de guerre officiellement conviés. La loi sur les Pupilles de la Nation, votée le 27 juillet 1917 avait été

³³⁷ « Une adresse de l'Italie à la France », *Le Matin*, 14 juillet 1918.

³³⁸ « À l'étranger », *Le Temps*, 15 juillet 1918, Maurice Barrès, « L'Amour des peuples pour la France », *L'Écho de Paris*, 15 juillet 1918, « Paris acclame nos soldats et les troupes de nos alliés », *L'Intransigeant*, 14 juillet 1918 et « Notre fête nationale chez les Alliés », *L'Intransigeant*, 15 juillet 1918.

³³⁹ Aucun des journaux consultés ne rapporte d'inauguration publique pour ces nouvelles dénominations. Il semble que seule l'avenue du Président-Wilson ait reçu cet honneur en 1918.

³⁴⁰ « Plus de 110 millions de souscriptions », *L'Écho de Paris*, 15 juillet 1918.

initialement accueillie avec réticence, voire franche opposition. En effet, plusieurs craignaient que l'État, d'allégeance laïque, n'intervienne trop dans l'éducation des enfants et que ceux-ci soient écartés des valeurs religieuses traditionnelles³⁴¹. Un an plus tard, l'évidence des résultats positifs en lien avec l'application de la loi, permet à l'État de restaurer son image d'autorité bienveillante et de convaincre la population conservatrice de tous les avantages du système républicain.

Chose inédite, le parcours du défilé n'est pas dévoilé la veille dans les journaux et aucune tribune ni aménagement spécial n'est érigé sur les lieux des cérémonies et de la revue militaire³⁴². Malgré les propos d'Alceste, qui clame que Paris n'a pas peur des obus³⁴³, plusieurs journaux avancent que le secret sur le trajet de la parade est gardé secret « pour des raisons faciles à comprendre³⁴⁴ ». Organiser une grande fête publique alors que les ennemis scrutent les faits et gestes représente un grand défi. Cela n'échappe pas à Alfred Capus du *Figaro* qui écrit : « Il y avait quelque chose comme un sentiment de défi dans la crânerie légère avec laquelle Paris a célébré la fête nationale. Après quatre ans de guerre, à la veille d'une grande offensive, sous la menace des Berthas, cette insouciance apparente a quelque chose de fort³⁴⁵. » On peut s'étonner que ces précautions légitimes n'avaient pas été mises en place dix jours plus tôt, pour l'*Independence Day*. Toutefois il est raisonnable de croire que l'ampleur de la fête américaine du 4 juillet en sol français a pris les troupes allemandes par surprise. L'apparente négligence du

³⁴¹ « Les pupilles de la Nation », *Le Petit Journal*, 14 juillet 1918.

³⁴² « La revue des nations », *Le Matin*, 15 juillet 1918.

³⁴³ Alceste, « La Revue », *La Presse*, 14 juillet 1918

³⁴⁴ Georges Drouilly, « La fête du 14 Juillet », *Le Gaulois*, 15 juillet 1918.. Voir aussi Lucien Doublon, « La Revue », *La Presse*, 14 juillet 1918, W. « La fête de la Liberté », *La Lanterne*, 14 juillet 1918, « La prise d'armes », *Le Rappel*, 15 juillet 1918.

³⁴⁵ Alfred Capus, « Un 14 Juillet interallié », *Le Figaro*, 15 juillet 1915.

gouvernement à publier le trajet et le programme des festivités s'avère, au contraire, beaucoup plus clairement stratégique.

Les festivités du 14 juillet 1918 font écho à la fête du 4-Juillet qui, à peine dix jours auparavant, avait déjà soulevé l'enthousiasme des Parisiens et ravivé espoir et patriotisme. Si la fête du 4 juillet avait surtout souligné l'engagement et la complicité idéologique des États-Unis, les autres nations alliées sont à leur tour honorées en ce jour de la fête nationale française. Outre la solidarité militaire entre nations, la fête nationale revêt une dimension humaine soucieuse de chaque citoyen, notamment des plus vulnérables. L'armée, la population et même les blessés et les enfants sont remerciés et honorés en cette journée si symbolique pour la France. Quoique peut-être moins spectaculaire dans son déploiement que la fête du 4 juillet, on peut dire que le 14 juillet 1918 est un succès politique, démocratique et républicain dont le gouvernement sort indéniablement grandi et moralement restauré.

Conclusion

Après quatre ans d'une guerre interminable et dévastatrice, après les multiples crises sociales, politiques et militaires, la France, au bord du désespoir, retrouve un second souffle grâce à l'arrivée de l'aide américaine et au leadership rassembleur et clairvoyant de Clemenceau.

Le succès social et politique de la célébration des fêtes nationales américaines et françaises de 1917 méritait que le gouvernement français renouvelle l'expérience en 1918 et en fasse un atout. Planifiées avec soin, les deux fêtes républicaines se doivent d'être le miroir des événements militaires, sociaux et politiques de l'année, mais avec un regard optimiste, rassembleur, tourné vers la victoire à venir et la promesse d'un monde meilleur. Ce mandat est brillamment relevé. À la fois différentes et complémentaires, chacune des deux fêtes permet à la France de répondre à des besoins différents. Si le 4-Juillet mise essentiellement sur l'amitié

franco-américaine et le respect des idéaux républicains, le 14-Juillet tient à souligner le mérite de tous et de chacun. Ainsi tous les pays alliés sont mis à l'honneur, même les petites nations bientôt indépendantes. Pareillement, la contribution et les sacrifices des citoyens ordinaires sont reconnus et valorisés. Si, au nom d'une histoire et idéologie communes, la fête américaine du 4-Juillet devient « Fête française », on peut dire que la fête du 14-Juillet devient «Fête de tous les Alliés», fête du droit et du citoyen, et plus que jamais Fête de l'autodétermination et de la « Liberté, Égalité, Fraternité ». Plus que jamais la République française clame son universalité.

Le leadership du Gouvernement français qui a conduit au renfort concret des États-Unis et qui a su prendre les rênes du commandement centralisé, lui permet d'asseoir son autorité politique et militaire vis-à-vis de l'Entente et de l'ordre mondial. Parallèlement, les festivités du 4 et du 14 juillet 1918 ont su émouvoir et rassurer la population parisienne et à travers elle, tout le peuple de France. Désormais, il n'est plus permis de douter de l'issue de la guerre. Le pari est gagné, la confiance rétablie, le courage retrouvé.

Conclusion

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons choisi de nous intéresser aux fêtes nationales française et américaine tenues à Paris lors de la Grande Guerre, afin d'observer l'évolution de leur charge politique et symbolique vers la fête moderne que nous connaissons aujourd'hui. Face à un conflit d'une ampleur inédite, chacune des fêtes nationales s'ajuste aux souffrances et aux espoirs de l'année en cours, répondant ainsi à des besoins nouveaux, politiques et sociaux. Nous avons montré que ces fêtes, moment d'inscription de la communauté nationale dans le temps long, sont en fait malléables, et constamment adaptées aux circonstances qui ponctuent et aux émotions qui agitent cette communauté au fil des ans.

Dans le premier chapitre, nous sommes remontés aux origines de la fête nationale française pour comprendre la vocation qu'on lui destinait. Nous avons vu que le gouvernement de Jules Grévy, en 1880, souhaitait mettre en place une fête nationale pour tous les Français, afin d'affirmer la légitimité du régime républicain attaqué depuis son instauration par des opposants de la droite monarchiste et impériale. Nous avons également vu qu'à plusieurs égards, la guerre accélère l'évolution de la fête et le sens qui lui est dévolu. Alors que l'année 1915 révèle l'évidence du passage à une guerre d'un type nouveau, d'une guerre d'usure longue et difficile, le 14-Juillet devient le moment idéal pour exprimer ensemble le sentiment national de deuil, mais aussi de la résilience et de la persévérance, deux valeurs que le patriotisme glorifie. Nous avons également vu comment les dures batailles de 1916 – dont celle, mythique, de Verdun – renforcent le sentiment patriotique de fierté et de reconnaissance envers les combattants, et permettent une plus grande solidarité et collaboration avec les armées alliées. Le 14-Juillet 1916 confirme l'évolution de la fête, alors que les besoins créés par les épreuves de l'année sont rejoints par la force symbolique des célébrations. Tandis que la France souligne la bravoure de

ses hommes en faisant du 14-Juillet la « fête des héros », elle souligne également, pour la première fois, l'aide et la présence de ses principaux alliés. Le gouvernement français de 1916 unit ainsi plus que jamais ses origines révolutionnaires et républicaines à la cause présente et affirme que *sa* cause est bien celle de *tous*. Ainsi, avec la dure réalité des premières années de guerre, la fête ludique d'autrefois se modifie et s'adapte aux besoins socio-politiques que commande la situation. Pour la première fois, la France entière commémore la défense de la nation et le deuil de centaines de milliers de ses fils.

Dans le second chapitre nous avons observé les célébrations des 4 et 14-Juillet 1917. L'année 1917 est une année particulièrement difficile pour la France aux prises avec des crises politiques, sociales et militaires, lesquelles ont mené à une baisse considérable du moral national et aux premières brèches visibles de l'*Union sacrée*. L'accueil réservé aux premiers soldats américains par les Parisiens, le jour de leur fête nationale le 4-Juillet, est chargé de tant d'enthousiasme que l'on espère qu'il saura se propager dans la France entière et en redresser le moral. L'*Independence Day* devient ainsi une occasion politique pour le gouvernement français, celle de refaire vivre l'*Union sacrée*, de contribuer à rallumer la flamme républicaine des Parisiens et de réaffirmer la légitimité du gouvernement républicain. Naît alors une nouvelle rhétorique selon laquelle les États-Unis viennent repayer à la France une dette d'honneur contractée lors de la guerre d'Indépendance américaine. Pour les Français, l'aide américaine est destinée en premier lieu à la France, bien avant l'Entente. Nous avons également vu que la journée du 14-Juillet 1917 prolonge l'émotion et l'enthousiasme du 4-Juillet. Profitant de l'effervescence festive, le gouvernement s'efforce de réunir l'arrière et le front en soulignant tant la bravoure des soldats que le courage quotidien des civils. « La fête des Drapeaux » devient ainsi une célébration à la gloire de l'armée française, qui n'est pas conquérante mais qui résiste,

depuis trois ans, à la pression de l'envahisseur. Le sacrifice des troupes est symbolisé par les drapeaux des unités, noircis et déchirés, que l'on préfère montrer plutôt que les « gueules cassées ». Les points communs à la France et aux États-Unis sont également mis de l'avant pour redonner puissance et vigueur à la ferveur républicaine des Français. Dès lors, les deux fêtes se rapprochent, solidaires dans un même esprit, certes festif mais surtout républicain et confiant de la victoire à venir.

Dans le dernier chapitre, nous avons observé que la France a regagné une part de moral et d'espoir avec l'arrivée des premières troupes américaines à Paris et avec la nomination de Georges Clemenceau à la présidence du Conseil. Cependant, après quatre ans de guerre dévastatrice, la fatigue gagne la population qui commence à douter de la portée réelle de l'aide américaine, laquelle tarde à arriver et dont l'implication au front est limitée. La menace d'une grave rechute du moral plane encore. Suite au succès des fêtes nationales de 1917, le gouvernement décide de renouveler l'expérience en 1918, et de s'investir davantage dans leur organisation. Le 4 juillet 1918 marque le premier anniversaire de l'arrivée des premiers soldats américains en sol français et devient l'occasion de réaffirmer la rhétorique développée l'année précédente. Au cours de cette journée, les hommages à l'amitié franco-américaine se multiplient, alors que la France fait du 4-Juillet une seconde fête nationale française. Avec la collaboration des journaux, on profite également de la journée pour faire la démonstration de la force et de l'aide venue d'outre-Atlantique, en insistant sur la présence de plus en plus massive des troupes américaines en France, ce qui confirme en outre la supériorité numérique des forces de l'Entente. L'implication des troupes américaines est aussi affichée par leur présence au défilé militaire, plus de 300 soldats américains spécialement venus du front étant de la partie. La nécessaire solidarité des alliés est en fait le thème central des célébrations du 14-Juillet 1918. Alors que la

libération du front Est permet à l'Allemagne de renforcer ses troupes à l'Ouest, l'Entente se voit obligée de créer un commandement unique, dont la direction, à travers le général Foch, est confiée à la France. Celle-ci offre alors sa fête nationale à ses alliés, et la transforme en fête de l'Entente. Tous sont invités à y prendre part, y compris des petites nations aspirant à l'indépendance. La France affirme alors sa place de championne de la liberté et se présente comme un acteur incontournable de la scène internationale d'après-guerre. L'union des deux fêtes nationales française et américaine démontre, en 1918, que l'évolution du 14-Juillet initiée dès 1915, s'est poursuivie tout au long de la guerre pour finalement devenir une célébration populaire républicaine, nationalement unificatrice et, par surcroît, tournée vers la solidarité et la fraternité internationales.

L'aide des États-Unis, République-sœur de la France, est beaucoup plus qu'une aide matérielle. Son impact sur le moral de la nation est indéniable et les nombreuses opportunités politiques qu'elle offre à la France permettent de ranimer la flamme républicaine, et d'unir les Français dans un sentiment national apolitique. Au-delà des événements ponctuels que sont les fêtes nationales des 4 et 14-Juillet, cette amitié franco-américaine s'exprime sous des formes diverses dont, entre autres, la publication régulière d'un grand nombre de photos et de dessins politiques qui méritent attention.

Le rapprochement de la fête nationale de la France avec celle des États-Unis au cours de la Guerre de 1914-1918 permet au 14-Juillet de se redéfinir. Progressivement, la fête se détache de son origine historique. Elle passe d'une commémoration révolutionnaire partisane à une célébration patriotique festive et rassembleuse, teintée de républicanisme à l'américaine. Cette évolution de forme et de sens trouve son apogée en 1919 alors que l'on peut enfin célébrer la Victoire. Selon l'expression de Jean-Pierre Bois, le 14-Juillet 1919 marque l'avènement de la

première fête nationale « moderne ». ». La lecture des événements nous permet d'affirmer que le rapprochement avec les États-Unis, notamment à travers la fête du 4-Juillet, a guidé l'évolution de la fête nationale française dans cette direction.

Célébrée dans l'ombre de la grande célébration de la victoire, la fête nationale du 4-Juillet connaît un succès moindre, et les journaux s'en désintéressent. Dès 1919, seuls *Le Petit Parisien*, *L'Homme Libre* et *Le Petit Journal* consacrent plus de 10% de leur couverture à l'*Independence Day*, qui disparaît presque entièrement de la presse en 1920. . En juillet 1919, Paris est à nouveau témoin de festivités en l'honneur de l'*Independence Day*, alors que les Parisiens viennent rendre un dernier hommage aux Sammies qui retourneront bientôt aux États-Unis. Cette année, cependant, la France prend une part plus discrète dans l'organisation de la fête, et ne fait que se joindre à ses « amis d'Amérique qui célèbrent aujourd'hui leur indépendance³⁴⁶ ». Les célébrations sont plus modestes et se limitent à une revue des troupes américaines et françaises, suivies d'un court défilé, d'une cérémonie au tombeau de La Fayette et du traditionnel banquet de la Chambre de commerce américaine. À l'instar des cérémonies, l'intérêt français porté à l'Amérique commence à s'estomper. En effet, Raymond Poincaré et Georges Clemenceau, présents pour la revue des troupes, quittent rapidement les festivités pour l'Élysée et la rue Saint-Dominique et se font représenter pour la suite des autres célébrations de la journée³⁴⁷. Également, si plusieurs journaux mentionnent encore la « fraternité franco-américaine », d'autres quotidiens n'évoquent plutôt que l'amitié entre les soldats des deux nations³⁴⁸. De fraternité nationale, on assiste donc à un glissement vers une simple amitié entre les deux

³⁴⁶ Lieutenant-colonel Rousset, « Aujourd'hui l'Independence Day », *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1917.

³⁴⁷ « L'Amérique et sa vaillante armée ont été fêtées hier avec enthousiasme », *Le Petit Parisien*, 5 juillet 1919 ; « Paris a fêté hier l'Independence Day », *L'Homme Libre*, 5 juillet 1919 et « Combattants d'Amérique et de France confondus dans le même enthousiasme », *Le Petit Journal*, 5 juillet 1919.

³⁴⁸ Lieutenant-colonel Rousset, « Aujourd'hui l'Independence Day », *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1917.

armées. Finalement, plusieurs journaux ne considèrent l'enthousiasme de la foule que comme un avant-goût de ce que sera la grandiose fête de la Victoire prévue pour le 14 juillet³⁴⁹. La célébration de la fête américaine rejoint ainsi les observations de Pierre-Henri Nouailhat sur les *Sammies* à Nantes et Saint-Nazaire qui stipulent que l'amour inconditionnel des Français aux Américains se dissipe rapidement après la signature de l'Armistice en novembre 1918³⁵⁰.

Si le 14-Juillet a connu un accueil mitigé à ses débuts, nous avons vu que les événements socio-politiques et le contexte de la Grande Guerre ont permis sa redéfinition « moderne », républicaine et patriotique. Nous avons démontré combien la communion des fêtes américaine et française avait joué un rôle significatif dans la maturation symbolique et idéologique du 14-Juillet. Le pari d'une fête rassembleuse et ancrée dans l'identité des Français est gagné. La participation de soldats de l'ensemble des troupes alliées de 1914-1918 lors du défilé du 14 juillet 2014 est un rappel marquant de la place qu'a jouée la Grande Guerre dans cette évolution.

³⁴⁹ « Paris a fêté hier l'Independence Day », *L'Homme Libre*, 5 juillet 1919 et « Combattants d'Amérique et de France confondus dans le même enthousiasme », *Le Petit Journal*, 5 juillet 1919.

³⁵⁰ Voir Yves-Henri Nouailhat, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire, 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, 250 pages.

Bibliographie

Sources

Quotidiens parisiens

La Croix
La Lanterne
La Presse
L'Action Française
Le Figaro
Le Gaulois
Le Matin
Le Petit Journal
Le Petit Parisien
Le Rappel
Le Siècle
Le Temps
L'Écho de Paris
L'Homme Libre
L'Humanité
L'Intransigeant

Bibliothèque nationale de France

Discours d'Alexandre Ribot, Paris, 5 avril 1917. Bibliothèque nationale de France, département Audiovisuel, SD 78 30-7249.

Pupilles de la nation. Application de la loi du 27 juillet 1917. Bibliothèque nationale de France, département Droit, économie, politique, 8-F PIECE-6048, 1924.

Bibliothèque du Congrès américain

Bibliothèque du Congrès, Woodrow Wilson Papers, Série 5D, bobine 416, 4 juillet 1918.

Publications gouvernementales

Journal Officiel de la République française, 8 juillet 1880.

Journal Officiel de la République française. Débats parlementaires. Chambre des Députés. Séance du 28 juin 1918, 29 juin 1918, pp. 1832-1833.

Bulletin des lois de la République française, 4^e série, tome 19, juillet-décembre 1813.

Autres publications

Discours prononcé par M. Paul Bert à l'occasion du banquet qui lui a été offert par les instituteurs et les institutrices de France, le 18 septembre 1881, Paris, Librairie Picard-Bernheim et Cie, 1882, 68 pages.

France, Amérique, 1776-1789-1917 : déclaration d'indépendance, déclaration des droits de l'homme et du citoyen, message de guerre du président Woodrow Wilson, réponse de M. Alexandre Ribot, Paris, R. Helleu, 1918, 85 pages.

Mémoires et témoignages

Maurras, Charles. *Les Trois aspects du président Wilson : la neutralité, l'inervention, l'armistice*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1920. 208 pages.

Painlevé, Paul. *Comment j'ai nommé Foch et Pétain ; la politique de guerre de 1917, le commandement unique interallié*. Paris, F. Alcan, 1923. 423 pages.

Poincaré, Raymond. *Au service de la France, Neuf années de souvenirs. IX : L'année trouble, 1917*. Paris, Plon, 1932. 448 pages.

----- *Au service de la France, Neuf années de souvenirs. X : Victoire et armistice, 1918*. Paris, Plon, 1933. 467 pages.

Ribot, Alexandre. *Lettres à un ami ; souvenirs de ma vie politique*, Paris, Bossard, 1924. 354 pages.

André Tardieu, *Devant l'obstacle, l'Amérique et nous*, Paris, Éditions Émile-Paul Frère, 1927. 311 pages.

Mémoires et thèses

Goutéraux, Pascale. *4 juillet-14 juillet : deux siècles de fêtes nationales*. Thèse de Ph.D. (Études américaines), Université Paris-7, 1979. 408 pages.

Audet-Vallée, Kevin. *"Faites un roi, sinon faites la guerre" : l'Action française durant la Grande Guerre (1914-1918)*, Mémoire de Maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 2012. 142 pages.

Ouvrages généraux

Bernard, Philippe et Henri Dubief. *The Decline of the Third Republic, 1914-1938*. Cambridge, Cambridge University Press 1985. 358 pages.

Broche, François. *La III^e République, 1870-1895 : de Thiers à Casimir-Perrier*. Paris, Pygmalion, 1998. 539 pages.

Keegan, John. *La Première Guerre mondiale*. Paris, Perrin, 2003. 553 pages.

Mayeur, Jean-Marie. *La vie politique sous la Troisième République, 1870-1940*. Paris, Seuil, 1984. 445 pages.

Nora, Pierre (dir). *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1986, 3 tomes, 7 volumes.

Ouvrages spécialisés

Amaury, Francine. *Histoire du plus grand quotidien de la IIIe république. Le Petit Parisien, 1876-1944, Vol. II : « Le Petit Parisien » : instrument de propagande au service du Régime*. Paris, Presses Universitaires de France, 1972. pp. 651-1354.

Audoin-Rouzeau, Stéphane. *L'enfant de l'ennemi. 1914-1918*. Aubier. Paris. 1995. 223 pages.

Becker, Jean-Jacques. *La France en guerre (1914-1918) : la grande mutation*. Bruxelles, Complexe, 1988. 221 pages.

-----. *1917 en Europe : l'année impossible*. Paris, Complexe, 1997. 204 pages.

Bois, Jean-Pierre. *Histoire des 14 juillet, 1789-1919*. Rennes, Ouest-France, 1991, 281 pages.

Brodziak, Sylvie et Jean-Noël Jeanneney. *Georges Clemenceau, Correspondance (1858-1929)*. Paris, Robert Laffont, 2008. 1099 pages.

Charle, Christophe. *Le siècle de la presse (1830-1939)*. Paris, Seuil, 2004. 400 pages.

Dalisson, Rémi. *Célébrer la nation. Les fêtes nationales en France de 1789 à nos jours*. Paris, Nouveau Monde éditions, 2009. 543 pages.

Duroselle, Jean-Baptiste. *La Grande Guerre des Français : l'incompréhensible*. Paris, Perrin, 1994. 515 pages.

-----. *La France et les États-Unis, des origines à nos jours*. Paris, Seuil, 1976. 284 pages.

Eveno Patrick, *Le journal Le Monde, une histoire d'indépendance*. Paris, Éditions Odile Jacob, 2001. 295 pages.

Fedor, Ferenz. *The Birth of the Yankee Doodle*. New York, Vantage Press, 1976. 204 pages.

Garrigues, Jean. *Les Hommes providentiels. Histoire d'une fascination française*. Paris, Seuil, 2012. 459 pages.

Ihl, Olivier. *La fête républicaine*. Paris, Gallimard, 1996. 402 pages.

Kaspi, André. *Le temps des Américains : le concours américain à la France en 1917-1918*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1976. 375 pages.

- Manela, Erez. *Wilsonian Moment. Self Determination and the International Origins of Anticolonial Nationalism*. New York, Oxford University Press, 2007. 331 pages.
- Martin, Laurent. *La presse écrite en France au XX^e siècle*. Paris, Librairie générale française, 2005. 256 pages.
- Martin, Marc. *Médias et journalistes de la République*. Paris, Éditions Odile Jacob, 1997. 494 pages.
- Nouailhat, Yves-Henri. *France et États-Unis : août 1914-avril 1917*. Paris, Publications de la Sorbonne, 1979. 483 pages.
- Pedroncini, Guy. *Les Mutineries de 1917*. Paris, Presses Universitaires de France, 1967. 328 pages.
- Pitette, Yves. *Biographie d'un journal: La Croix*. Paris, Perrin, 2011. 336 pages.
- Portes, Jacques. *Une fascination réticente : les États-Unis dans l'opinion française*. Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990. 458 pages.
- Prost, Antoine et Jay Winter. *Penser la Grande Guerre : un essai d'historiographie*. Paris, Seuil, 2004. 340 pages
- Robert, Jean-Louis. *Les ouvriers, la patrie et la révolution : Paris 1914-1919*. Paris, Les Belles lettres, 1995. 484 pages.
- Robinet, Philippe et Serge Guérin. *La Presse quotidienne*. Paris, Flammarion, 1999. 127 pages.
- Roger, Philippe. *L'ennemi américain : généalogie de l'antiaméricanisme français*. Paris, Seuil, 2002. 601 pages.
- Sanson, Rosemonde. *Les 14 juillet, 1789-1975, fête et conscience nationale*. Paris, Flammarion, 1976. 220 pages.
- Wieviorka, Olivier et Christophe Prochasson. *La France du XX^e siècle. Documents d'histoire*. Paris, Points, 2011 [1994]. 734 pages.
- Winock, Michel. *Clemenceau*. Paris, Perrin, 2007. 568 pages.

Articles de périodiques

- Agulhon, Maurice. « The Heritage of the Revolution and Liberty in France », dans *Review (Fernand Braudel Center)*, vol. 12, n°3, The French Revolution and the World-System (été 1989), pp. 405-422.
- Bois, Jean-Pierre. « L'Armée et la fête nationale, 1789-1919 », dans *Histoire, économie et société*, vol. 10, n°4 (1991), p. 505-527.

- Courban, Alexandre. « L'Humanité dans la mêlée (1914-1918) », dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n°92 (2003), [en ligne] <http://chrhc.revues.org/1401>.
- Domine, Jean-François. « Le chant du départ de Marie-Joseph Chénier et Etienne Méhul », dans *Annales historiques de la Révolution française*, n°329 (2002), pp. 89-100.
- Fabre, Geneviève et Rachel Ertel. « Lieux de fête et de commémoration », dans *Revue française d'études américaines. Fêtes et célébrations des groupes ethniques*, n°51 (1992), pp. 7-17.
- Forcade, Olivier. « L'Action française contre l'espionnage allemand: une rhétorique de la trahison devant l'opinion », dans *Le Temps des médias*, n°16 (Printemps 2011), pp. 9-18.
- Ory, Pascal. « La République en fête : Les 14 juillet », dans *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 52, n°241 (Juillet-Septembre 1980), pp. 443-461.
- Pedroncini, Guy. « La bataille de Verdun : Regards sur sa conduite par les Français », dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°182 (avril 1996), p. 7-15.
- Vovelle, Michel. « L'historien et la découverte de la fête aujourd'hui », dans *Études rurales*, n°86, 1982, pp. 9-18.

Chapitres d'ouvrages collectifs

- Amalvi, Christian. « Les 14 Juillet » dans Nora, Pierre (dir.). *Les lieux de mémoire. Tome I : La République*. Paris, Gallimard, 1984, pp. 421-472.
- Forcade, Olivier. « 1914-1918: Le Figaro en guerre ou en crise? », dans Claire Blandin (dir.). *Le Figaro. L'histoire d'un journal*. Paris, Nouveau Monde éditions, 2010, pp. 249-274.
- Hilaire, Yves-Marie. « Paul Féron-Vrau, directeur de « La Croix » (1900-1914) » dans Rémond, René et Émile Poulat (dir.). *Cent ans d'histoire de « La Croix »*. Paris, Éditions du Centurion, 1988, pp. 107-133.
- Jagielski Jean-François, « Modifications et altérations de la perception du temps chez les combattants de la Grande Guerre », dans Rémy Cazals et als. *La Grande guerre. Pratiques et expériences*, Paris, Privat, 2005, pp. 205-214.
- Prost, Antoine. « Verdun », dans Nora, Pierre (dir.). *Les lieux de mémoire, tome II : La Nation*, volume III. Paris, Gallimard, 1986, pp. 111-141.
- Robert, Jean-Louis. « Louis Malvy, ministre de l'Intérieur pendant la première guerre mondiale », dans Prost, Antoine (dir.). *Jean Zay et la gauche du radicalisme*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2003, pp. 73-82.

Leonard V. Smith, « Les États-Unis et l'échec d'une seconde mobilisation », dans Audoin-Rouzeau, Stéphane et Christophe Prochasson, *Sortir de la Guerre, le monde et l'après-1918*. Paris, Tallandier, 2008, pp. 69-91.

Vovelle, Michel. « La Marseillaise : La guerre ou la paix », dans Pierre Nora (dir.). *Les lieux de mémoire. Tome I : La République*. Paris, Gallimard, 1984, pp. 86-136.

Annexes

Annexe 1 : Communiqué de Newton D. Baker

Washington, 1^{er} juillet

Mon cher Président,

Plus d'un million de soldats américains sont partis des ports des États-Unis pour participer à la guerre en France. En vous faisant part de ce fait, j'ai eu le sentiment que vous vous intéresserez à quelques données montrant la marche de notre effort militaire pour le service d'outre-mer.

Le premier vaisseau a quitté les eaux des États-Unis le 8 mai 1917. le 20 mai 1917, le général Pershing s'embarquait avec son état-major.

Entre le mois de mai 1917 et le mois de juin 1918, le chiffre des embarquements a été le suivant :

1917	Hommes	1918	Hommes
Mai	1. 718	Janvier	46. 776
Juin	12. 261	Février	48. 027
Juillet	12. 988	Mars	83. 881
Août	18. 323	Avril	117. 212
Septembre	32. 523	Mai	244. 345
Octobre	38. 259	Juin	276. 372
Décembre	48. 840	Infanterie de marine	14. 644
		Total	1. 019. 115 hommes

Le chiffre des troupes retournées en Amériques et de pertes forme un total de 8. 165 hommes, dont 291 seulement ont été perdus en mer.

L'approvisionnement et des équipements constitués en France pour toutes les troupes qui y sont envoyées sont, d'après les derniers rapports, suffisants, et le production des industries de guerre dans notre pays montre une remarquable augmentation dans toutes les branches de l'approvisionnement et de l'équipement qui sont nécessaires.

Salutations respectueuses.

Signé : BAKER

Annexe 2 : Poème de Louise Moray

Hommage d'une Française à l'Amérique - À notre vénéré président Wilson.

À vous le Maître de l'idéal démocratique,
À votre grand peuple, Enfant de la République,
À votre fière patrie, sœur de la Nôtre,
Dont le drapeau flotte plus libre que les autres.
« Ces autres enchaînés » par l'absolue Monarchie,
De laquelle, elle a su se retirer grandie !
Forte de son droit, enivrée de liberté,
Toute neuve, mais quand même ferme au pouvoir sacré,
Et c'est parce qu'elle est menacée, qu'en ce jour,
Les enfants chéris traverseront le grand Océan
Quittent Patrie, parents, et viennent allègrement
A secours de la France meurtrie, toujours vaillante,
Mais presque tombée sous la force menaçante
D'un ennemi brutal, Aigle féroce, sauvage !
Qui pour avoir la terre, en a fait un carnage !
Votre noble sang, Oh ! Sammies vient se mêler
À celui de nos Français qui a arrosé
La terre qu'on veut nous prendre, terre sacrée.
Parcelle de notre belle France bien aimée !
Pour qui nos aïeux ont travaillé, ont peiné
Et déjà, pour la défendre, ont succombé !
La France malade, voit sur elle se pencher
Un visage gracieux qui vient la rassurer...
Une sœur charitable, belle et grande, noble et fière !
Vient panser les blessures, qu'elle a reçues hier
Grande Amérique ! en toi est notre confiance !
Notre cœur meurtri déborde de reconnaissance !
C'est avec piété que nous prononçons ton nom.
Que devant ton beau Drapeau nous nous inclinons !
Et quand j'entends ton hymne sublime qui soulève,
Qui prodigieusement prend les âmes, les enlève,
Qui embrase les cœurs d'un souffle si puissant
De patriotisme ! Un grand cri reconnaissant
Jaillit fort de mon cœur, au nom de ma Patrie,
Pour crier : merci ! à votre bonne Patrie
La grande Amérique, qui est la nôtre aussi ;
Car Français et Américains seront unis
Toujours, dans l'éternité, jusque dans la mort !
Ce que pour nous, est un ciel de nouvelle aurore !
Que je voudrais vous dire, Monsieur le Président,
Ces mots en votre langue, pour qu'ils soient plus ardents,
Savoir l'histoire de votre peuple, pour la chanter ;
Et, avec la nôtre, pour, partout, la glorifier !!!

Louise Moray, 18 ans. Seignelay, 4 Juillet 1918.
Chez Mad^{elle} Ad. Mathieu, Professeur à Seignelay (Yonne)